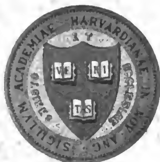
WIDENER

HN XZUX %

Fr 7500.12

Harvard College Library



FROM THE GIFT OF

LAWRENCE SMITH BUTLER

(Class of 1898)

OF NEW YORK

FOR BOOKS ON PARIS


ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
- 82 -
PARIS VI ARROND.
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS

Digitized by Google

LES

ANCIENNES MAISONS DE PARIS

IMPRIMERIE PARISIENNE. — DUPRAY DE LA MAHÉRIE

Impasse des Filles-Dieu, 5 (boulevard Bonne-Nouvelle, 26).

Digitized by Google

LES

ANCIENNES MAISONS DE PARIS

SOUS NAPOLÉON III

PAR

M. LEFEUVE

V

DE LA RUE DES POSTES

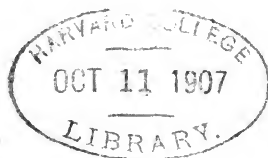
A L'IMPASSE DES PEINTRES

PARIS
Au Bureau des ANCIENNES MAISONS DE PARIS SOUS NAPOLÉON III
Boulevard de la Madeleine, 15

1865

Digitized by Google

Fr 7500.12



Gift of
Laurence S. Butler

Digitized by Google

LES ANCIENNES MAISONS

De la rue des Postes et du passage des Vignes, des rues des Grès, Saint-Étienne-des-Grès et Quincampoix

Notices historiques, entièrement inédites, se rattachant à l'ouvrage intitulé :

LES ANCIENNES MAISONS DE PARIS SOUS NAPOLÉON III

PAR M. LEFEUVE

Monographies publiées par livraisons séparées avec une table de concordance et une table alphabétique par séries.

RUE DES POSTES

Enseignes.— Établissements religieux.— Bourgeoisie.— Jeux de Paume.— Curiosités.— Estrapade.—Falots.

Une maison, avec un jeu de paume, répondant à l'enseigne du Grand-Braque-Latin, appartenait à l'Hôtel-Dieu; puis, en l'année 1602, à Charles de Saint-Vaast, notaire, et ensuite à de Luynes, marquis de la Coudraye; à Rousseau des Bordes, bourgeois, et, en 1743, à la famille de Mollet, maréchal des logis de la reine, petit-fils de l'horticulteur de Henri IV et de Louis XIII. Le 26 de la rue des Fossés-Saint-Jacques et le 1 de la rue des Postes ne nous représentent qu'en partie le Grand-Braque. Le Jeu de Paume s'était étendu probablement jusqu'à la rue des Irlandais, et, en tout cas, à la place d'une maison dont l'hôpital du Saint-Esprit était propriétaire à la fin du XVIIe siècle, et Jacques Costil, sieur des Vallons, dès 1663. A cette dernière date, la veuve Horas dis-

Digitized by Google

posait d'une propriété contiguë, arborant l'image de Saint-Roch, et, un siècle après, c'était Boisle, conseiller aux eaux et forêts.

Les religieuses de l'Immaculée-Conception occupent depuis dix années, aux n°s 27 et 29, des dépendances de l'ancienne communauté de Sainte-Aure, établie rue Neuve-Sainte-Geneviève, et les bouchers du faubourg Saint-Jacques avaient eu leur abattoir au coin des rues du Pot-de-Fer et des Postes, avant la fondation de ladite communauté.

Du même côté de notre rue, un cabinet d'anatomie artificielle était ouvert tous les mercredis, sous le règne de Louis XVI, et, circonstance assez curieuse, le directeur de ce musée était une femme, Mlle Biheron !

Au 6, du côté opposé, vous sonneriez chez les sœurs de la Croix, et non plus chez les dames dites de Saint-Michel, dont la maison de correction paternelle est transférée ailleurs depuis quelques années. En 1817, il a été créé, pour les jeunes filles dont on voulait faire des repenties, un refuge dans ce local, qui, sous l'ancien régime, dépendait d'un couvent de la Visitation de Sainte-Marie, ayant son entrée principale rue Saint-Jacques. Rendez au 10 l'image de Saint-Pierre, que lui ont connue Jacques Lucas, Apolline Largillière, veuve de François Vouet, Jean de Laistre et la marquise de Montsalles, de 1608 à 1719. Largillière et Vouet, deux beaux noms qui se suivent également de près dans l'histoire de la peinture !

Celui de Mézerai vous attend à l'école de Sainte-Geneviève. où des jésuites préparent pacifiquement, sous la direction du père Pillon, des recrues d'officiers aux écoles militaires. Fils

Digitized by Google

d'un chirurgien de village, l'historien Mézerai avait pour frère ainé Eudes, prêtre de l'Oratoire, qui fonda la communauté des eudistes, et pour cadet un habile accoucheur. Ce dernier eut le courage, assez rare aujourd'hui, de s'opposer à la démolition d'une vieille tour, la tour de l'Horloge, à Argentan; mais le gouverneur de cette ville, afin de rappeler l'accoucheur à la modestie de son état, lui demanda: « Qui donc êtes-vous? — Nous sommes trois frères, répondit-il, tous trois adorateurs de la vérité. Le premier la prêche; le second l'écrit, et moi je la maintiendrai au péril de ma vie... » Les eudistes, prêtres séculiers de Jésus et de Marie, dirigeaient les études des séminaristes de Caen, de Coutances et de Rouen, avant de se multiplier dans d'autres villes et d'avoir à Paris leur maison mère. Celle-ci fut d'abord rue Quincampoix; mais, dès 1672, la veuve de Paul Bain donna la nue propriété d'une maison et de quatre arpents, rue des Postes, à la Tourette, dont les Pères prirent possession trente ans après. De fondation, leur établissement était une hôtellerie ecclésiastique en même temps que le séminaire d'une congrégation autorisée. Toussaint le Beurrier, théologien et missionnaire distingué, d'économe devint supérieur vers 1758, avant de retourner à Rennes, directeur du grand séminaire. Le 15 ventôse an VI, vente de la maison des ci-devant eudistes, dans laquelle des visitandines précédèrent ensuite les jésuites; l'école de Sainte-Geneviève utilise aussi les anciens bâtiments du séminaire anglais, ouvert sous les auspices du grand roi et sous l'invocation de saint Grégoire le Grand, en 1687, dans une propriété offerte à une communauté d'ecclésiastiques réfugiés

Digitized by Google

d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, par Jean Peteau ou Petaw, prêtre. Le supérieur Rigby, qui succédait à Charles Howarel, espérait bien lui-même des successeurs; mais le séminaire anglais fut supprimé à la Révolution, comme établissement religieux, et ne bénéficia de sa qualité de fondation étrangère que sous le Consulat, qui restitua à la réunion des communautés et colléges anglais, écossais et irlandais, ceux de leurs biens confisqués qui n'étaient pas vendus.

J.-A. de Mauvilain, Feydeau, Davissonne et de Montgirault; ainsi s'étaient appelés, sous Louis XIII et sous Louis XIV, les prédécesseurs du séminaire du Saint-Esprit, acquéreur dans la rue des Postes en l'année 1731. M. Bouic était le supérieur de cette communauté ecclésiastique, établie depuis vingt-sept ans rue des Cordiers, par l'initiative de Poullart-Desplaces; et ce dernier, jeune prêtre du diocèse de Rennes, avait recueilli lui-même des aumônes pour nourrir ses premiers élèves. On y formait aux sciences et aux vertus sacerdotales des sujets appelés à remplir des postes peu recherchés, tels que des vicariats de campagne, la desserte des hôpitaux, et les missions. Une rente de 1,000 livres, votée par l'assemblée du clergé de France; une pension de 600 livres sur les grandes aumônes du roi, et de 400 sur sa cassette; 44,000 livres léguées par Le Bègue, prêtre de Saint-Médard, et puis quelques libéralités du duc d'Orléans, de Mmes de Chevreuse, de Beauvilliers, de Lévis et de plusieurs autres personnages, telles sont les ressources du séminaire pour s'installer convenablement dans la propriété de M. de Montgirault, ainsi que dans deux autres adjacentes, où il a fallu bâtir. Les services que rendent les spiritains, et

Digitized by Google

surtout dans les colonies, font plusieurs fois augmenter leurs pensions; et il leur est donné jusqu'à 400,000 livres de capital, pris sur les biens des célestins sécularisés. Mais que d'élèves ne faut-il pas compter, pour en tirer avec discernement des prêtres consacrés aux missions de la France et des îles, du Canada et de l'Acadie, de la Chine et des Indes! Comment les petits-collets, dans un collége ecclésiastique, coûteraient-ils moins cher que les chevrons au régiment? Aussi bien Jacques Duclos, membre et procureur de la communauté, se trouve-t-il, pour tout de bon, en 1760, vis-à-vis de créanciers qui expriment leur mécontentement sur papier timbré. Le roi, auquel on demande des sursis aux poursuites, préfère payer les dettes du séminaire en prélevant 3,000 livres de rente, pendant vingt ans, sur un bénéfice en Artois, l'abbaye de Vigogne. L'année suivante, M. Dosquet, ancien évêque de Québec, se fait un devoir d'offrir par gratitude un bien de campagne à Sarcelles, dont le revenu s'élève à 1,000 écus. Malgré ces libéralités, il faut diminuer d'un tiers le nombre des séminaristes, et se contenter encore de la chapelle provisoire. Mais Chalgrin en dessine une autre, avec emplacement réservé pour la bibliothèque au-dessus de la nef, et la première pierre est posée par M. de Sartine, ministre de la marine, le 22 novembre 1769; puis Duret décore le fronton du bas-relief qui nous représente encore des missionnaires instruisant et baptisant des nègres. Les dépenses de reconstruction coïncident malheureusement avec une cherté relative des vivres, qui rend plus rares encore les aumônes, fonds de roulement de l'institution. Et les huissiers de revenir à la charge. Des sentences n'ont-elles pas été obtenues? Les

Digitized by Google

saisies pratiquées sur le mobilier en annoncent la vente prochaine. Force il y a donc d'autoriser les directeurs du séminaire, le 1er janvier 1773, à vendre partie des contrats de rente appartenant à leur congrégation, à la charge de justifier, près de l'archevêque de Paris, du payement intégral des dettes, qui, de nouveau, s'élèvent à 20,000 écus. Les spiritains, à ce prix, gagnent du terrain ; de nouvelles contrées sont ouvertes à leurs prédications évangéliques, dans la Guyane française et au Sénégal, où le gouvernement les charge d'entretenir habituellement vingt missionnaires et un préfet apostolique. Supprimée en 1790, rétablie en 1805, supprimée de nouveau en 1809, et réorganisée au commencement de la Restauration, la congrégation du Saint-Esprit fournit exclusivement de prêtres toutes les colonies françaises jusqu'en 1830, le ministère de la marine lui allouant 10,000 francs par an, et l'administration des cultes 8,300 francs. De plus, les départements de la marine et de l'intérieur contribuent, en 1819, au rachat de l'immeuble de la rue des Postes, dans lequel a été placée l'école normale, et M. Bertout, supérieur, y transfère son séminaire de la rue Notre-Dame-des-Champs. Notons seulement qu'une maison, impasse des Vignes, n° 2, n'a pas été comprise dans la vente nationale du 4 floréal an V, et n'a pas cessé d'appartenir à la congrégation. Le gouvernement de Juillet, ayant d'abord privé de ses secours l'institution du Saint-Esprit, M. Bertout fait de l'établissement une succursale de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce pendant le choléra de 1832; puis le comte d'Argout, ministre de la marine, regarde comme non avenue la décision prise par son prédécesseur, le maréchal

Digitized by Google

Sébastiani, et son département se charge, en outre, de tous les frais de passage aux colonies pour les prêtres formés au séminaire de la rue des Postes.

Le Père Loriquet, ancien directeur du collége de Saint-Acheul, fameux surtout pour avoir expurgé tous les classiques de l'enseignement *ad majorem Dei gloriam*, s'est retiré dans cet établissement, après avoir passé en Suisse les premières années du règne de Louis-Philippe, et il a cessé de vivre à 85 ans. Pauvre jésuite! Ne l'a-t-on pas bafoué impunément, comme tous les rois détrônés? Si vraiment il a représenté Napoléon Ier, dans son *Histoire de France*, comme le lieutenant de Louis XVIII, ne lui rend-on pas la pareille, à juste titre, en faisant du duc de Reichstadt Napoléon II?

Jean de Beaurain, géographe du roi, employé à des négociations diplomatiques par le cardinal de Fleury et par M. Amelot, logeait de l'autre côté de l'impasse des Vignes, maintenant un passage, et cet inventeur d'un calendrier perpétuel fut remplacé au même endroit par Château, oiseleur du roi, y montrant une ménagerie.

Dans une maison voisine, à l'image du Dauphin, prise d'abord en location, le prieuré perpétuel des bénédictines de la Présentation de Notre-Dame avait été fondé en 1649, par Marie Courtin, veuve de Billard, sieur de Carouge, en faveur de sa nièce, Catherine Bachelier, qui avait pris l'habit à Arcis. A la suite de difficultés intestines et financières, la prieure avait été s'établir, avec une de ses religieuses, dans la rue d'Orléans-Saint-Marcel; mais Olivier, greffier civil et criminel de la cour des aides, ayant cédé la propriété du Dauphin, à la condition

Digitized by Google

qu'une religieuse de chœur serait reçue, moyennant 200 livres de rente, à sa nomination, et, après lui, à la nomination de ses enfants, tant qu'ils vivraient, le couvent avait repris son local primitif, et Mme de Carouge avait porté de 900 à 2,000 livres le revenu de fondation. M. de Gondi, archevêque de Paris, avait donné son autorisation indispensable, à la condition que la seconde prieure et toutes les autres seraient triennales, à la nomination de l'archevêque. Quant à l'église, les frais de construction en furent couverts par une permission de loterie, faveur obtenue de Louis XIV. Au reste, la maison du greffier, avec ses deux arpents, ne fut que le berceau de l'établissement, qui paya des loyers dans les maisons voisines pour ne les acquérir qu'en 1737. A cette date, s'ajoutèrent au Dauphin : 1° le Chaudron, qui avait appartenu à M. de Creil en 1660, au président de Vassau en 1691, et à Couttier en 1698; 2° la propriété de Mlle Jeanne Ménard; 3° le Renard-qui-Pêche. Chez les religieuses de la Présentation, les dames pensionnaires payaient de 4 à 500 livres par an, sans que le mobilier, le blanchissage, l'éclairage, le chauffage leur fussent dus, et les pensions d'éducation s'élevaient à 6 ou 700. Aujourd'hui, le collége Rollin est à la place dudit couvent et d'un autre monastère dont nous allons parler.

L'oratorien fondateur des eudistes avait institué à Caen les augustines de Notre-Dame-de-la-Charité, filles de l'Oratoire. Le cardinal de Noailles, pour les attirer à Paris, acheta, en 1724, avec Mlle Le Petit Verno de la Chausserais, le Clos-des-Poteries, d'Antoine Couttier, qui le tenait d'Octave Carli, maître-d'hôtel du roi; plus le Pavillon et deux autres maisons

Digitized by Google

qui avaient été à Philippe Gervais. La chapelle fut bénite sous l'invocation de saint Michel; de là vint pour ces filles la dénomination qui prévalut, et on appelle encore dames de Saint-Michel les religieuses auxquelles, comme à elles, des pénitentes involontaires sont confiées par leurs familles ou par des magistrats. Seulement, parmi leurs pénitentes, il y en avait aussi de volontaires. Un bâtiment à part était réservé au pensionnat, où, par élève, on donnait 400 livres. En 1765, les filles de Saint-Michel faisaient acquisition d'une maison contiguë, autrefois à Guillaume Mention : la confirmation de leur établissement par de nouvelles lettres patentes les engageaient à s'agrandir. L'aliénation par l'État est du 8 germinal an IX. Une rue neuve coupe en deux cet ancien domaine conventuel, dont le collége n'absorbe que la moitié.

A quelques portes de là, un saint Claude patronait la maison de J.-B. Oudry, peintre et graveur, qui avait son atelier dans la cour des Princes, aux Tuileries, avec un logement au Louvre. De son mariage avec Mlle Froissé étaient nés treize enfants, dont sept lui survécurent. Attenait à Saint-Claude l'ancien Jeu de paume des Buttes, qui faisait angle sur la rue de l'Arbalète.

De toutes ces enseignes, à coup sûr, la plus ancienne était le Clos-des-Poteries. Il a dû exister un clos des Métairies de l'autre côté de la rue; mais les vignes du clos des Poteries ont tenu certainement aux vignes du clos Saint-Étienne-des-Grès, et par là il se fabriquait des poteries, même au temps des Romains. On dit bien que les vendanges du vignoble rapportaient le tiers-pot au seigneur, et que, par altération, la rue des Pote-

Digitized by Google

ries est devenue la rue des Postes. Mais à l'époque où s'est produit le changement, n'y regardait-on pas de plus près? L'extension de Paris, sous Henri IV, avait sans doute motivé l'établissement de postes armés dans la zone de l'annexion, et, de plus, il en fallait bien pour la conservation de l'estrapade. Cet instrument de correction militaire se dressait à l'entrée de la rue. Plus tard on le transféra au Marché-aux-Chevaux ; toutefois, la place servit encore à passer des soldats par les armes, jusqu'à la désignation de la place des Capucins, pour servir de théâtre à une exécution que le roi enfin abolit en 1776.

Mieux fit le bureau des falots, qu'on ouvrit place de l'Estrapade et rue des Postes. Puissions-nous ne pas voir nous-même ses lanternes en plein midi, nous qui osons écrire l'histoire de la rue autrement que nos devanciers, si tant est qu'ils aient cru l'écrire !

Digitized by Google

PASSAGE DES VIGNES

Impasse, dit encore une estampille municipale à l'angle de la rue des Postes. Mais, ouverte récemment jusqu'à la nouvelle rue des Feuillantines, l'impasse est au moins un passage, et jadis elle fut une rue, se confondant d'abord avec la rue des Postes, puis s'en allant isolément de la rue Neuve-Sainte-Geneviève à la rue de l'Arbalète. Clos-des-Poteries et Saint-Étienne, Poterie-Saint-Séverin et Vignes, ces divers noms de la même rue nous rappellent qu'elle a été percée entre les vignes du clos des Poteries et les vignes du clos Saint-Étienne, achetées par Guillaûme d'Auvergne, évêque de Paris, et que, deux siècles auparavant, le roi Henri Ier avait fait donation à l'évêché de quatre églises : Saint-Étienne, Saint-Bache, Saint-Julien, Saint-Séverin.

Une maison dite de la Vierge, rue des Vignes, *aliàs* Saint-Étienne, était à Jean Paillart en 1663, au marquis de Montgirault, en 1700, et trente et un ans après au séminaire du Saint-Esprit, qui en dispose toujours Mais le scolasticat du séminaire occupe, dans le passage actuel, l'ancien refuge de Saint-Siméon-Salut, où l'on gardait des femmes frappées d'aliénation mentale et interdites.

Jacques Roussel, marchand bourgeois de Paris, avait pour successeur, en face, Hugues Pascal, dans deux propriétés. Elles passèrent, en 1712, à une communauté qui avait pris naissance

Digitized by Google

au commencement du siècle, sous les auspices de l'archevêché et de l'édilité, pour recueillir des jeunes filles pauvres de la campagne, dites les orphelines de l'Enfant-Jésus. Dame Marie-Françoise Moreau étant supérieure de l'Enfant-Jésus, les personnes pieuses, mais séculières, qui avaient la direction de l'œuvre furent remplacées, le 24 décembre 1754, par des hospitalières de Saint-Thomas-de-Villeneuve, et celles-ci ne reçurent plus, à titre gratuit, qu'un nombre d'enfants déterminé par autant de bourses à remplir. Les 350 livres demandées par élève, dans les conditions ordinaires, n'empêchèrent pas le pensionnat d'être nombreux; seulement, il y avait des parents, par ci, par là, qui se contentaient de promettre, et, dans ce cas, la mère de La Boullaye, supérieure, avait recours au ministère de Dupy, procureur au Châtelet, qui ne réussissait pas toujours à faire rentrer ce qui était dû. C'est ainsi que les filles d'un danseur furent considérées comme boursières, aussitôt que Dupy eut fait prendre connaissance de la lettre que voici :

« Monsieur,

» Je me proposois d'avoir l'honneur de vous aller voir, mais l'accouchement de mon Épouse, que vous avez sans doute appris, m'a jusqu'ici privé de ce plaisir. Je desirois vous parler de mon affaire avec Mme la Supérieure. Le parti qu'elle a pris d'actionner mon beau-père a produit pour moi un effet très-funeste, puisque cela m'a brouillé avec lui de manière à ne plus nous voir, et que mon propriétaire, qui, avant cette équipée, me témoignoit quelque confiance, en a pris occasion de me croire absolument sans ressources et me montre une défiance bien désagréable pour un galant homme. S'il fait vendre mes meubles, comme il m'en menace, c'est

Digitized by Google

à Mme La Boulaye que j'en aurai l'obligation, et tout mon regret sera de voir que cela ne la payera pas. Il seroit digne de vous, Monsieur, de trouver les moyens de travailler à ses intérêts sans m'écraser, et, si cela se peut, vous me trouverez disposé à vous seconder de tout mon pouvoir. Je vous prie de me faire part de vos intentions et d'être bien persuadé de ma bonne volonté à les suivre. Je ne prétens point vous en imposer, ainsi je ne vous amuserai point de l'espérance d'une caution. La meilleure est dans quelque talent et un grand fond de probité, seule fortune que je possède. C'est avec ces deux qualités que j'espère faire face à tous mes engagemens si les frais ne continuent point à doubler les principaux. Si au contraire je n'éprouve que de la dureté de la part de mes créanciers, je serai forcé, contre mon inclination, de jetter, comme on dit, le manche après la coignée, et d'aller chercher en païs étranger une vie plus sûre et moins agitée. Je suis sûr, Monsieur, que si vous voulez faire valoir ces raisons auprès de Mme la Supérieure, vous la trouverez portée à me traiter avec plus d'indulgence que par le passé. La bonté de son cœur l'y décideroit si la considération de ses intérêts bien entendus étoit insuffisante.

» Je vous prie de me croire avec la plus sincère estime, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» GUEDON DE SAINT-ALBIN.

» Ce 28 février 1781. »

Déjà, sur le plan de Turgot, la rue des Vignes n'était plus qu'un cul-de-sac. Mais gardons-nous de la confondre avec une ruelle commençant rue des Postes pour finir rue des Vignes, et fermée aux deux bouts dès 1693, qu'on appela aussi ruelle et cul-de-sac de la Poterie-Saint-Séverin, puis des Postes. Les 534 toises de superficie dudit coupe-gorge furent adjugées, en 1759, par le bureau des finances, en vertu d'un arrêt du conseil et de lettres-patentes, à l'astronome J.-P. de Fouchy, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, pour 286 toises;

Digitized by Google

aux eudistes pour 80, au séminaire anglais pour 36, et à François Duflos, tenant pension au cul-de-sac des Vignes, pour 30. Les ursulines et les visitandines, comme propriétaires mitoyennes, avaient renoncé volontiers à un voisinage dangereux, tout en interdisant aux acquéreurs de prendre vue sur leurs jardins. La rue des Vignes n'était pas habitée moins sérieusement, malgré son nom bachique; mais l'absence des feuilles s'y faisait trop sentir, à l'ombre des murs voisins de la rue de l'Arbalète, et le soir la rendait aussi déserte que l'autre. De plus, elle était mal famée, à cause d'un cimetière réservé aux pestiférés, dont le souvenir s'y rattachait, Non-seulement on ne la regretta pas; mais encore on cloîtra le cul-de-sac des Vignes, au moyen d'une grille pareille à celle que nous voyons encore à l'encoignure de la rue des Postes.

Nous retrouvons aussi l'Enfant-Jésus, parfaitement tenu et toujours par des religieuses de Saint-Thomas-de-Villeneuve. Rétablie en 1816, avec 50 bourses fondées par la duchesse d'Angoulême, desquelles jouirent principalement des orphelines de la noblesse, la maison referma ses portes à la révolution de Juillet, jusqu'à ce que M. de Quélen y plaçât 50 orphelines que le choléra venait de faire.

Digitized by Google

RUES DES GRÈS ET SAINT-ÉTIENNE-DES-GRES

Le Parloir-aux-Bourgeois.— Le Collége de Lisieux.— Saint-Étienne-des-Grès.— Le Collége des Cholets.— Le Couvent des Jacobins.

Le greffier en chef de la ville de Paris, sitôt qu'il entrait en fonction, rendait foi et hommage au roi, dans la tour de Jules-César au Grand-Châtelet, à cause des *cens portant lods et ventes, sur cens et gros cens*, dus au domaine de la Ville, dans les fiefs du Parloir-aux-Bourgeois et du Franc-Rosier. Jusqu'à la suppression définitive de tous les fiefs, chaque greffier eut à faire ledit *aveu et dénombrement*, au nom des prévôts et échevins, bien qu'en sa qualité d'homme *vivant et mourant;* et, en effet, M. Veytard remplit cette formalité en devenant dépositaire des actes de l'édilité parisienne, le 30 août 1784, comme son prédécesseur Taitbout n'avait eu garde d'y manquer le 11 avril 1755. L'un des deux fiefs tirait son nom du Parloir-aux-Bourgeois, ancien siége de la justice et du conseil de la Ville, situé entre les rues Saint-Jacques et de la Harpe, dans l'enclos du couvent des jacobins. D'autre part, le collége de Lisieux relevait de deux censives différentes, celle de l'abbaye de Sainte-Geneviève et celle des religieuses de Longchamp, alors qu'il occupait l'emplacement de l'école de Droit, dont Soufflot dessina le plan en 1764. Ce collége disposait là de deux hôtels, que Pierre Bournaseau avait acquis le 9 août 1372, et qui alors tenaient d'une part au jardin de l'abbaye, ainsi qu'au jardin *qui fut M. de Mornay*, d'autre

Digitized by Google

part à la maison de Charenton et à son jardin, et par derrière à l'enceinte urbaine. Or, les abbés et religieux de Sainte-Geneviève avaient coutume, en ce temps-là, de marquer les limites de leur justice et seigneurie au moyen de grès, comme il y en avait un près de Saint-Julien-le-Pauvre. Deux de ces pierres délimitatives flanquaient une autre église, sise entre les jacobins et le collége de Lisieux, c'est-à-dire Saint-Étienne-des-Grès. Le clos du Parloir-aux-Bourgeois avait été voisin du clos Saint-Étienne-des-Grès, et ce dernier avait été un fief. Un seigneur *des Grez* pouvait bien n'avoir dû son titre qu'audit clos cultivé en vignes et pourvu d'un pressoir du roi. Que les porteurs de ce nom eussent tenu du roi, ou bien au nom du roi, le fief qui se trouvait réuni au domaine, toujours est-il que Jean de Chatainville avait vendu à l'évêque de Paris, en l'année 1231, des vignes du même clos, originairement plus étendu, et que Henri Ier en avait donné trois arpents, deux siècles auparavant, aux chanoines qu'il autorisait le chapitre de la cathédrale à établir à Saint-Étienne-des-Grès.

Cette église, dont on attribue la fondation à saint Denis, avait été brûlée par les Normands; ses biens dans les pays chartrain et blésois avaient facilité la reconstruction. Une confrérie de la Sainte-Vierge y fut érigée au xve siècle, dans la chapelle de Notre-Dame-de-Délivrance, où, plus tard, saint François de Sales s'en vint prier chaque matin, pendant le cours de ses études. L'église, tout en ayant sa grande porte rue Saint-Jacques, s'élevait rue Saint-Étienne-des-Grès; son édifice peu remarquable ne tenait pas beaucoup de place. On la vendit en 1792, le 16 et le 17 avril, et le marteau en eut

Digitized by Google

bientôt raison. On voit seulement de nos jours, à l'angle des deux rues susnommées, l'ancienne habitation des membres du chapitre. Ils étaient onze chanoines, plus un chefcier, tous à la nomination de deux chanoines de Notre-Dame ; ils n'avaient à nommer eux-mêmes que le chapelain de leur collégiale.

Le collége des Cholets, fondé en 1281 et réuni en 1678 à Louis-le-Grand, était à l'encoignure de la rue Saint-Etienne et d'une rue qui donnait en face du collége de Lisieux. Le 22 avril 1387, Nicolas Jonglet, prêtre et maître ès arts, avait donné aux boursiers des Cholets une maison à l'enseigne du Miroir, vis-à-vis la petite porte de l'église; et vers le même temps, Raoul Desmarets avait gratifié le même collége d'une maison contiguë, à l'image du *Sabot*. En 1730, le Miroir et le Sabot firent place à une maison plus grande, qu'on retrouve près du mur actuel de Sainte-Barbe, et laquelle était prise à bail, vingt ans après sa construction, par Ansion, marchand de dentelles, moyennant 1,600 livres de loyer, plus 13 livres 16 sols pour les boues et lanternes, et 6 livres pour la vidange. Des bourses étaient encore entretenues par le revenu des biens de la fondation des Cholets.

En dehors de l'enceinte de Philippe-Auguste était l'hôpital du doyen de Saint-Quentin, avec sa chapelle de Saint-Jacques, qui donna son nom à la rue et, par dérivatif, à des religieux de l'ordre de Saint-Dominique qui s'y étaient installés pour prêcher, les premiers qui furent dits jacobins. Louis IX leur avait donné deux tours dépendant de ladite enceinte et l'ancien Parloir-aux-Bourgeois, avec une nouvelle église; mais ils avaient encore, hors de la ville, un clos, un cimetière et des construc-

Digitized by Google

tions (en regard du clos Saint-Étienne-des-Grès, que dominait le clos des Poteries), lorsqu'il fallut leur démolir un dortoir et une infirmerie, pour creuser un fossé au pied du mur; Charles V et Louis XII les en indemnisèrent par d'autres concessions. Le cloître fut reconstruit en 1556, et déjà florissaient dans le même monastère les écoles de Saint-Thomas, ouvertes par le père Binet. Les jacobins, fougueux ligueurs, élevèrent en plein air, au beau milieu de leur cloître, une chaire redoutable, et, pendant les troubles de la Fronde, la populace se rua dans l'école enseignant la théologie pour y frapper de trois coups de poignard le portrait de Mazarin. Une confrérie du Rosaire, dont firent partie Louis XIII et Louis XIV, était l'œuvre des jacobins. Aussi bien leur église renfermait plusieurs tombeaux de rois, reines, princes et princesses de la famille royale, dont voici les noms : Charles de France, comte de Valois, chef de la branche de ce nom ; Charles de Valois, comte d'Alençon ; Agnès de France, fille du duc de Normandie ; Louis de France, comte d'Evreux ; Robert de France, comte de Clermont; Louis 1er, duc de Bourbon ; Marguerite de Bourbon, fille de Robert de France ; Pierre, duc de Bourbon et comte de la Marche; Louis III, fils de Louis II ; B. de Bourbon, fille de Louis 1er ; Anne de Bourbon, fille de Jean 1er. A cette église étaient aussi confiés les cœurs de Philippe le Hardi et de Charles le Bel, rois de France ; de Philippe III, roi de Navarre, et de Charles de France, roi de Naples ; les entrailles de Philippe V et de Philippe de Valois, rois de France. Le critique Jean Passerat avait été inhumé aux jacobins, et, bien avant lui, Jean de Mung, dit Clopinel, continuateur du *Roman de la Rose*,

Digitized by Google

celui-là qui n'avait pas craint de dire en face aux femmes de son temps :

Toutes vous êtes, ou vous futes,
De fait ou de volonté, putes.

Que reste-t-il, à l'heure que voici, du couvent tant de fois séculaire ? Un des côtés de sa principale porte, à l'angle des rues Saint-Jacques et des Grès; plus un assez grand corps de bâtiment, rue des Grès, n°s 12 et 14, lequel se reliait par un pont au bâtiment du réfectoire, dont la place est en regard, même rue. Si l'aile encore debout ne comportait avant 89 que des cellules, c'est que les 16,000 volumes et les manuscrits de la bibliothèque des jacobins étaient casés au-dessus du réfectoire, ou mieux à l'école Saint-Thomas, encore plus voisine du collége de Cluni, et qu'une porte latérale mettait en communication directe avec la Sorbonne par la rue de Cluni. Entre cette école et la porte de derrière, qui donnait rue de la Harpe, les infirmeries occupaient une construction à tourelles, dans laquelle notre siècle a vu se succéder nne caserne de pompiers, la prison des jeunes détenus, un quartier de garde municipale et une école communale. Depuis peu, cette maison gothique si pittoresque a disparu, et, avec elle, près d'elle, nous avons vu tomber un des bastions de Philippe-Auguste, qui avait fait partie du Parloir-aux-Bourgeois avant d'appartenir aux religieux. A notre avis, l'ancienne infirmerie des jacobins et la tour ayant dépendu de l'enceinte du XIIe siècle, voire même le joli clocher de la chapelle des écoliers de Cluni, étaient des monuments à conserver, comme des anti-

Digitized by Google

quités infiniment plus nationales que les ruines du palais des Thermes; malheureusement les voies romaines du nouveau Paris n'y trouvant pas leur compte, il fallait leur faire table rase.

Du côté de la rue Saint-Jacques, le monastère donnait plusieurs maisons en location à des particuliers. Derrière lesdites maisons était son cloître, longeant l'ancien mur de la ville, et son église, séparée par une cour du corps de logis qui survit. Comme l'église tombait déjà en ruines sous Louis XVI, on célébrait la messe dans l'école.

Le passage dit des Jacobins était public pendant le jour. Le ministre Laplace en a fait la rue des Grès, l'an VIII, peu de mois après l'aliénation des bâtiments conventuels, dont une partie seulement fut rachetée, en 1814, pour loger les sapeurs-pompiers.

Digitized by Google

RUE QUINCAMPOIX

Notice sous la forme de tablettes chronologiques

1210. — L'Abbaye de Livry est propriétaire d'un four dans la rue *Quiquempoit* (rue dont Guillot écrit ainsi le nom avant la fin du même siècle dans son *Dictionnaire des Rues de Paris*). Or, la terre de Quincampoix, tout près de Château-du-Loir, dans le diocèse du Mans, appartient, vers la même date, à Hugues, sire de Château-du-Loir, fils du châtelain Gervais, son prédécesseur, et d'une fille naturelle du roi d'Angleterre. Le père dudit Gervais et de Mathilde, dame de Château-du-Loir, mariée à Hélie, seigneur de la Flèche, comte du Mans, était Robert, sire de Château-du-Loir, frère de Burchard, porteur du même titre, et de Gervais, évêque du Mans. Ce prélat avait succédé en 1036 à son oncle, évêque du même nom; mais le tuteur du jeune Hugues, comte du Maine, l'avait chassé de son siége, et il n'était revenu qu'après deux ans d'exil; nommé ensuite archevêque de Reims, il avait sacré, en 1059, Philippe Ier, en présence de Henri Ier, père de ce jeune roi; puis il était devenu grand-sénéchal de France, chancelier du royaume, et il avait rendu le dernier soupir à Reims en 1068.

1225 et 1229. — Il est question de la rue Quincampoix dans deux transactions passées entre le chapitre de Saint-Merri et le couvent de Saint-Lazare.

1253. — Mention d'un sire Nicolas de Ki-quen-Poits, dans un cartulaire de Sorbonne.

Digitized by Google

1260. — Erection de l'église Saint-Josse, au coin des rues Aubry-le-Boucher et Quincampoix, où il y avait déjà un oratoire en commémoration du séjour en cet endroit, au siècle VII, de saint Josse, fils d'un roi de Bretagne, et de saint Fiacre, venant d'Irlande. Cette succursale de Saint-Laurent reste grevée de redevances au profit de ladite paroisse, et relève toutefois de la justice et seigneurie du prieur de Saint-Martin-des-Champs, qui de droit nomme son curé. Une confrérie de Saint-Fiacre, déjà établie à Saint-Josse en 1415, témoigne d'une dévotion locale au patron des jardiniers et des cochers, dont le nom est longtemps porté dans le voisinage par une petite rue, par un cul-de-sac de la rue Saint-Martin, et dont l'image est encore vue pendante à l'angle de la rue Quincampoix par l'historiographe Du Breul. Petite paroisse, au reste, que celle de Saint-Josse, et si petite que n'en dépendent même pas les deux maisons mitoyennes avec l'église! Les paroisses Saint-Merri, Saint-Jacques-la-Boucherie et Saint-Nicolas-des-Champs partagent avec elle jusqu'aux maisons de la rue Quincampoix. Plusieurs historiographes en disent autant de Saint-Leu, et ils en infèrent que le nom de la rue peut avoir pour étymologie : *à quinque campanis* (de cinq clochers). Par malheur Saint-Leu et Saint-Josse n'étaient pas encore des paroisses qu'on parlait déjà de la rue Quincampoix.

1281. — Martin IV, né vers 1210 d'une famille puissante dans l'Anjou et le Poitou, garde des sceaux du roi Louis IX, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Cécile, puis pape, crée à son tour *Gervais de Quincampoix* cardinal-prêtre du titre de Saint-Martin-au-Mont.

Digitized by Google

1300. —La rue de la Corroierie, dite par Guillot *Coureerie* et en latin du moyen âge *Corrigia*, *Corrigiara*, fait tête à la rue Quincampoix. Ne va-t-il pas sans dire que des corroyeurs l'habitaient depuis un temps immémorial? Ajoutons que la communauté dudit corps d'état a eu la même rue pour berceau, puisque les chefs de cette communauté ont toujours porté la châsse de saint Merri dans les processions générales, encore que le patron des corroyeurs fût saint Thibaud.

1308. — Guillaume de Bonnet, évêque de Bayeux, né dans le diocèse du Mans, fonde par testament le collége de Bayeux, à Paris, dans la rue de la Harpe, en y approvisionnant à perpétuité douze boursiers, dont six à prendre parmi les écoliers pauvres de son pays natal. Il impose à ces douze boursiers de prier pour le repos de son âme et des âmes de ses parents et bienfaiteurs, parmi lesquels il en recommande un seul nominativement, le seigneur Gervais de Quincampoix, cardinal. Guillaume de Bonnet ajoute dans l'acte même de fondation, qu'une portion des biens de Gervais est employée à l'œuvre dont il s'agit, conformément à l'intention dudit seigneur, transmise avec la succession par ses exécuteurs testamentaires.

1313. — Le livre de la taille indique, rue Quincampoix, bon nombre de merciers fortement imposés. Jehan d'Espernon en est un, et pareillement son fils Jehan, ainsi qu'un Philippe d'Espernon. Dans la même rue se trouvent pas mal d'orfèvres. Aussi bien qui disait mercier, disait marchand, à l'origine : mercier venant de *merx,* marchandise. Ne sont-ce pas des merciers bourgeois de Paris qui, tenant l'utile et l'agréable, vendent toutes les étoffes de soie aussi bien que la soie en bottes, l'arti-

Digitized by Google

cle modes sans réserve, toiles et lainages, fleurs artificielles, broderies, dentelles, galons, ornements d'or, d'argent, de cuivre et de plomb, fil d'archal, comme tout autre fil, et du fer, bien avant qu'il fasse partie des jupes ? Le corps des merciers s'est formé assurément dans la rue Quincampoix, où il ne maintient pas son bureau moins de cinq siècles; toutefois les premiers statuts qu'on lui connaisse datent du temps de Charles VI. L'envie de conjurer les malheurs du même règne anime des assemblées dans la Grange-aux-Merciers, qu'elles rendent célèbre; puis cet ancien hôtel de campagne de la confrérie, sis à Bercy, est adjugé par décret à Pierre de Giac, chancelier de France sous Charles VII, et puis Jean, duc de Berri, s'en accommode. Pendant la guerre du *bien public*, de nouvelles réunions agitent, dans le même hôtel, les questions politiques à l'ordre du jour sous le règne de Louis XI. Plus tard encore, en l'année 1557, le recensement des bons bourgeois de Paris est opéré par ordre de Henri II, qui trouve 3,000 merciers. Leur corps est le troisième des six corps de marchands, bien que le plus riche, bien que le plus nombreux, et il se subdivise jusqu'à la fin comme en vingt classes, dont l'une comprend toujours les bouquetiers-décorateurs. Les sept maîtres et gardes chargés de veiller à la conservation des priviléges et de la police, sont nommés à l'élection ; ils portent la robe consulaire dans toutes les cérémonies. Armes : champ d'argent chargé de trois vaisseaux, dont deux en chef et un en pointe, construits et mâtés d'or sur une mer de sinople, le tout surmonté d'un soleil d'or, avec cette devise : *Te toto orbe sequemur*. Pour faire partie du corps des merciers il faut être Français; l'apprentis-

Digitized by Google

sage dure trois ans, plus trois ans à rester garçon ; la maîtrise coûte 1,000 livres.

1530. — La ci-devant rue de la Corroierie a nom de la Vieille-Corroierie.

1578 — La rue de la Fontaine-des-Cinq-Diamants, ci-devant de la Vieille-Corroierie, doit son nouveau baptême à une fontaine qui coule près d'une boutique de joaillier à l'enseigne des Cinq-Diamants. Puis la rue ne se coiffe plus que de l'enseigne, comme pour se mettre à la mode, car les dames de la cour portent alors des pierreries ou des diamants montés en forme de rose, qu'on appelle aussi des enseignes et qui ressemblent à celle des Cinq-Diamants.

1652. — Le plan de Gomboust désigne le bureau des merciers et des joailliers. Mais aucun plan ne marque, de l'autre côté de la rue, la place de l'hôtel de Beaufort. Gomboust, Bérey, Bullet, De Fer, Jaillot ou La Caille, oseraient-ils présenter à Louis XIV un tableau de Paris entaché du nom et de l'adresse du *Roi des Halles*, un des chefs de la Fronde ? Le cul-de-sac de Beaufort avait été, avant la construction de l'hôtel, une *ruelle pour aller aux prisons de Sainte-Magloire*, dite aussi *ruelle derrière Saint-Leu*.

1658. — Mazarin accorde des lettres patentes à une communauté de maîtres à danser et de joueurs d'instruments, dont le chef s'appelle *Roi des Violons*, et qui fait ses réceptions au cabaret de l'Épée-de-Bois, rue Quincampoix, à l'angle de celle de Venise. Telle est l'enfance académique de la musique et de la danse, qui se réuniront l'année suivante pour ouvrir enfin l'Opéra.

Digitized by Google

1671. — Anne Petau, veuve de Regnault, conseiller au parlement, donne, le 20 mars, une maison dans notre rue aux eudistes, communauté ecclésiastique fondée récemment par Eudes, frère de Mézerai, à Caen et à Coutances. Ces nouveaux paroissiens sont bientôt attachés au service de l'église Saint-Josse, dont l'un d'eux devient le curé, et qui est rebâtie par Gabriel Leduc. Les eudistes, en même temps, donnent asile aux prêtres en voyage; mais c'est avant peu rue des Postes, où ils se transfèrent tout à fait en 1703, après avoir vendu rue Quincampoix avec autorisation.

1691. — Rigioli, banquier dans cette rue, « fait pour l'Italie, comme dit un almanach du temps, fait aussi commerce d'étoffes or et argent, velours et autres, avec Hemand pour associé. »

1692. — Les maîtres et gardes en charge, au bureau des marchands merciers, joailliers, quincailliers, grossiers et autres, sont : Arlot, grand-garde, rue Saint-Germain-l'Auxerrois; Perichon, rue Saint-Honoré; L'Évesque, rue des Bourdonnais; Le Doux, Baroy, Testard et Sautereau, rue Saint-Denis.

1707. — La chambre des assurances, compagnie répondant, moyennant une prime, des fonds ou marchandises transportés par mer, est déjà établie rue Quincampoix à cette date. Mais le bureau des assurances maritimes, sous Louis XVI, se trouvera rue Coq-Héron.

1710. — Pietrequin et Hymette, Banquet, Stude, Vandervost, banquiers, ont leurs bureaux dans la rue Quincampoix, ainsi que Leroy, banquier expéditionnaire en cour de Rome.

1713. — Un cabinet, dans lequel M. Vivant, propriétaire de

Digitized by Google

l'hôtel de Beaufort, a réuni de longue main des curiosités de tout genre, fait l'admiration des amateurs.

1718. — Oh! alors, ce n'est plus une rue, c'est une ville; c'est la capitale de l'agiot. Émaux, coquilles, missels, estampes, médailles et monnaies ont livré l'hôtel de Beaufort au système financier de Law, qui frappe la monnaie du papier. Les actions du Mississipi, titre de la première émission, changent de mains en y laissant des primes: donc elles auront des filles et des petites-filles. Au négoce du papier ne sufisent bientôt plus les bureaux installés dans toutes les maisons: caves et greniers se mettent aux enchères et sont enlevés à des prix fabuleux par les entremetteurs. La rue est encombrée, et le guet ne peut en garder que les issues; on y perd des enfants, on y écrase des femmes, et à prix d'or on dîne dans toutes les boutiques, pour ne pas perdre de vue les fluctuations du cours Il varie si rapidement quand il s'y met! Il y a des jours où du matin au soir un capital peut se doubler ou s'anéantir à jamais. Qu'un valet disparaisse avec l'argent de son maître, dame! c'en est fait, il n'y faut plus compter; avec des actions, c'est différent, il les rend quelquefois deux jours après, bien intégralement, et il a eu le temps de faire fortune. Probité relative! Est-ce qu'il en sera demandé davantage en pleine Bourse au XIXe siècle? Le plus honnête des proverbes, pour y jouir de ses entrées, se travestira comme il suit : *Qui s'enrichit paye ses dettes*. En attendant, les roués de la Régence ne laissent pas que d'être éclaboussés par les Mississipiens, ces parvenus de l'agiotage. Le prince de Conti porte au crédit de Law un premier coup, en se joignant ouvertement aux adversaires du financier, qui de-

Digitized by Google

mandent la conversion en espèces des nombreux billets dont il sont porteurs. L'inquiétude fait déjà des siennes. Un crime y ajoute l'épouvante, et le comte de Horn en est l'auteur. Ce cadet d'une famille princière de l'Allemagne, parent du régent de France, a pour complices de Miles, gentilhomme piémontais, et Lestang, fils d'un banquier de Tournay, qui se dit chevalier d'Estampes; le capitaliste Lacroix est entraîné par eux à l'Épée-de-Bois, sous prétexte de terre à lui vendre, et il perd, dans une salle du fameux cabaret, son portefeuille avec la vie. Lestang, qui faisait le guet, prend la fuite sur les cris d'un garçon marchand de vin. Les deux autres coupables profitent d'une poutre, laissée par des maçons près d'une fenêtre, pour descendre dans la rue de Venise; mais de Horn y est arrêté, un pied foulé, et de Miles ne va pas plus loin que le marché des Innocents. Leur crime s'expie en place de Grève par le supplice de la roue. Mais déjà le système de Law n'étant plus à son apogée, les actions de 500 livres n'en valent plus 20,000, comme en décembre 1719. La banque se transporte place Vendôme, et puis à l'hôtel de Soissons, où l'illusion tombe tout à fait. Le duc de Bourbon, assure-t-on, a tiré son épingle du jeu, réalisant d'immenses bénéfices. On a dû profiter aussi de l'engouement général dans la rue Quincampoix. Raison de plus pour qu'elle nous fasse connaître ceux de ses principaux habitants qui ont vu Mme de Tencin entrer chez Law, à l'hôtel de Beaufort, et Marivaux, au bras de Louis Racine, franchir le seuil rasséréné du cabaret de l'Épée-de-Bois.

1719.— Delarue, Sauvage fils et Ce, Chabert et Ce, Vandervost, Mulet, La Bergerie, Berthe, Gibert, *banquiers*; Noisette des Marron-

Digitized by Google

niers, Frécot, Champion, Faure, Savoye, Dupin, Brossard, *agents de change.*

1734. — *Propriétaires des maisons de la rue Quincampoix, côté droit, à partir de la rue Aubry* : Le François, commissaire; veuve Binet; Hamelin, conseiller au Châtelet; la communauté des merciers; *id, id.;* veuve Lamy; les sieurs Hébert; Mlle Laurens; de Bligny; Fouré; Cottin; Fouquet; Cottin, avocat, et autres héritiers de Bourgeois; *id.*, coin Venise; Menneville, autre coin; Huard; le chevalier de Sémonville; Moreau, marchand; Poupart; *id.;* d'Evry; veuve Hérard; veuve Raymond; Tibord; Durand; Vaudrennes; veuve Millet; veuve Baudouin; Malan, médecin; Héron; veuve Baron; X.; veuve Laguette; *id.;* Dongois; Dainville; Babouin; Champiat, avec un poste pour le guet; Cointerel, procureur; Mme Batonneau; Prasle; Colligny; l'Hôtel-Dieu; de la Heaumerie; Guinet; Penon. *Autre côté en revenant:* Duché, capitaine; Mme Blasevon; veuve Carrier; les chanoines du Sépulcre; Morley, huissier du cabinet; Cointerel; D^lle^ Léger; Descarliau; l'abbé Léger; Gervais, contrôleur; Le Vasseur; Courcelet, prêtre de l'Oratoire; Mme Langlois; Mme Vierceau; Pollart-Damville, à l'hôtel de Beaufort; D^lles^ Prévost; *id.;* Pollart-Damville; Vidocq; Le Frein; Du Vernage; Bonal; Lhosternel Vasseur de Boisle-Comte; *id.;* Blay.; Dionis; *id ;* veuve Breteau; Santilly, marchand; Chartier; l'hôpital des Incurables; *id.;* Mme Amelot de Chaillou; Amelot de Chaillou, maître des requêtes; Colin, Mouchenau et Mariette; X.; l'abbé Le Pilleur; *id.; id.;* Ventin, concierge; Favières, avocat; *id.; id.;* de Marsault; *id.;* Morac; veuve Lefèvre; Faisant, marchand; Brodeau; Hamelin, curé de Saint-Josse; *id.;* la fabrique; l'église. *Rue des Cinq-Diamants, côté droit, en venant de la rue des Lombards :* De Sève; Gervais; Langlois, auditeur des comptes; Leroy, marchand; Boirat, marchand; Goupil, lieutenant des eaux et forêts; de Sève, seigneur de Ploiteau; Le Portier; Mathon; veuve de la Motte; *id.;* Doit; Vannelin, geôlier du Châtelet; D^lle^ Cousin, coin Aubry. *Autre côté, en revenant :* Lourdet; Coulange; de Noisy; Héron; D^lle^ Talon; l'Hôpital général; Bacot; Lesage; de Chauffour; Langlois; Héron; *id.;* Renard; Falaiseau; Mme Loudière; Mme Lebègue; Croiset; Duménil, commissaire au Châtelet; Gamard, coin Lombards.

1769. — « Le sieur Fels, premier médecin et bourgmestre de Sche-

Digitized by Google

lestat, autorisé par lettres patentes de Sa Majesté et par privilége exclusif, vend un spécifique antivénérien, qui guérit radicalement en vingt quatre jours les Maladies les plus invétérées, et dont les succès admirables lui méritent de plus en plus la confiance publique. — Le sieur Richardrie guérit radicalement les femmes attaquées de flueurs blanches. — La veuve Masset débite avec succès depuis quarante ans un Baume vert, qui guérit les maux de tête, les étourdissements, les surdités anciennes, les palpitations, etc. — Le sieur Arnoult, connu par l'excellence de ses sachets, contre toute attaque d'apoplexie, et dont les succès sont attestés par des certificats authentiques de personnes de la première considération. » (*Annonces d'almanach regardant la rue Quincampoix*).

1787. — Le bureau des layetiers, tabletiers, éventaillistes, ci-devant rue du Haut-Moulin, se tient près de l'église Saint-Josse. Apprentissage, quatre ans; brevet, 50 livres; maîtrise, 500 livres et chef-d'œuvre. D'autre part, le quatrième corps des marchands a quitté la rue Bertin-Poirée pour occuper l'ancien bureau des merciers, ouvert tous les mardis et vendredis. Ce corps, le moins nombreux des six, est celui des pelletiers, auxquels se joignent les bonnetiers et les chapeliers depuis onze ans. A la réunion, sous Henri III, des fourreurs et des pelletiers, la communauté était dite des maîtres et marchands pelletiers, haubanniers et fourreurs. Par suite d'une faveur que lui a fait obtenir, sous Charles V, le duc de Bourbon, comte de Clermont, qu'il regarde comme son ancien chef, le quatrième corps a pour armoiries : un agneau pascal d'argent en champ d'azur, à la bannière de France de gueules, avec une croix. Apprentissage, quatre ans; brevet, 60 livres; maîtrise, 600.

1791. — Démolition de Saint-Josse.

An VI. — Le 1er prairial, vente de l'ancien bureau des mer-

Digitized by Google

ciers et de ses dépendances, comme propriété nationale.

1807. — Les gros bonnets de la rue Quincampoix et de la rue des Cinq-Diamants sont : Richard, fabricant de boutons, Delondres, épicier-droguiste en gros, et Ferlé, épicier en gros. Rue Quincampoix se trouve aussi une grande maison de jeu, au seuil de laquelle, tous les soirs, quelqu'un dit aux passants bien mis : — Monsieur, si vous voulez voir une belle société, vous n'avez qu'à monter.

1851. — La rue des Cinq-Diamants est réunie à la rue Quincampoix.

1864. — Les immeubles qui datent des siècles précédents sont encore près de 80, parmi lesquels figurent : le n° 26, qui portait encore l'enseigne de la Main-Dorée, quand il appartenait au geôlier du Châtelet; le 33, une des maisons de l'ancien curé Hamelin, où fut ensuite le bureau des layetiers; 36, 38 et 40, bâtis par la communauté des merciers; 43, où 200 livres par jour furent gagnées par un savetier, louant son échoppe à des joueuses, et cette maison fut vraisemblablement une des propriétés de Favières, dont le fils, d'abord conseiller au parlement, écrivit, entre autres ouvrages dramatiques, la comédie lyrique *Aline de Golconde;* 60, qui fut hôtel de Sémonville; 77, dont le propriétaire était sans doute l'abbé Claude Léger, qui devint curé de Saint-André-des-Arts, et que Louis XV aurait pris pour confesseur, n'eût été son âge avancé; 80, qui n'est maison neuve que par devant et où fut installée la chambre des assurances; 88, enfin, où le guet sonnait la cloche, du temps de la banque, quand l'heure était venue d'évacuer la

Digitized by Google

rue Quincampoix de gré ou de force. Rien, par exemple, ne subsiste de l'église, que remplace une grande maison, le 31, où déjà un magasin de sucre et de café date de soixante-dix années; rien non plus de l'hôtel, où un fabricant de glaces succéda au financier de la Régence, et qui se trouvait, ainsi que l'impasse de Beaufort, sur le passage de la rue de Rambuteau et du boulevard Sébastopol.

Paris.—Typ. Dypray de la Mahérie, boulevard Bonne-Nouvelle, 26.
(Impasse des Filles-Dieu. 5.—1490

Digitized by Google

LES ANCIENNES MAISONS

Des rues de la Tour-d'Auvergne, Lamartine, Neuve-Coquenard, Mondétour, La Reynie, Saint-Séverin, des Prêtres-Saint-Séverin, des Maçons et de la place de la Sorbonne.

Notices historiques, entièrement inédites, se rattachant à l'ouvrage intitulé :

LES ANCIENNES MAISONS DE PARIS SOUS NAPOLÉON III

PAR M. LEFEUVE

Monographies publiées par livraisons séparées avec une table de concordance et une table alphabétique par séries.

RUE DE LA TOUR-D'AUVERGNE

L'École-Lyrique. — Alphonse Karr. — Béranger. — Les Dlles Delille et Puisieux, de l'Opéra. — Les Élèves de Mme de Genlis. — Mme de Marcilly. — L'Abbesse Louise-Émilie de la Tour-d'Auvergne.

Que de fois les coulisses sont accusées à tort d'avoir terni de leur souffle impur une innocence, qui s'est perdue en ville ou au village! Ce reproche, que leur fait souvent la prudhommie de M. Prudhomme, attribue aux coulisses toutes les séductions allumées bien avant la rampe. N'est-ce pourtant pas la galanterie qui couvre au temps présent les frais des représentations un peu suivies dans les théâtres d'élèves! L'amour, cette seconde famille, encore plus facile à tromper que la première, et par conséquent plus nombreuse, commandite force débuts dans la salle de la Tour-d'Auvergne. On appelait celle-ci École-

Digitized by Google

Lyrique sous la direction de Moreau-Sainti, acteur de l'Opéra-Comique. Les bals masqués qu'on avait le bon esprit d'y donner étaient, il faut en convenir, admirablement propres à dégrossir des débardeurs, qui rôtissaient le balai, pour enfourcher ensuite le dada de la vocation dramatique.

Dans la même rue, n° 31, Alphonse Karr cultivait des fleurs, comme aujourd'hui il en cultive à Nice. Pour le coup, dans ces premières fleurs, déjà vantées et recherchées, quelle innocence, quel trésor d'innocence! Pas tout à fait autant qu'on le croyait. Ces poétiques *Vergiss mein nicht*, cueillies dans la ballade allemande au profit d'un premier roman, *Sous les Tilleuls*, s'appelaient, comme de raison, dans la flore française, des *Ne m'oubliez pas*. Un seul des œillets ou des roses du même jardin, passé par une main de femme à la boutonnière d'un habit, faisait pâlir toute décoration. Chez Alphonse Karr, on admirait surtout d'aristocratiques camélias, dont bientôt s'empara, au risque de les flétrir, une femme sans nom du quartier, la *Dame aux Camélias*, et aussi de royales tulipes, qu'une décadence aussi prompte rendit, dans les bals d'étudiants, le symbole d'une danse orageuse. D'autres fleurs auraient emmiellé jusqu'à ces *Guêpes*, dont l'essaim bourdonnait dans l'encrier du maître. Mais si le spirituel auteur des *Guêpes* n'a ménagé ni les épiciers qui vendent à faux poids, ni les femmes mariées dont la toilette ruinerait deux maris à la fois, en revanche il a souvent glissé dans ses écrits, et même dans ses romans, le prospectus de sa personne, en ayant l'air de dire à toutes les femmes : — Je tire l'épée aussi bien que je nage, aussi bien que je rame, c'est-à-dire :

Digitized by Google

je suis très-fort; de plus, j'ai de bien jolies fleurs, et je n'aime que Gatayes : aimez-moi.

Avant le roman, la chanson s'est inspirée rue de la Tour-d'Auvergne, quand Béranger demeurait au 28 ou au 30. A cette époque, qui fut celle de la révolution de Juillet, la Lisette de Béranger était encore reconnaissable; elle avait quitté son aigrette pour reprendre son bonnet rond, et le quartier Bréda ne s'élevait pas encore près de Montmartre, dont les ânes, la galette et les guinguettes suffisaient, le dimanche, au luxe de bien des grisettes.

Toutefois, l'aigrette était portée, dès le commencement de l'Empire, par une demoiselle de l'Opéra, Marie-Marguerite Vadé de Lisle, propriétaire d'un petit hôtel que le n° 30 a agrandi. M. Dumesnil, apprêteur de cachemires, s'en était rendu adjudicataire le 19 fructidor an VII, et un sieur Richard l'avait fait bâtir sur un terrain acquis en 1788 de Jacques Compoint, vigneron, auquel avait été vendu un plus grand terrain, dix-neuf années avant, par la famille de Billonnois. Une fille naturelle du poëte poissard Vadé avait débuté aux Français en 1776, et il existe encore des actrices de ce nom aux théâtres Lyrique et du Châtelet. Seulement les sœurs Delille, danseuses, ne s'appelaient pas du tout Vadé à l'Opéra. L'aînée avait débuté dans les chœurs dès 1782, avant de passer danseuse comique, et la cadette, à vingt ans de date, avait débuté dans l'emploi qu'on regardait sans doute comme le plus sérieux, en représentant Flore du ballet de *Psyché*. L'une des deux fut entretenue par le marquis de Livry, qui donnait à jouer, sous l'Empire, au Salon des Étrangers, et celle-ci ou

Digitized by Google

celle-là devint ensuite maîtresse de poste sur la route de Paris à Nevers.

Un autre pas de deux pouvait être dansé, avant la Révolution, par les propriétaires d'une autre maison de la rue de la Tour-d'Auvergne, quartier de la Nouvelle-France. Les D^lles^ Marie-Joseph et Marie-Louise-Reine d'Hautavoine, filles mineures, attachées à l'Académie royale de musique et pensionnaires du roi, avaient été forcées par leurs vendeurs, M. Pierre Ronssin, inspecteur des chasses à Crécy-en-Brie, et sa femme, née Desclos, de faire figurer dans l'acte d'acquisition leurs père et mère, André-Nicolas d'Hautavoine, bourgeois de Paris, et Françoise de Ligny, sa femme; mais une contre-lettre, datée du même jour, avait restitué le caractère d'une simple formalité à l'intervention officieuse de ces derniers. La propriété tenait, du côté oriental, à celle de Bruyant, maître maçon, et d'autre part à une maison prise en location à vie par le sieur Dagaud. Peu de temps avant, on avait loué pour les tout jeunes prince et princesse d'Orléans, élèves de Mme de Genlis, cette maison Dagaud et la maison Ronssin, qui toutes deux avaient des jardins. Elles n'occupaient qu'en partie les sept quartiers de terre concédés à titre de bail emphytéotique par les hospitalières de Sainte-Catherine le 5 septembre 1772, mitoyens au levant avec un terrain appartenant aux ursulines de Saint-Denis. Que devinrent les deux jeunes châtelaines émancipées par les amours? La plus jeune mourut à Stockholm, laissant pour héritier un fils, Charles-Louis-Frédéric Brantzen; l'autre, qui avait dansé sous le nom de Puisieux de 1780 à 1794, était en puissance de mari, lorsqu'en

Digitized by Google

1810 Jean-Baptiste d'Hautavoine, agent en chef des hôpitaux militaires à Corfou, et son épouse, Charlotte Flichet, se substituèrent, comme propriétaires, à elle-même et au fils de sa sœur. Quant à l'immeuble, où des appartements ont été occupés depuis par Alphonse Karr, comme nous l'avons dit plus haut, et par le colonel Langlois, que deviendra-t-il? Les hospices l'auront en toute propriété le 6 septembre 1871.

Les bouffantes, ces ballons qui soulevaient les robes du temps de Mme de Genlis, auront subi bien des transformations pour devenir des cages et des cerceaux pendant la durée d'un seul bail. Mais les bouffantes de la petite Puisieux et de sa sœur ne rappelaient qu'imparfaitement l'ampleur des paniers qu'on avait pu voir dans la même rue à la marquise de Marcilly. Cette sœur de la duchesse de Beauvilliers ne se contentait pas d'outrer la mode; elle extravaguait en tous sens, dans ses mœurs comme dans la gestion de sa fortune, qui ne s'élevait pas à moins de 60,000 livres de rente. Sa passion pour la cartomancie lui faisait engager d'interminables parties, qui écornaient toujours l'enjeu de sa raison, et la D^lle^ Labonne, sa dame de compagnie, en abusait de toutes les manières, au point de prendre auprès de sa maîtresse jusqu'à la place de son mari, et de la rendre fort lucrative. M. de Marcilly, ancien officier, avait commencé par se séparer volontairement de sa femme, et puis il était mort à Rome, en 1762; mais elle avait eu pour premier mari M. Desnots, un gentilhomme riche, qui n'avait pas eu le temps de la préparer par la même transition au brusque isolement du deuil. Libre pour la seconde fois à 36 ans, la marquise avait vite quitté

Digitized by Google

une terre en basse Bretagne, pour devenir, rue de la Tour-d'Auvergne, la locataire d'un sieur Dupré. C'eût été le cas, pour une femme ordinaire, de pleurer son premier époux; par malheur le second veuvage de la marquise la consolait trop du premier.

Concluons-en, faute de mieux, que notre rue est centenaire. La Tynna, en avouant qu'il ne savait rien de son origine, faisait encore mieux que de prendre le change, comme tous ceux qui ont cru la trouver. Néanmoins, la voici fixée. Près du moulin des Champs, lequel appartenait aux religieuses de Montmartre, passait un chemin désigné comme *chemin à la Nouvelle-France.* Il dut, en passant rue, une dénomination nouvelle à Mme Louise-Émilie de la Tour-d'Auvergne, abbesse de Montmartre, fille de Fréderic de la Tour, comte d'Auvergne, et d'Henriette-Françoise de Hohenzollern. Cette abbesse, qui l'avait été vingt ans à Villers-Cotterets, n'exerça son autorité que sept ans à peine à Montmartre, et l'abdiqua, devenue paralytique. A trois ans de là, rue du Cherche-Midi, elle mourut dans la solitude : c'était le 1er juin 1737.

Digitized by Google

RUES LAMARTINE ET NEUVE-COQUENARD

Avertissement pour le paiement du cens sous Henri III. — Les Fossés de Sainte-Opportune aux Porcherons. — Étymologie de Coquenard. — La Chapelle Notre-Dame-de-Lorette. — La Voirie. — Le Cimetière. — Les petites Écoles. — Les Jardiniers et les Cabaretiers. — Le Mur des Fermiers généraux. — Le Vin passé en fraude. — Le Grand-Salon. — Le Cul-de-sac Brutus. — Lamartine aux Porcherons.

De par le Roy,

On faict à savoir à toutes personnes qui tiennent et possèdent marais, maisons, terries, isles et autres héritages situés en la censive des vénérables chevecier et chanoines de l'Esglise collégiale Madame Saincte-Opportune, seigneurs censiers des Porcherons et marchés voisins des Porcherons et des fiefs de Coquatoise, Huran et autres fiefs assis en la place aux Veaux, qu'ils aient à venir devant quinzaine prochainement venant, et eux se retirrent par devant Me Hiérosme Maigret, nottaire du Roy nostre Sire en son Chastelet de Paris, et son compagnon, demeurant au Grant Cloistre et près ladicte Esglise Sainte-Opportune, commis à faire le papier terrier des héritages, etc. Déclarant à tous, en général, que faulte de ce faire dedans quinzaine, et icelle passée, sera procédé ainsy qu'il appartiendra Auxquelles affiches mises étaient présens : Jehan Lesaige, sergent à verge au Chastelet de Paris, Robert Marchand, praticien en cour d'Esglise, etc.

Cet avertissement était crié, puis affiché, le 15 octobre 1581, aux principales portes des églises Saint-Germain-l'Auxerrois et Saint-Eustache, par Jehan de Monthalle, huissier-sergent royal au bailliage du palais, exploitant par tout le royaume, que

Digitized by Google

le prévot de Paris, messire Antoine Duprat, avait chargé de procéder auxdites publications. On y lisait aussi à haute voix, après la messe, et on y relisait, ainsi que devant Saint-Sauveur, Saint-Antoine, Saint-Nicolas-des-Champs, Saint-Jacques-la-Boucherie, Saint-Gervais, Saint-Paul, Saint-Laurent et d'autres églises, notamment celles de Montmartre, de La Chapelle et de Chaillot, les dimanches et les jeudis suivants, des lettres-royaux du 21 octobre précédent, confirmant les droits de censive, justice, voirie et police accordés par Louis VII au chapitre de Sainte-Opportune, tant dans toute l'étendue des prés situés sous Montmartre que sur d'autres points. Le receveur de tous leurs droits de cens était le chanoine Le Picart; le siége de leur justice seigneuriale était la maison dite de la Gamache, aux Porcherons, sur le mur de laquelle on avait apposé une copie du titre confirmatif signé Henri III. On appelait alors des *Petits Porcherons* une maison, vraisemblablement différente, près de laquelle Jean Cadet et la veuve de Jacques Cadet avaient du bien; près de laquelle aussi les abbé et couvent de la Victoire-lez-Senlis avaient un clos mesurant près de cinq arpens.

La censive des dames de Montmartre était séparée de la censive des chanoines par des fossés, la ceinture de Sainte-Opportune. Ces fossés, originairement, étaient remplis d'eau, et de là vient évidemment qu'on parla d'îles et d'atterrissements qui pouvaient se former dans la circonscription censuelle. De là vient pareillement qu'on passa en bateau à la grange Batelière, près de laquelle fut le pont des Porcherons, postérieurement réduit au rôle de ponceau des égouts, dans la rue du

Digitized by Google

Faubourg-Montmartre, entre la rue Grange-Batelière et le coin de la rue Cadet, qui restait également grevé du cens capitulaire. Sur le chemin du Roule à Saint-Lazare, les fossés de Sainte-Opportune prirent la dénomination partielle de chemin des Porcherons, puis celle de rue Coquenard ou Coquemard, non pas du premier coup dans tout le parcours de la rue Lamartine actuelle, mais seulement aux abords de la place Cadet, pour commencer. Des deux manières se trouve écrit le nom de ladite rue sur les plans de Paris. L'orthographe qui l'emporte dans les registres de Sainte-Opportune indiquerait la préexistence d'une chaudière, d'un bassin ou d'un lavoir dans les fossés; mais l'autre nom, pour lequel penchent les registres de Saint-Germain-l'Auxerrois, a trop d'analogie avec les mots *coquina*, *coquinaria*, *coquinarius*, *coquinare*, qui voulaient dire, dans le latin du moyen âge : *cuisine*, *cuisinerie*, *cuisinier*, *faire la cuisine*, pour que le souvenir des porcs et des cabarets des Porcherons ne soit pas englobé dans cet air de famille frappant. Les cuisiniers, comme confrérie, ont pu former aux Porcherons cette caisse de prévoyance, dont l'établissement ne vint qu'après pour les autres corps d'état. Dans tous les cas, le voisinage des guinguettes valut à la rue, avant le règne de Louis XIV, l'exhilarant sobriquet de Goguenard.

La chapelle des Porcherons, qui était celle des cabaretiers, se transforma en 1646, avec la permission de M. de Gondi, l'archevêque, et moyennant réserve pour l'abbesse de Montmartre du droit qu'elle avait d'y nommer le bénéficier, en une succursale hors ville de la paroisse Saint-Eustache, sous le

Digitized by Google

vocable de Notre-Dame-de-Lorette. La rue où elle s'élevait se distingua encore pendant plus d'un demi-siècle de la rue qu'elle prolongeait en droite ligne; toutefois, ces deux rues, Neuve-Coquenard et Coquenard, portaient aussi la désignation plus officielle, mais moins usuelle, de rue Notre-Dame-de-Lorette. Tous les garçons des Porcherons continuaient à célébrer la fête de la Chandeleur dans la petite église, où ces membres de la confrérie de la Sainte-Vierge rendaient le pain bénit et allaient à l'offrande le cierge à la main.

Entre Notre-Dame-de-Lorette et la rue des Martyrs, deux ou trois maisons s'embrassaient; un bureau pour la perception des droits d'entrée y attenait à une barrière, proche la croix des Porcherons. Autre barrière et croix Cadet, au bas de la rue Rochechouart, le long de laquelle une voirie se prolongeait.

De l'autre côté de notre rue, à partir du faubourg Montmartre, sept petites maisons se suivaient, desquelles la première occupait une place concédée à Catherine Desgrets de Lisle, rue Neuve-Coquenard, et chargée d'un cens perpétuel de six deniers au profit du domaine. Puis venait le mur d'un des cimetières de Saint-Eustache, contigu aux écoles de charité de la même paroisse, qui plus tard y établit un hospice. Mitoyenne avec cette propriété de la fabrique de Saint-Eustache était l'habitation de Simon Brochet, gros maraîcher, qui, en 1701, avait acquis de Pierre Moncade, chirurgien ordinaire de Madame, un terrain provenant de Boucher, plâtrier, beau-père de Moncade : le fils et successeur de Brochet, épousa une fille de Baudin, autre jardinier riche. Le cimetière touchait d'autre part à un marais de trois arpens, dont le cens était reconnu à

Digitized by Google

Sainte-Opportune en 1728 par François Jourdain, prêtre, docteur en théologie, maître et administrateur de l'hôpital Sainte-Catherine, et par les sœurs Jeanne-Louise Boucot, mère supérieure ; Marie-Geneviève Malard, Marie-Marguerite Mariage, Marie-Geneviève Lucas, toutes religieuses professes et discrètes dudit hôpital. Le jardinier Cliquet, fermier de ce marais, était propriétaire de plusieurs quartiers de terre et de deux maisons, à l'encoignure de la place Cadet, dont son gendre Ledru, également maraîcher, hérita vers 1740. Messieurs de la ferme firent construire un mur devant ces diverses maisons de jardiniers, pour assurer la recette des deux bureaux établis aux deux bouts de la rue, bien que déjà la plupart des buvettes eussent été dresser leurs tables plus près des buttes Montmartre. Précaution toujours bonne à prendre ! Seulement la fraude, pour en venir à bout, ne trouvera-t-elle pas avant peu de nouvelles combinaisons?

Un souterrain fut pratiqué sous le mur des fermiers généraux, et ce qu'il y passa de vin descendait d'une masure située dans un cul-de-sac qui maintenant est la rue Neuve-Coquenard. Un charpentier, sous la Restauration, en jetant bas cette masure pour se bâtir une maison, à l'entrée de la cour Saint-Guillaume, n'a pas été médiocrement surpris d'y découvrir des caves toutes faites.

Le Grand-Salon, refuge de la grosse joie, en était-il moins fréquenté? Les réunions avaient lieu tous les jours fériés dans cette salle, où 800 personnes pouvaient s'asseoir. C'était le rendez-vous des plus vives mascarades, au temps du carnaval poissard, et les grands airs n'y avaient pas beau jeu.

Digitized by Google

Comme vous entrez maintenant dans le passage des Deux-Sœurs, on entrait, sans plus de façons au Grand-Salon, et, pour si peu qu'on hésitât, qu'on s'observât, qu'on observât la foule, elle croyait avoir à faire à un prince ou à une grande dame s'encanaillant incognito. Pas moyen de se repaître de popularité, si l'on ne dansait pas bel et bien avec le vis-à-vis d'un commis aux gabelles et d'une fille de chambre, ou si l'on ne buvait pas autant qu'un templier, au risque de marcher de guingois ou de sortir deux étant arrivé seul ! De cet établissement célèbre, qui vers 1815 était une caserne, ont fait partie le 1 et le 3 de la rue Lamartine.

Si Notre-Dame-de-Lorette n'était plus que l'annexe de la paroisse Saint-Pierre de Montmartre, c'est que la paroisse Saint-Eustache venait d'ouvrir, sur son terrain situé presque en regard, Saint-Jean-Porte-Latine, chapelle des imprimeurs, où l'on entrait par le faubourg Montmartre. Toutefois, l'enceinte urbaine, en se reportant plus haut, enfermait bientôt dans Paris la chapelle et la rive droite de notre rue. Le dernier bénéficier de Notre-Dame-de-Lorette, nommé en 1792, fut M. Castellan, curé de Montmartre, qui y redevint ensuite curé oratorien. Il mourut pendant le Consulat, après avoir rétracté le serment constitutionnel. Les bâtiments de la chapelle avaient été vendus en l'an IV, le 3 messidor. Au reste, son nom et ses fidèles passaient, après le Concordat, à la chapelle Saint-Jean-Porte-Latine. Puis, en 1823, les fondements étaient jetés d'une plus grande église Notre-Dame-de-Lorette, près de là, à l'extrémité du prolongement de la rue d'Artois.

On avait érigé en rue Neuve-Coquenard, depuis trois ou

Digitized by Google

quatre ans déjà, le cul-de-sac, appelé Brutus sous la Terreur. Comme repaire de chiffonniers, l'impasse n'avait-elle pas eu des droits superbes aux égards et aux galanteries de la Commune de Paris? Coquenard, qui passait dès lors aux yeux de beaucoup de gens pour avoir existé en chair et en os, était trop inconnu pour figurer sur la liste des suspects, dont les morts étaient justiciables comme les vivants : on lui avait, par conséquent, maintenu les honneurs de l'inscription gravée aux angles de la rue.

Le nom de Lamartine, qui s'y étale depuis le 16 mars 1848, ce nom a beaucoup plus de valeur et de retentissement : qui en douterait? Là, par exemple, Coquenard et Pocherons nous sembleraient encore mieux à leur place.

Digitized by Google

RUE MONDÉTOUR

Principaux habitants, sous le règne de Louis le Hutin de cette rue, dite alors de Maudestour.

Gérard de Maudestour; — Robert Barille, ou plutôt le barillier, *c'est-à-dire marchand de petits tonneaux;* — Adam Le Serreurier, *ou exerçant l'état de serrurier;* — Guibert de Saint-Fiacre; — Adam Blanchart; — Jacques Le Breton, *vraisemblablement né en Bretagne;* — Richard Le Cordier, *probablement cordier de son état;* — Jehan de Paris; — Jehan Maquet.

RUE LAREYNIE

Le dictionnaire Lazare constate que le nom de M. de la Reynie, ce premier des lieutenants de police, a été évoqué en 1822 par M. de Corbière, ministre de l'intérieur, au profit de la rue Troussevache. En établissant les lanternes, le magistrat du XVIIe siècle avait rendu service aux rues étroites encore plus qu'aux rues larges. Mais un nouvel alignement, assurément bien imprévu, a déjà fait gagner plus de terrain à l'ancienne rue Troussevache que l'annexion de l'ancienne rue Ogniard, qui officiellement la continue entre les rues Quincampoix et Saint-Martin, mais qui n'en sera de fait le prolongement absolument direct qu'au moment où la rue de la Reynie aura également pris, dans le sens opposé à la longueur, toute son étendue officielle.

La rue Ogniard, dite Amoury de Boissy aux siècles XIIIe et

Digitized by Google

XIVe, avait dû ces deux qualifications à des particuliers. Le parrain de la rue Troussevache pouvait être un sieur Eudes Troussevache, désigné le 12 mai 1257 dans un cartulaire de Saint-Magloire : dès lors ce monastère se trouvait établi un peu plus haut, rue Saint-Denis. Mais les noms de famille bourgeoise, ne se formaient pas tous, au moyen-âge, en s'empruntant modestement au catalogue des arts et métiers, avec la particule *le*. D'autres noms se tiraient des lieux qu'on habitait, avec ou sans la particule *de*, qui n'avait rien d'essentiellement nobiliaire. Or, on appelait encore le Trou-Vassou, sous le règne de Louis XVI, un gouffre en forme de cône renversé, où les eaux se perdaient, à Romainville, et il se pourrait même que cet entonnoir naturel n'eût pas disparu. Quel obstacle y aurait-il à ce qu'un trou-vassou pareil eût engouffré les ruisseaux qui baignaient les anciens champeaux de Saint-Magloire? Quant à de l'eau, il en coulait pour sûr en deux rues de la Corroierie, que des tanneurs peuplaient d'abord, et qui à présent font partie de la rue Quincampoix et de la rue de Venise. Un petit ru bordait, en outre, la rue des Étuves-Saint-Martin ; Troussevache est donc très-vraisemblablement une corruption de Trou-Vassou. Ces Parisiens, ils n'en font jamais d'autres ! Il est vrai qu'une enseigne, à la Vache-Troussée, passa aussi pour la matrice de l'inscription ; mais elle datait d'une époque moins reculée, tout comme une autre allusion qui ne pouvait manquer d'être faite quand la ruelle était mal habitée.

Le livre de la taille, sous Philippe-Auguste, imposait dans la rue Troussevache : « Marques de Lucques, sa chambrière

Digitized by Google

et Jehannette, sa pucelle. » Marques de Lucques devait être un de ces financiers qu'on appelait alors des lombards, Italiens le plus souvent, et qui achetaient, revendaient, faisaient le change, prêtaient sur gage.

La même rue servit un jour de refuge à l'un des trois chefs de la Ligue. Le cardinal de Lorraine, en revenant du concile de Trente, voulait rentrer en ville avec honneur ; mais le gouverneur de Paris, résolu à l'en empêcher, fit main-basse sur son escorte près les charniers des Innocents, et le cardinal de Lorraine, qui avait sa confusion à cacher et tout à craindre, en fut réduit à attendre la nuit chez un marchand de la rue Troussevache.

En 1738, les propriétaires se suivaient dans l'ordre que voici :

RUE TROUSSEVACHE

En venant de la rue Saint-Denis.

Gauche

Maurice.
Cadeau, auditeur des comptes, à l'image de la Barbe-Blanche.
La présidente Le Féron, *id.*
De la Porte.
L'Hôpital de Troyes.
De Chesneau et Pégères.
Marie de la Barre, à Saint-Maurice.
Parc, à la Vache-Troussée.
Vaillant, à la Palme.
Le Guay, Gamache et autres, au Croissant.
Parc, à la Pomme-de-Pin.
De la Joue, architecte.

Droite

Jamart.
Gesle.
Les hospitalières de Sainte-Catherine.
Batonneau et veuve Bourlet, à l'enseigne du Pavillon-Royal.
Les hospitalières du faubourg Saint-Marcel, au Soleil-d'Or.
Bachelier, doyen de Reims, au Petit-Panier.
Du Rondé, contrôleur, *id.*
Veuve Popinot, à Saint-Jean.
Veuve Marcaut, à Sainte-Thérèse.
Veuve Baugé, au Chef-de-Saint-Jean.

Digitized by Google

L'abbé de Courconson.
Bellanger, à Saint-Louis
Mme Briard.
Rimbaut, à la Ville-de-Reims.
Mme Bassau.
Hurault, auditeur des comptes.
Mme de Montflambert.
La fabrique de Saint-Jacques-la-Boucherie.
De Pâris.
Cotte, marchand.
Le Moyne, intendant.
Jo de Chambergeau, à la Ville-de-La-Rochelle.
X...
Du Belloy.
Veuve Bénard
Veuve Baco.

La maison qu'on retrouve à l'encoignure de la rue de la Reynie et de la rue Saint-Denis, ouvre sur celle-ci à l'enseigne du Chat-Noir, depuis un temps immémorial. Là naquit Eugène Scribe, le 25 déembre 1791 ; là son père était marchand d'étoffes de soie. Les premiers hommes d'esprit dont la plume ait réalisé une fortune de fermier général ou d'agent de change heureux, sont Eugène Scribe et deux ou trois de ses collaborateurs ordinaires.

Digitized by Google

RUES SAINT-SÉVERIN ET DES PRÊTRES-SAINT-SÉVERIN

L'Église. — L'ancien Cimetière. — La Justice d'Église. — Le Saint. — L'Abbé des Eschallits. — Le Descendant des rois de la première race. — Le Banquier en cour de Rome. — Le Casuiste Fromageau. — Le Feuve de la Falluère et sa famille.

Nous déchiffrons encore à la porte de Saint-Séverin, sur une pierre qui provient de son ancien cimetière :

Bonnes gens qui par ici passez,
Priez Dieu pour les trépassés.

Et le moyen de prier sous des voûtes, sous des chapiteaux de colonnes, sous des culs-de-lampe sculptés avec plus de hardiesse, avec plus d'abondance de formes, que dans cette église gothique, dont l'abside s'éclaire d'un double rang de fenêtres aux merveilleux vitraux ! On y remarque l'ancien portail de Saint-Pierre-aux-Bœufs, habilement greffé sous Louis-Philippe; on y voit une chapelle Sainte-Geneviève, peinte de nos jours par Alexandre Hesse, près de la chapelle de la Cène, chef-d'œuvre non moins moderne de Paul Flandrin. Mais M. Meindre, dans sa nouvelle *Histoire de Paris*, a tort de dire « qu'on trouve un saint Joseph et une sainte Geneviève de Champagne dans une chapelle, près de la petite porte qui conduit à la rue Saint-Séverin. » La sainte Geneviève de Philippe de Champagne peut avoir voyagé jusqu'au musée d'Anvers, après avoir décoré Saint-Séverin, où vous la chercheriez en pure perte. Aussi bien l'église est restée une poudrière de 1794 à 1802.

Digitized by Google

L'insurrection de juin en fit un de ses principaux points de ralliement, en 1848.

Parmi les morts recommandés par des inscriptions particulières aux prières des paroissiens, figuraient les historiens Étienne Pasquier, André Duchesne, Scévole de Sainte-Marthe, Moréri. Le cimetière longeait l'église, du côté de la rue de la Parcheminerie. On y fit publiquement, en l'année 1495, la première opération de la pierre sur un franc-archer condamné à être pendu. Après le travail, on remit à leur place les entrailles du patient; quinze jours après il allait bien, et Louis XI, pour ne pas se montrer plus dur que la pierre, l'avait gracié. Prévot, curé de Saint-Séverin, qui fut un enragé ligueur, fit placer, dans la même enceinte réservée aux morts, un tableau qui représentait des exécutions de catholiques cruellement ordonnées par Élisabeth, reine d'Angleterre; ce tableau historique fut enlevé le 9 juillet 1587. M. Cantuel de Blémur, l'un des successeurs de Prévot, distribuait encore, trois siècles plus tard, aux filles les plus sages de la paroisse cinq prix de vertu, dont l'institution était ancienne. Les prêtres de Saint-Séverin n'avaient pas cessé davantage de se loger rue des Prêtres-Saint-Séverin. Depuis près de 50 ans alors, avaient disparu deux petits lions, sculptés sur les marches de l'église. Le siége du juge ecclésiastique, soit official, soit archiprêtre, reposait autrefois sur cet emblème de juridiction, et toutes les sentences y étaient prononcées publiquement. Les deux lions maintenant sont incrustés dans le portail provenant de Saint-Pierre-aux-Bœufs, ainsi que la pierre au distique. « D'après quelques hroniques, rapporte M. Meindre, il existait au même endroit,

Digitized by Google

depuis le commencement de la monarchie, une abbaye et une église dédiée à saint Clément; saint Séverin en était abbé. Ce fut là qu'il donna l'habit monastique à saint Cloud, fils de Clodomir, qui n'échappa à la mort qu'en entrant dans la vie religieuse. » Ajoutons que le tombeau du saint fut le théâtre de tant de miracles qu'on l'honora particulièrement, et que l'église elle-même se plaça sous son patronage. Elle se trouva ainsi la seule paroisse de tout le canton méridional de la ville de Paris, et, comme on représentait à cheval saint Séverin, il s'ensuivit que les voyageurs, pour se mettre sous sa protection, fichaient des fers à cheval sur la porte principale, qui ne fut pas toujours à la même place, mais qui donnait alors rue Saint-Séverin.

Un hôtel, attenant à l'église et au cimetière, appartenait à la cathédrale de Norwich, en Angleterre, dans le courant du XIIIe siècle, puis aux abbés des Eschallits, puis à Gérard et Simon de Nesle. L'abbaye des Eschallits, au diocèse de Sens, était de l'ordre de Citeaux; elle acheta de l'évêque de Paris cet hôtel, que lui avait vendu l'écuyer Jean de Chetainville, sous le règne de Louis IX. Ce n'était qu'une masure sous Charles VII, et pourtant Louis de Sainte-Maure, comte de Nesle et de Joigny, vicomte de Plumartin, baron de Cuverville, en disposait sous François Ier. Dans les veines dudit capitaine de 50 lances des ordonnances du roi coulait le sang royal des mérovingiens, puisqu'il était issu de la maison de Loudun, branche cadette des comtes de Poitou, ducs d'Aquitaine. En sa faveur furent jointes au comté de Nesle, et érigées en marquisat, des baronnies, notamment celle de Beaulieu, auparavant mouvantes du roi.

Digitized by Google

M. de la Reynie, premier lieutenant de police, fit mettre 8 lanternes dans la rue Saint-Séverin, qui comptait dès lors 32 maisons. Lesquelles de celles-ci allons-nous signaler?

Pelletier, banquier expéditionnaire en cour de Rome, vendait lui-même, dans ses bureaux, deux brochures ou deux livres de sa façon, sur l'obtention et le dénombrement des bénéfices, et nous pensons très-fort qu'il occupait les numéros actuels 6, 8 et 10. Étienne Michalet, libraire établi vis-à-vis, entre la fontaine et l'église, faisait concurrence au financier avec deux livres sur le même sujet. Roland du Bourg se trouvait, en 1710, le successeur de Pelletier.

Le n° 2 appartenait à Germain Fromageau, prêtre dont les parents étaient riches, avec des magistrats pour alliés. Ce docteur en théologie excellait à répondre, ainsi que Lamet, son cher collègue, aux consultations sur les cas de conscience. La société de Sorbonne avait pris l'engagement de fournir des confesseurs aux condamnés à mort; Fromageau remplit cette fonction avec un zèle à toute épreuve. Ce casuiste mourut en Sorbonne, dans la 5e année du XVIIIe siècle. Sablier, avocat au parlement, lui succéda comme propriétaire, et il vendit à son confrère Varenne, échevin, puis quartinier. Varenne laissa la maison à sa fille, épouse de Mathieu de Longchamp, marchand de soie, et son nom à une petite rue près de la Halle au Blé.

Le 3, qui porta l'enseigne de la Galoche, puis de l'Ile-d'Amour, était à la disposition de Mme Bouffe, née Le Ferrand, et passa à messire René le Feuve de la Falluère, 1er président au parlement de Bretagne, époux de Françoise le Fer-

Digitized by Google

rand, puis au comte de Mauron, à cause de sa femme Catherine le Feuve de la Falluère, avant d'appartenir à Pierre du Sable, en 1721. La terre de Mauron, en Bretagne, fut érigée en baronnie, l'année 1655, au profit de Jean de Bréhan, seigneur du Plessis-Mauron, conseiller au parlement de Bretagne. Le Feuve de la Falluère, fils d'un trésorier de France à Tours, avait été aussi président en la 4e chambre des enquêtes au parlement de Paris. Claude le Feuve de la Falluère, neveu du président et fils d'un conseiller de Bretagne, épousa Périne de Janvier, devint membre du grand conseil, et il en mourut le doyen à l'âge de 87 ans, en 1741. Nicolas, un des fils de Claude, se maria le 27 septembre 1737 avec la fille de Chancel, seigneur de la Grange. La famille du poète Lagrange-Chancel s'alliait de cette façon à la famille de l'auteur du présent livre, et de celle-ci faisaient partie Le Feuve de la Malmaison, conseiller à la cour des aides, et Lefeuve, notaire à Paris. *Nescire proavum turpe est,* a dit Cicéron !

Digitized by Google

RUE DES MAÇONS

Le Palais des Thermes. — La Confrérie du bâtiment. — Les Petits colléges. — Le Sieurs de la Ferrière. — Le Recors de Mazarin. — Bosc. — Treilhard. — Dulaure.

Jaillot lui-même n'est pas toujours heureux dans ses recherches historiques. Ne lui suffit-il pas de découvrir qu'un Le Masson, bourgeois de Paris, vivait au XIIIe siècle, pour en faire le doyen des habitants et le fondateur de la rue des Maçons? Les bâtiments et les cours des Thermes de Julien s'étendaient sur l'emplacement de ladite rue, et les rois de la seconde race résidaient encore dans cet ancien palais des empereurs romains, qui fut tout à fait délaissé pour le palais des comtes de Paris. A l'époque où Robert Sorbon, chapelain de Saint-Louis, établissait le collége qui prit son nom, la rue des Maçons, *vicus cementariorum*, commençait à se faire connaître comme telle; néanmoins elle était tracée depuis le règne du premier capétien, et elle prenait naissance à la rue des Poitevins, pour se prolonger sur le terrain de la place de la Sorbonne. Ce fut assurément le siége de la confrérie des maçons, qui avait une chapelle sous l'invocation de son patron, saint Blaise, *juxtà sanctum Julianum veterem, et in parochiâ sancti Severini.* La rue des Maçons, presque entière, était de la paroisse Saint-Séverin, sous Louis IX, bien que la rue de la Sorbonne fût principalement de la paroisse Saint-Benoît, et la chapelle Saint-Blaise attenait à la petite église Saint-Julien-le-Pauvre, où l'université de Paris tenait habituellement ses séances, et

Digitized by Google

qui relevait de Saint-Séverin. En 1655, Saint-Julien devenait la chapelle de l'Hôtel-Dieu; mais son chapelain restait à la nomination de Saint-Séverin, et, quant à la chapelle Saint-Blaise, comme elle menaçait ruine vers le milieu du siècle dernier, le service en fut transféré à Saint-Yves, dans la rue Saint-Jacques. La confrérie des maçons se disait instituée sous les auspices de Charles Martel; ses statuts, reconnus par Louis XI, portaient : « Amende de vingt sols parisis à la chapelle Mgr Sainct Blaise pour le maistre qui prendroit un apprentif à moins de six ans de service. » Charles IX, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV signèrent d'autres lettres-patentes en faveur de cette compagnie. Le maître du métier était devenu en titre maître général des bâtiments du roi, ponts et chaussées de France. Trois architectes, qualifiés conseillers du roi et maîtres généraux de ses bâtiments, composaient le tribunal de cette juridiction. L'appel de leurs sentences se relevait en parlement. Coût de la maîtrise : 2,000 livres.

Guillaume de Bonnet, trésorier de l'église d'Angers, rachetait en 1298, de Simon le Mercier et de sa femme, une rente de 60 sols parisis qui grevait sa maison, située rue des Maçons, au fief du Franc-Rosier, censive de la Sorbonne. Puis il passa évêque de Bayeux, et sa maison prit les proportions plus vastes d'un hôtel. Il y créa le collége de Bayeux, entre les rues de la Harpe et des Maçons, en l'approvisionnant d'une partie de la succession du cardinal Gervais de Quincampoix, à laquelle s'ajoutaient ses propres donations, augmentées ensuite par ses legs. Philippe le Bel, en 1309, accordait l'inféodation d'une ruelle entre les deux rues au fondateur du collége de Bayeux,

Digitized by Google

et cet évêque mourait à trois ans de là. Les boursiers de son collége divisèrent dans la suite sa propriété en cinq maisons.

Bernard de Fagès, archevêque de Narbonne, proche parent du pape Clément V, consacra à une œuvre pareille, en l'année 1317, une propriété voisine. Le collége de Narbonne se trouvait placé entre celui de Bayeux et celui de Séez : les plans de Paris se trompent lorsqu'ils intervertissent cet ordre. Pierre Roger, boursier de l'établissement ouvert par Bernard de Fagès, devint Souverain Pontife sous le nom de Clément VI.

Quant au collége de Séez, il dut sa formation aux dernières volontés de Grégoire Langlois, évêque de Séez, dont les exécuteurs testamentaires remplirent les intentions à cet égard, en achetant des maisons sises rue de la Harpe, vis-à-vis de Saint-Côme, et qui donnaient aussi rue des Maçons, trois ans après la mort du testateur, c'est-à-dire en 1407. Les bénéficiaires de cette fondation eurent des procès avec les officiers et les boursiers du collége contigu : ils étaient les uns et les autres dans la censive de Saint-Jean de Latran, quoique paroissiens de Saint-Séverin. Tout le collége de Séez fut réparé, et l'annexion d'une maison à l'image du Chapeau-Rouge l'arrondit, en 1730 ; il fournissait alors le contingent de deux maisons à la rue des Maçons, qui en comptait 24, et la rue des Mathurins lui en devait une.

Ces trois petits colléges étaient réunis à Louis-le-Grand, avant la fin du règne de Louis XV. Le bureau d'administration de tous les petits colléges supprimés à la fois régissait leurs biens au profit de leurs boursiers respectifs, qui n'étaient plus disséminés. Ce bureau percevait ainsi les revenus de plu-

Digitized by Google

sieurs maisons qui n'ont pas encore disparu, sur le rang des numéros pairs, dans la rue dont nous consultons les souvenirs.

Le 5 et le 7 nous représentent l'ancien hôtel de la Ferrière, antérieurement hôtel d'Harcourt : deux petites portes flanquent sa porte cochère, et l'une d'elles est chargée des initiales A M, qui ne s'expliqueront pour nous qu'à moitié. M. Souchon des Préaux, avant la grande révolution, était propriétaire de six maisons, dont l'une occupait le coin de la rue des Mathurins : les cinq autres suivaient dans la rue des Maçons, et tout le reste appartenait sur cette ligne à la société de Sorbonne. Les dépendances de l'hôtel s'étendaient originairement jusqu'à la rue des Mathurins, comme jusqu'à la rue de la Sorbonne. Or, la châtellenie de la Ferrière fut érigée en marquisat, par lettres du mois de juillet 1655, en faveur de Jean le Maistre, conseiller au parlement de Paris ; mais Jean et Gilles le Maistre, père et grand-père de ce magistrat, conseillers à la même cour et l'ayant aussi précédé dans la rue des Maçons-Sorbonne, étaient déjà seigneurs de la Ferrière, ainsi que Gilles, bisaïeul du marquis, capitaine de chevau-légers. Ils descendaient tous des présidents Le Maistre, ces notabilités du siècle précédent. Avant eux, Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, avait eu la même résidence, et pour un cadet de famille ne joua-t-il pas un grand rôle ? On le surnomma *Cadet la Perle*, à cause d'une perle qu'il portait à l'oreille, et chaque fois que ses parchemins s'enrichissaient d'un nouveau titre, jusqu'à celui de grand écuyer de France, on l'affublait d'un sobriquet nouveau. Ce recors de Mazarin servit contre la France, puis il revint à bien, et puis, comme un boulet de

Digitized by Google

canon, une attaque d'apoplexie enleva le brillant capitaine, en plein couvent de Royaumont.

Delaunay, professeur royal de droit français, habitait ladite rue en 1690. Levasseur y gravait d'après Greuze, en 1786. Le naturaliste Bosc, de l'Institut, que son ami Roland avait nommé administrateur des prisons, et qui n'en fût sorti que dans la charrette de la guillotine, s'il n'avait pris la fuite, demeurait en 1807 au n° 15 ou 17. M. Treilhard, ancien président du tribunal criminel près duquel Robespierre était accusateur public, puis conventionnel, membre du conseil des Cinq-Cents, membre du Directoire, président du conseil d'État, mourut le 1er décembre 1810, dans une maison n° 1, récemment enlevée par un nouveau boulevard : il avait négocié le traité de Campo-Formio et collaboré activement au Code pénal. Pareillement, le n° 11 a vu mourir, le 9 août 1835, Dulaure, autre conventionnel, membre du conseil des Cinq-Cents, auteur d'une *Histoire de Paris*. Ce livre méritait, à cause des recherches dont il est gros, un succès de meilleur aloi que celui qui l'a accueilli comme diatribe.

Digitized by Google

PLACE DE LA SORBONNE.

Flicoteaux, traiteur. — Les Colléges du Trésorier, de Cluni et de Calvi. — Châlier. — Le peintre David. — Richelieu. — Catinat. — La Faculté de Théologie et les Écoles de Sorbonne. — Comment se prenait le Bonnet. — Le dernier Couvre-feu sonné à la Sorbonne pour l'Université de Paris. — Les Artistes renvoyés du Louvre poliment.

J'ai vu chez Flicoteaux ce piteux personnage,

dit quelque part ce poëte de la jeunesse qui signait Alfred de Musset. Les âges futurs verraient dans Flicoteaux un regrattier de l'espèce la plus modeste, si nous ne les mettions en garde contre cette exagération. Il tenait au pays latin le restaurant des parties fines, alors que MM. Demante et Duranton nous attendaient, à l'École de droit, dans leur amphithéâtre qui n'était plein qu'au commencement et à la fin de l'année scolaire. Le restaurant n'avait-il pas l'audace de regarder la Sorbonne bien en face? Il occupait un des anciens bâtiments du collége du Trésorier, à l'angle de la rue des Maçons et de la rue Neuve-Richelieu, qui s'était dite aussi du Trésorier. Guillaume de Saone, trésorier de l'église de Rouen, avait fondé le collége, en 1268, pour 12 théologiens et 12 artiens formant une petite république : le plus ancien boursier théologien la présidait, mais ne décidait rien que d'accord avec ses confrères. L'archevêque de Rouen était supérieur en titre ; les archidiacres du grand et du petit Caux, collateurs. Néanmoins, les marquis de Belbeuf nommaient depuis longtemps à deux

Digitized by Google

bourses, lorsque ce petit collége subit le même sort que les pédagogies de la rue des Maçons.

La rue Neuve-Richelieu et la place qui, dernièrement, l'a englobée reçurent, en 1793, le nom de Châlier, ce jacobin lyonnais ami de Robespierre, guillotiné le 17 juillet de la même année.

Le collége de Cluni, ouvert en 1269, un siècle avant que l'hôtel des abbés de Cluni s'élevât rue des Mathurins, n'a été fermé qu'en 1790. L'ancienne chapelle de ce collége a servi d'atelier au peintre David, et il en est sorti de grandes pages, telles que le *Sacre de Napoléon* et la *Distribution des Aigles*. Mais ce n'est pas en 1833 que la démolition en a eu lieu, comme le dit M. Girault de Saint-Fargeau; c'est sous le règne de Napoléon III. Il reste encore dans la rue de Cluni d'anciennes dépendances des écoles de Cluni. Le collége des Dix-Huit, situé devant ces écoles, et leur aîné d'un siècle, avait été jeté bas, ainsi que le collége de Calvi, lors de la reconstruction de la Sorbonne et de la formation de la place.

On sait que les bâtiments de la Sorbonne tombant de vétusté, le cardinal de Richelieu les releva avec magnificence. Cet ancien élève du collége de Navarre se montrait royalement reconnaissant d'avoir été reçu bachelier, puis nommé prieur en Sorbonne. Là aussi il fut inhumé, au centre de la chapelle, sous un dôme illustré par Philippe de Champagne, et puis on plaça sur sa tombe le mausolée en marbre, chef-d'œuvre de Girardon.

C'est pendant la reconstruction de l'édifice que la rue de la Sorbonne, dite jadis des Deux-Portes, puis aux Hoirs-de-Sor-

Digitized by Google

bonne, avait vu naître Catinat. Ce fils d'un conseiller au parlement, dont la famille était nombreuse, se destina tout d'abord au barreau ; mais, bientôt dégoûté des arguties de l'avocat, il entra dans la cavalerie et devint un grand capitaine : des victoires payaient son bâton de maréchal. Sa rue natale s'appela Catinat pendant la République, et maintenant que des constructions neuves la bordent entièrement, à l'exception du monument public, siége de l'académie de Paris et siége de trois facultés, le berceau de Catinat n'y laisse pas plus de traces que l'hôtel de Tréville, contemporain de sa vieillesse.

Jean-François Lefèvre y demeurait, du côté opposé à l'édifice principal : il était docteur en Sorbonne et fils d'un maître des comptes, seigneur d'Eaubonne. A une date postérieure, l'année 1703, Jean Vivant habitait la rue des Maçons, et alors il remplissait les fonctions de syndic de la faculté de théologie. Il est vrai que de la Sorbonne dépendait un pâté de maisons, bâties par ordre de Richelieu, qu'on retrouve encore dans la rue des Maçons, et dont il reste sur la place l'immeuble portant le chiffre 4. La légende accolée sur les plans de Paris à ladite agglomération est : *Collége Richelieu*, en 1652, puis *Collége de Sorbonne*, puis *Écoles de Sorbonne*. Ces écoles extérieures ouvraient aussi rue de la Sorbonne. Six professeurs, titulaires de six chaires, d'heure en heure s'y succédaient : trois le matin, trois dans l'après-midi ; et quelle grande, quelle belle classe que la leur ! On y prononçait tous les ans le panégyrique de Louis XIV, dont l'édilité parisienne avait fait l'objet d'une fondation spéciale en 1684, et on y soutenait des thèses en présence d'un auditoire aussi distingué que nombreux. Puis

Digitized by Google

un legs de l'abbé Legendre, chanoine de l'église de Paris, ayant institué le concours général, on y distribua des prix aux élèves de tous les colléges de l'université de Paris, le 7 août de chaque année, depuis 1746 jusqu'à la Révolution. En 1751, une chaire pour l'interprétation du texte hébreu de l'Écriture-Sainte fut fondée par le duc d'Orléans, qui mourut peu de temps après à l'abbaye de Sainte-Geneviève. Les chaires se trouvèrent donc au nombre de neuf. La première, dite chaire du lecteur, avait été fondée par Ulrich Géring, imprimeur allemand, en 1532; la deuxième et la troisième par Henri IV, avec la théologie contemplative et la théologie positive pour objets; la quatrième, intéressant l'Écriture-Sainte, par Pellegay, conseiller au parlement, en 1606; la cinquième, regardant les cas de conscience, par Rouan, principal du collége du Trésorier, en 1612; la sixième enfin, par Louis XIII, pour les controverses. Les inscriptions se prenaient le 22 octobre, premier jour de l'année scolaire, et puis à Pâques, pendant trois ans, et les étudiants n'obtenaient de grades en théologie qu'après avoir passé, pendant ce *triennium*, trois examens et obtenu de leurs maîtres autant de certificats d'assiduité et d'aptitude. On était maître ès-arts avant de passer bachelier, puis licencié en théologie; puis on recevait le bonnet de docteur des mains du chancelier ou du sous-chancelier de Notre-Dame. Ce bonnet coûtait 900 livres; mais les docteurs n'appartenant ni à la maison de Sorbonne, ni à celle de Navarre, qualifiés *ubiquistes*, ne le payaient que 600. La faculté de théologie, marchait la première des quatre facultés qui, à présent, sont au nombre de cinq; elle se composait de docteurs séculiers, réguliers et ubiquistes. Le plus ancien des

Digitized by Google

docteurs séculiers résidants à Paris était le doyen de la faculté et siégeait au tribunal du recteur de l'université de Paris. Le syndic examinait les thèses, veillait à l'observation de la discipline et faisait des réquisitions.

Que si l'enseignement de la théologie en Sorbonne remontait au règne de saint Louis, ce fut aussi le berceau de l'imprimerie en France. Les docteurs De la Pierre et Fichet y attirèrent Krauts et Friburger, imprimeurs de Mayence, qui travaillèrent dans le collége même, avant que Gériug transportât leur établissement dans une maison voisine, rue de la Sorbonne, en 1483.

Chevallier, prêtre de l'église Saint-Honoré, fut le dernier syndic de la faculté avant la suppression révolutionnaire; Gayet de Sansale, le dernier syndic, en même temps bibliothécaire. Saint-Martin, professeur royal, et ses collègues Dièche, Dudemaine, Tinthoin, Seguin, Asseline, ce dernier titulaire de la chaire établie par le duc d'Orléans, entendirent également sonner l'heure suprême, le couvre-feu sans lendemain. Leurs logements et ceux des autres docteurs de la même faculté s'élevaient, en Sorbonne, au nombre de 36. Napoléon y plaça des artistes, ainsi que dans l'ancien collége de Cluni, pour ne plus en garder au Louvre, où ils avaient depuis longtemps des ateliers et des logements. Les ci-devant écoles extérieures de la Sorbonne et leur pourtour sont, depuis lors, habités par des particuliers.

Paris.—Typ. Dypray de la Mahérie, boulevard Bonne-Nouvelle, 26.
(Impasse des Filles-Dieu. 5).—1600.

Digitized by Google

LES ANCIENNES MAISONS

Des rues Lacépède, Neuve-Saint-Etienne, Neuve-Sainte-Geneviève, des Tournelles, de la Roquette et Saint-Bernard.

Notices historiques, entièrement inédites, se rattachant à l'ouvrage intitulé :

LES ANCIENNES MAISONS DE PARIS SOUS NAPOLÉON III

PAR M. LEFEUVE

Monographies publiées par livraisons séparées, avec une table de concordance et une table alphabétique par série.

RUE LACÉPÈDE.

La rue Lacépède, née Copeau, n'a contracté qu'en 1853 une sorte de mariage de convenance avec la mémoire du savant naturaliste, mort à Épinay sous la Restauration. Ce rapprochement, moins intime qu'idéal, avait-il de quoi réjouir le quartier du Jardin des Plantes? Les voisins se fussent mieux trouvés, tant à Bercy qu'à l'Entrepôt, de moindres noces tant soit peu célébrées et mettant une futaille en perce à la santé des deux époux. Cette union, hélas! avait tout l'air d'une réparation posthume, la pire des réparations! Heureusement pour la rue, elle n'était compromise que par Vautrin, personnage de roman, que Balzac y faisait dîner à table hôte, effrayant les convives réels ou les chassant de dix pensions bourgeoises à bon marché et en bon air. Le comte de Lacépède laissait un nom répugnant à toute mésalliance ; la rue portait celui d'un fief.

Digitized by Google

Les terres et le moulin de ce petit fief, sous le règne de Philippe-Auguste, étaient baignés par la Bièvre et mitoyens avec les terres d'Alez, les clos du Chardonnet et Mouffetard, les bourgs Saint-Marcel et Saint-Victor. Guy de la Brosse, le botaniste célèbre, eut le moulin, avec maison et grand jardin ; son gendre, noble homme Henri Fagon, se laissa tout saisir en 1643. Le morcellement qui s'ensuivit n'était, certes, pas le premier. D'après une sentence du Châtelet, le fief Copeau proprement dit ne mesure plus, en 1694, que 2 arpens et 19 perches 1/4, comportant la maison entre cour et jardin, du sieur Loyauté. Néanmoins, pendant le plus grand nombre des années du siècle suivant, le séminaire Saint-Sulpice dispose non-seulement du moulin, mais encore de bâtiments, jardin et marais y attenants. Dans la même rue que ces deux propriétés, dite alors du Jardin-du-Roi, mais ci-devant Grande-Rue-Copeau, se dressera postérieurement le belvédère du Jardin des Plantes, sur l'ancienne butte Copeau. Notre rue, tout d'abord de la Chaussée-Copeau, porte le nom tout court du fief, mais après bien des tâtonnements qui ont fait écrire : *Cupels*, *Coupeaulx*, *Coypeaux*, avant *Copeau*.

Fondation en 1612 de l'hôpital Notre-Dame-de-Pitié, pour y garder de vieux mendiants, bientôt appelés : *les Enfermés*. On y reçoit ensuite les enfants pauvres, de 4 à 12 ans, qui sont mis en apprentissage dès qu'ils ont fait leur première communion, et en ce temps la Pitié est le chef-lieu de l'Hôpital-général, dont les autres maisons sont la Salpêtrière, Bicêtre, puis le Saint-Esprit.

Imbert Porlier, recteur de l'Hôpital-Général, acquiert, le

Digitized by Google

15 octobre 1673, l'hôtel Mautauban, en face de la Pitié, pour y placer des chanoinesses déjà établies au coin de la rue des Jeûneurs et de la rue Saint-Fiacre. Ces augustines de la congrégation de Notre-Dame, une fois installées, s'agrandissent, et leur porte principale est rue Neuve-Saint-Étienne; mais à la même époque elles ont une autre issue ruelle Mautauban, vis-à-vis l'hôpital.

Aussi bien l'ancienne rue Copeau ne se refuse pas à nous dire quels étaient les propriétaires de ses maisons il y a aujourd'hui deux siècles.

Gauche

Notre-Dame-de-la-Pitié : hospice, église, bureau de l'Hôpital-Général.

La Tête-Noire, enseigne d'une maison achetée du sieur Joly en 1627, pour être incorporée audit hospice, et appartenant à Jean Rosargi sous Henri III.

Catherine Pizan, propriétaire, au coin de la rue du Battoir, d'une maison que la Pitié englobera en 1741.

Au Treillis-de-Fer, enseigne d'une maison à l'Hôpital-Général.

Jean Laisné, puis cet Hôpital.

Les enfants de Henri du Petit, au Jeu-de-Paume-de-l'Éléphant; puis Pourfour du Petit, médecin des armées, membre de l'Académie des sciences.

Pierre Lemaître, au Nom-de-Jésus.

Les enfants de Henri du Petit, à l'Étrier.

Gorillon, avocat, acquéreur de Louis le Voyer, vicomte de Paulmy, en 1609.

Poiret, à Notre-Dame, coin Clef.

Id. autre coin.

A Saint-Jean, les héritiers Noël : maison

Droite

Lesieur de la Maizan, à l'image de Saint-Nicolas.

Les héritiers Nennet, à l'enseigne de la Seraine.

Id. id.

A l'Ecu-de-France, Marassé, écuyer, sieur de la Roquette, propriétaire du chef de sa femme, veuve de Jean Bourguignard en premières noces.

Luc Saugon, au Petit-Saint-Jean.

L'Hôtel-Dieu.

Coquet, au Fer-à-Cheval.

Maurice, à la Corne-de-Cerf.

Id. au Cerf.

Baudelot, à l'image Saint-Nicolas.

A l'image Notre-Dame, les carmes de la place Maubert.

Réné Choquet, avec entrée principale rue Neuve-Saint-Étienne.

Mauriceau.

Pierre du Tillet.

Martin Boquet, au Nom-de-Jésus dans le Bocquet.

Digitized by Google

vendue en 1616 par Jean Doyneau à Jacques Lhospital et Marguerite Pottier, sa femme.

A Sainte-Geneviève et Saint-Marcel, Jeanne Mailloui, veuve de Daniel Doniot.

Au Jeu-de-Paume-de-Gentilly, Hilaire Robeau.

A l'Étoile-d'Or, veuve Hélye de la Touche.

Henri Pichon, à l'Annonciation : Benjamin de Boislatran, abbé de Sainte-Geneviève, avait vendu en 1613 à Denis de Ligny.

Darbou, sieur du Buisson, au Haume, coin Grâcieuse.

A Saint-Jacques et Saint-Philippe, autre coin, François Lebègue.

Au Renard-qui-Pêche, ci-devant jeu de paume du Renard, veuve Guillaume Goussé; puis Mathurin Mahault; puis, en 1760, Pierre Varin, architecte, dont la famille a donné plusieurs graveurs distingués.

Jean Monsire, au Jeu-de-Paume-de-Calais, puis Jean Minard.

Pierre Leroy, même enseigne, puis Jean Minard.

Gabriel Dumas, notaire, à la Levrette, à La Rochelle, au Roi-François.

Bondeville, au Petit-Saint-Jean.

Veuve Santereau.

Simon Jamet, au Nom-de-Jésus; puis Pierre Varin, sculpteur, en 1731.

Jubin et Gugueville, coin Mouffetard.

Pierre de Cussy, à l'image Saint-Pierre.

Simon Favre ou Favé, au Pressoir-d'Or.

Les héritiers Nourtier.

De ce côté, au XVIIIe siècle, demeurèrent plusieurs Chompré, voisins de la congrégation des chanoinesses de Notre-Dame. De cette famille étaient sans doute Chompré, auteur du *Dictionnaire de la Fable* et instituteur, mort en 1760. Le frère de cet auteur d'ouvrages classiques composa des fables; son fils, consul de France à Malaga, puis conseiller des prises, publia d'utiles ouvrages de mathématiques et sur les poids et mesures.

Digitized by Google

RUE NEUVE-SAINT-ÉTIENNE

Descartes. — Pascal. — Rollin. — Caumartin, de l'Académie française. — Les Morfondus. — Le Tripot de Montauban. — La Congrégation de Notre-Dame. — Le Cours d'électricité médicale

Comme cette rue-ci aurait tort de ne pas être fière de son n° 36 ! Descartes y a demeuré, et combien peu de maisons à Paris ont eu le droit d'en dire autant ! En arrivant dans cette ville, Descartes descend chez un ami de son père, Levasseur, seigneur d'Étioles; le train qu'il y mène n'est que décent, pour un jeune gentilhomme, dont l'épée a déjà fait ses preuves au service de l'étranger; mais il a été mis tout de suite en rapport avec un certain nombre de savants, habiles à deviner leur maître, qui font de son hôtellerie une nouvelle académie, pour y prolonger son séjour. Furtivement il s'en échappe pour assister au siége de la Rochelle ; puis il revient, avant de gagner la Hollande. En ce pays, il passe à travailler plus de dix années de sa vie, en ayant le père Mersenne pour correspondant ordinaire, pendant que l'abbé Picot veille sur les affaires d'intérêt de l'absent; mais il vient à trois reprises se retremper en France. C'est en latin qu'il écrit le plus souvent, et l'enthymème *cogito, ergo sum* est la clef de voûte de sa philosophie. Les animaux, qui n'existent même plus d'après un système qui honore l'humanité à leurs dépens, sont réduits à l'état de pures mécaniques; ils ne s'en relèveront à grand'peine qu'au moyen de la loi Grammont, hostile tardivement au cartésianisme. D'autres protestations plus catholiques, moins

Digitized by Google

empreintes de foi en la métempsycose, prennent les devants du vivant de Descartes. Il voit mettre à l'index plusieurs de ses écrits; on l'accuse d'athéisme, et n'a-t-il pas à craindre pour lui-même la condamnation qui frappe Galilée? Ses voyages continuels ressemblent à l'exil; toutefois, le cardinal Mazarin lui sert une pension de 1,000 écus, et ses *Méditations* sont traduites par le duc de Luynes. Descartes écrit à Paris, et vraisemblablement rue Neuve-Saint-Etienne, une dissertation sur l'amour, ce sujet d'une méthode moins recherchée en Hollande, et la reine Christine de Suède, qui reçoit cette dissertation directement, presse l'auteur de se rendre à sa cour. Il hésite, et enfin il cède, encore moins séduit par des offres brillantes que désireux de se soustraire par un nouvel éloignement de longue durée à des difficultés et à des menaces incessantes. Quelques années après, on rapportait en France les dépouilles mortelles de l'homme de génie qu'on n'avait pas su y retenir, et on les déposait avec honneur à Sainte-Geneviève. Descartes était mort en Suède à 54 ans.

Peu de temps après la mort de ce philosophe savant, l'illustre géomètre Pascal devenait, par surcroît, un très-grand écrivain. Ses *Lettres provinciales* paraissaient en 1656. Renonçant aux sciences profanes qui, dès l'âge de 12 ans, lui avaient fait un nom, et que jusqu'à 30 il avait éclairées de ses travaux prodigieux, il s'était retiré rue Neuve-Saint-Etienne, dans la maison qui porte le n° 22, afin d'y consacrer à la religion exclusivement la vieillesse prématurée d'un paralytique. Les solitaires de Port-Royal, parmi lesquels Pascal a séjourné de temps en temps, sans s'attacher à leur

Digitized by Google

maison, s'enivraient du succès des *Provinciales*, un chef-d'œuvre de l'esprit français; mais ce livre, qui avait vu le jour à propos d'une censure que la Sorbonne se proposait de faire d'un écrit d'Arnauld, il a été en cour de Rome l'objet d'une condamnation. Cependant l'auteur menait la vie d'un saint: il faisait lui-même son lit, dans l'alcôve d'une chambre à coucher qu'il avait dépouillée de ses tapisseries; il s'en allait chercher à la cuisine son modeste dîner, pour qu'on ne le servît pas, et il mortifiait ses sens jusqu'à porter une ceinture hérissée intérieurement d'épineuses aspérités. En savourant l'humilité, que de pardons il demandait à Dieu! La pire de ses fautes lui paraissait la gloire, fatalement appelée à leur survivre. Pascal est tombé malade, pour la dernière fois, en 1662, au moment où l'un des enfants d'un pauvre homme logé chez lui se trouvait atteint de la petite vérole, et comme il redoutait la contagion de cette maladie pour les enfants de Mme Périer, sa sœur, qui venait lui offrir ses soins, il s'est fait transporter chez elle, quelles que fussent déjà ses souffrances. Néanmoins, le curé de Saint-Étienne-du-Mont lui apportait l'eucharistie, le 18 août, veille de son dernier jour, dans cette même alcôve qu'on a montrée longtemps aux curieux, rue Neuve-Saint-Étienne.

Plein de jours, au contraire, est mort un janséniste qui a eu tout le temps d'appeler et de réappeler, ancien principal d'un collége, ancien recteur, le célèbre Rollin, et pendant un demi-siècle il a écrit ses livres, qu'on donne encore en prix dans les lycées, au n° 30, même rue. Il y a laissé intérieurement au-dessus d'une porte ce distique :

Digitized by Google

Ante alias dilecta domus, quâ ruris et urbis
Incola, tranquillus meque Deoque fruor.

« Je commence (écrivait Rollin à M. Le Peletier, en 1697) à sentir et à aimer plus que jamais la douceur de la vie rustique, depuis que j'ai un petit jardin qui me tient lieu de maison de campagne. Je n'ai point de longues allées à perte de vue, mais deux petites seulement, dont l'une me donne de l'ombre sous un berceau assez propre, et l'autre, exposée au midi, me fournit du soleil pendant une bonne partie de la journée. Un petit espalier couvert de 5 abricotiers et de 10 pêchers fait tout mon fruitier. Je n'ai point de ruches à miel, mais j'ai le plaisir tous les jours de voir les abeilles voltiger sur les fleurs de mes arbres, et, attachées à leur proie, s'enrichir du suc qu'elles en tirent sans me faire aucun tort. Ma joie n'est pourtant pas sans inquiétude, et la tendresse que j'ai pour mon petit espalier et pour mes œillets me fait craindré pour eux le froid de la nuit, que je ne sentirais point sans cela. »

Toute la vie Rollin s'est contenté de son mobilier de professeur, dans lequel l'avaient vu et Boileau et Racine. Quant aux maisons, il en a bien eu deux, tenant l'une à l'autre. Les reconnaissances censuelles pour une maison à l'enseigne du Chef-de-Saint-Denis, portaient les noms et dates que voici : Pierre Granger, à cause de sa femme, née Rousseau, 1632 ; Héliot, 1681 ; Claude Rollin, 1715 ; Charles Rollin, son frère, 1732, et Pierre Charpentier, rubanier, 1750. Les reconnaissants étaient, pour le Nom-de-Jésus : Réné Marlay, 1663 ; Perrot, 1665 : Héliot, 1675 ; Claude Rollin, 1714 ; Charles Rollin, 1732, et Charpentier, 1750. Une propriété contiguë à la seconde appartenait aux Carmes, et la rue n'en comptait que 23 en tout.

Digitized by Google

Au nombre de ces maisons figurait le 41, comme résidence de M. de Caumartin, évêque de Vannes, puis de Blois, dont la bibliothèque n'était pas moins nombreuse que riche en livres rares. Ce fils du garde des sceaux Lefèvre de Caumartin avait été élevé par son parrain, le cardinal de Retz, qui avait résigné en sa faveur l'abbaye de Buzay, et il était de l'Académie française depuis l'âge de 26 ans; mais il avait eu si peu de ménagements pour M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon, que Louis XIV s'en était offensé. L'abbé n'avait eu d'évêché qu'au commencement de la Régence. Nous croyons que son hôtel était l'ancienne maison des Morfondus; et, en effet, on avait dit rue Tiron, à cause d'un clos, rue du Moulin-à-Vent, rue du Puits-de-Fer, puis rue des Morfondus, avant rue Neuve-Saint-Étienne.

De plus, un hôtel Montauban ayant pris la place d'un moulin et d'un prolongement de la rue Tiron jusqu'à la rue des Boulangers, on a longtemps appelé ruelle Montauban le bas actuel de notre rue. La seigneurie bretonne de Montauban est entrée, en 1443, dans la maison de Rohan par le mariage de la fille unique de Jean de Montauban, amiral de France, maréchal de Bretagne, avec Louis de Rohan, sire de Guéménée; mais la même noble héritière s'est remariée, en 1464, à Georges de la Trémoille, et, treize années plus tard, à Jean de Keradreux. Est-il étonnant, après cela, que l'hôtel Montauban soit devenu un tripot? Plus de famille Montauban, à proprement parler! En 1673 seulement, Imbert Porlier, recteur de l'Hôpital-Général, achète l'ancien hôtel pour y placer des religieuses, déjà établies rue des Jeûneurs et originaires de

Digitized by Google

Lorraine : les hospitalières de la congrégation de Notre-Dame. L'année suivante, ces religieuses s'installent, et, une fois donataires de la propriété, elles s'arrondissent par d'autres acquisitions, elles obtiennent la suppression d'une ruelle aboutissant en face de l'abbaye Saint-Victor, et enfin, le 15 août 1688, leur nouvelle église est bénite. Ce couvent, dans lequel les petites filles apprennent gratuitement à lire et à écrire, compte 25 religieuses de chœur et 6 converses; on y paye 275 livres pour l'année de postulance, autant pour le noviciat, 400 livres pour les frais d'habillement, et la dot est ordinairement de 6,000 livres. C'est le 12 messidor an IV, d'après MM. Lazare, que la Nation fait vendre les bâtiments de la congrégation de Notre-Dame. Toutefois, de 1821 à 1846, l'ancien couvent est occupé en partie par des visitandines, et, depuis lors, par les religieuses de Jésus-Christ.

Du côté des chiffres impairs, vers le milieu, le docteur Mauduyt de la Varenne a fait un cours d'électricité médicale avant la grande révolution.

RUE NEUVE-SAINTE-GENEVIÈVE

Le Tripot des 11,000 diables. — Le Jeu de paume de la Grande-Roche. — La Maison de santé. — Les Dames du Saint-Sacrement. — La Communauté de Sainte-Aure. — Les Abbés Grisel et Verron. — Le Confesseur à la Bastille. — La Comédie au couvent. — me Dubarry. — Les Gardes françaises. — Avertissement aux contribuables de l'abbaye Sainte-Geneviève en 1789.

Cette rue, aujourd'hui si calme, faisait du bruit en 1534, au *Tripot des* 11,000 *Diables*. Les jeux de paume, quand on

Digitized by Google

ne se gênait pas pour les traiter de braques et de tripots, dégénéraient souvent en maisons de jeu et pis encore ; on en fit plus tard des théâtres, et puis des clubs pour en finir. Le Grand-Braque-Latin, qui était rue des Postes, n'aurait-il pas fait qu'un avec les Diables ? Toujours il y a qu'un jeu de paume, à l'enseigne de Sainte-Barbe et de la Mort-qui-Trompe, portait ensuite celle de la Grande-Roche en 1663, et qu'il appartenait alors à Réné d'Ivri, puis en 1734 à Le Menestrel, chevalier, seigneur de Saint-Germain, rue Neuve-Sainte-Geneviève, à droite, avant la rue du Puits-qui-Parle.

D'autres propriétaires étaient : — pour le 22 actuel, Lagau, écuyer, commandeur de l'ordre de Saint-Lazare, à l'image de Saint-Claude, en 1755 ; — pour le 24, Boylève de Chambellan, à la Rivière, 1760, et Pélisson, maître de pension, 1777.

Gerault, bourgeois de Paris, disposait d'une propriété du même côté, vers le bout. Même situation, sur l'autre ligne, pour la maison du Petit-Écu, que M[mes] et M[lles] d'Arnouville tenaient de Claude Boutin et transportèrent à la famille Moinery. Boucher, conseiller au parlement, occupa le 29, qui se trouvait, il y a quinze ans, une maison de santé pour aliénés. Est-ce là que, sous Louis-Philippe, la congrégation des Dames de la Miséricorde tenait son pensionnat de demoiselles ? En tout cas, il s'en faut de peu. Calippe, jardinier, à la Maison-Rouge; Baillet, marchand de vin ; Ferrand, charcutier, à la Sphère, puis aux Cyprès, et les frères Stallin, l'un graveur, l'autre orfévre, se suivaient dans cette rue, comme propriétaires, vers le 19, consacré de nos jours à une œuvre évangélique protestante.

Digitized by Google

Il y avait eu en face une ruelle de la Sphère et un jeu de paume; nous y retrouvons, près la rue du Puits, l'ancienne maison de la Rose-Blanche, qui fut d'abord à Pierre Lavisé, et à laquelle, après la mort de Louis XIV, une propriété adjacente fut ajoutée par la marquise de Vaugremont, qui eut pour successeurs: Etienne Le Ménestrel de Hauguel de Huteaux, maréchal de camp, en 1737; l'abbé Grisel, en 1753; la communauté de Sainte-Aure, en 1765. Depuis un demi-siècle environ, dans ladite propriété sont établies les religieuses du Saint-Sacrement, qui, avant la Révolution, se vouaient déjà avec succès, rue Saint-Louis, hôtel Turenne, à l'éducation des jeunes personnes. Ces dames n'ont donc aucun rapport traditionnel avec l'ancienne communauté de Sainte-Aure, qui occupait le même local et dont nous allons vous parler.

M. Gardeau, curé de Saint-Étienne-du-Mont, avait fondé, dans la rue des Poules, la communauté des filles de Sainte-Théodore, dont les recrues s'arrachaient à un libertinage précoce par l'enrôlement du repentir. A cet établissement religieux, M. de Harlay, l'archevêque, donna ensuite pour directeur l'abbé Nicolas Lefèvre. Du même ecclésiastique se contentèrent, comme sous-précepteur, trois petits-fils de Louis XIV; mais les filles de Sainte-Théodore, se montrant moins accommodantes que le futur roi d'Espagne et que les ducs de Bourgogne et de Berri, brûlèrent la politesse au nouveau directeur, qui resta seul dans la communauté. Quelques transfuges à grand'peine furent ramenées au bercail, qu'on transférait rue Neuve-Sainte-Geneviève, sous l'invocation de

Digitized by Google

Sainte-Aure. Le curé de Saint-Etienne-du-Mont, M. Dautecour, avait favorisé ce rétablissement au moyen de donations ; il bénit, en l'année 1700, une chapelle de Sainte-Aure, qui, peu d'années après, fut agrandie et refaite. Aussi bien la communauté reçut, en 1705, les constitutions du cardinal de Noailles, archevêque de Paris. Mais elle n'était encore qu'à titre de locataire entre les rues du Puits-qui-Parle et du Pot-de-Fer. L'institution de nouveau languissait, alors que le dauphin, père de Louis XVI, la releva, en y introduisant la règle de saint Augustin, sous la direction de l'abbé Grisel. Cette refonte spirituelle et la mise en clôture étaient contemporaines de réparations dans les bâtiments, qui s'étendaient jusqu'à la rue des Postes. Les filles de Sainte-Aure, qui, depuis leur réforme, se qualifiaient aussi adoratrices du Sacré-Cœur de Jésus, s'habillaient de blanc, avec scapulaire écarlate et manteau noir; elles portaient un cœur en médaillon sur la poitrine. Les pensionnaires payaient de 450 à 500 livres par an. M. Joseph Grisel était né en 1703 ; il mourut à Versailles, âgé de 84 ans. Son ami, le père Verron, le remplaça au couvent de Sainte-Aure ; les septembriseurs immolèrent cet ancien jésuite au ci-devant séminaire de Saint-Firmin, et l'immeuble conventuel fut vendu, comme bien national, le 15 thermidor an IV.

Chronologiquement, tout est dit; seulement l'histoire de Sainte-Aure ne mériterait-elle pas qu'on l'écrivît à part? Grisel, vicaire perpétuel de Saint-Germain-l'Auxerrois, dont le chapitre était réuni à celui de Notre-Dame, comptait parmi les supérieurs, parmi les confesseurs, en d'autres communautés;

Digitized by Google

mais son œuvre de prédilection s'accomplissait rue Neuve-Sainte-Geneviève, et lorsqu'il y fut attaqué, les meilleures lames du jansénisme ne demeurèrent pas au fourreau. Son libraire, disait-on, lui avait restitué presque intacte l'édition de son *Année religieuse*, en huit volumes, que l'auteur distribuait lui-même pour 24 sols, le prix de la brochure; quant à son *Chemin de l'Amour divin*, il l'avait fait en collaboration avec la duchesse d'Ayen. Une accusation plus grave avait fait mettre Grisel à la Bastille, comme complice de l'infidèle gestion du trésorier des postes; mais le prêtre qui, la veille encore, avait l'honneur de confesser l'archevêque de Paris, confessait le lendemain M. de Jumilhac, le gouverneur de la Bastille, et voilà tout ce qu'il y perdit. M. Muyart de Vouglans, membre du grand conseil, passait pour le meilleur criminaliste; il défendit Grisel et resta son ami, déposition permanente en faveur de l'innocence de son client. Canclaux, doyen du même conseil, ami intime de M. de Tourny, se fit enterrer à Sainte-Aure, en 1777. On y célébrait chaque année la fête de saint Joseph, patron du directeur, en jouant la comédie. Dans *la Précieuse corrigée*, comédie en prose mêlée d'ariettes, qu'on y représenta, figuraient comme personnages *Mme Sincère, Mme du Bouton, Mme Pincé*. On remarqua dans le prologue ces vers en l'honneur de Grisel :

Au plus aimé de tous les pères
Présentons nos vœux, notre encens.
Il voit nos cœurs, ils sont sincères :
Il sont à lui, ces cœurs sincères.
Lui seul dirige nos accents.

Digitized by Google

Non, jamais ses enfants
Ne seront inconstants.

Et plus loin :

Si nos jeux ont su lui plaire,
Quels plaisirs plus ravissants !

Parmi les pensionnaires qui entonnaient ainsi l'éloge de l'abbé Grisel, s'était trouvée, dans sa jeunesse, la future Mme Dubarry, Jeanne Vaubernier.

De l'autre côté de la même rue, on appelait encore hôtel de Bon-Air et hôtel d'Harcourt une maison avec jardin et sortie sur la rue Mouffetard, que Paul Pelletier, sieur des Touches, avait acquise de la famille de Ransant, pour y laisser Charlotte de Brancas, épouse de Charles de Lorraine, prince d'Harcourt; puis Dupin, écuyer, gouverneur de Coulommiers; puis Bellanger, entrepreneur de bâtiments, avec Prudence Cardot, son épouse, et puis Jean-Baptiste Bellanger. Nous croyons que ledit époux de Françoise Cardot, né en 1744, devint architecte du comte d'Artois et épousa en secondes noces, pendant la République, Mlle Dervieux, dont nous nous sommes permis de raconter les premières amours dans la notice de la rue de la Victoire.

Une caserne de gardes françaises, avant la Révolution, remplissait les nos 7, 9 et 11 de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, à l'entrée de laquelle se trouvait, sur la même ligne, le magasin-général d'habillement des soldats de la même arme.

Cette rue s'était ouverte originairement sur le clos Sainte-

Digitized by Google

Geneviève. On y distribuait encore à domicile, en juin 1789, un avis émanant du bailliage de la seigneurie abbatiale de Geneviève, et conçu en ces termes :

» Vous êtes priés et avertis de venir payer au plûtard dans la huitaine ce que vous devez de Cens et Rentes à l'Abbaye de Sainte-Geneviève, à cause des Maisons et Héritages que vous possédez dans l'étendue de la Censive de ladite Abbaye, comme aussi d'apporter vos dernières Quittances desdits Cens et Rentes; ensemble les titres et contrats en vertu desquels vous possédez lesdites Maisons et Héritages, et ceux de vos vendeurs et auteurs, afin de passer vos déclarations, si fait n'a été, sur le nouveau Papier Terrier de ladite Abbaye ; sinon, et à faute de ce faire dans ledit tems, l'on sera obligé de vous y contraindre par les voies de droit, ce qu'on vous prie d'éviter, en satisfaisant au présent Avertissement.— *Le Bureau de la Recette sera ouvert tous les jours depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, et depuis trois heures de relevée jusqu'à six, excepté les Dimanches et Fêtes et le Samedi l'après-midi.* — Les locataires sont priés d'envoyer incessamment et sans délai le présent Avertissement à leurs Propriétaires, pour leur éviter des frais. — *Vous rapporterez, s'il vous plait, le présent Avertissement.* »

RUE DES TOURNELLES

Souvenirs s'y rattachant depuis la mort de Henri II jusqu'à la prise de la Bastille.

Le tournoi qui coûta la vie à Henri II eut lieu dans la rue Saint-Antoine, auprès de son château des Tournelles. Cathe-

Digitized by Google

rine de Médicis ne se contenta pas de venger la mort de son royal époux sur Montgommery, qu'elle faisait poursuivre en le promettant au bourreau ; elle prononça comme un autre arrêt de mort, qui fut exécuté le premier, contre la résidence royale pour laquelle Henri II n'avait pas eu moins de prédilection que Louis XII, François Ier, Charles VII, le duc de Bedfort et Charles VI. Les Tournelles furent abandonnées par la reine-mère, et Charles IX ordonna de les démolir. Un des deux parcs de ce château, aboutissant près de la Bastille, se transformait en marché aux chevaux, lorsqu'il servit lui-même de théâtre au fameux duel des mignons de Henri III. Quélus, Livarot et Maugiron s'y rencontraient le 27 avril 1578, à heure dite, cinq heures du matin, avec d'Entragues, Ribérac et Schomberg. Maugiron et Schomberg, n'ayant encore que leurs 18 ans, les laissèrent sur le terrain ; Ribérac, mortellement atteint, ne leur survécut qu'un seul jour ; Livarot fut un mois au lit, et Quélus, qui avait reçu dix-neuf blessures, en mourait sous les yeux du roi, le 29 mai, à l'hôtel de Boissy, rue Saint-Antoine. Quel baptême de sang pour la rue des Tournelles, qui commençait à peine à se dégager de la rue Jean-Beausire ! Dans le tabellionage, les raffinés écrivaient alors : *Rue du Parc des Tournelles, sise au lieu dit Jean-Beausire ;* mais ce dernier nom propre avait suffi, sous François Ier, à désigner la même rue dans tous actes.

Leschappé, maître ès-œuvres de charpenterie des bâtiments du roi, sous le règne de François II, était propriétaire d'un terrain que Jean-Baptiste Lambert, secrétaire des finances, légua plus tard à son frère Nicolas Lambert, seigneur de Tho-

Digitized by Google

rigny et de Sacy, demeurant île Saint-Louis. Cette propriété, à l'époque où elle imposait passagèrement la dénomination de Lambert à la rue, comportait 2,500 toises plantées d'arbres et en marais, avec deux petits bâtiments entre la rue Jean-Beausire actuelle, le boulevard, qui n'était encore qu'un rempart, et la rue des Tournelles, formée sur un fossé. Le long du même rempart et du parc des Tournelles, une plâtrière et un jardin, assis sur les anciens fossés, au même lieu dit Jean-Beausire, appartenaient en 1583 à Christophe David, cordier, qui les tenait de Marceau Jacques, et il y avait pour voisins : Guillaume Buné d'une part, et Pierre Billiard d'autre part. Vers la même date, Louis Lorier, taillandier, vendait à Gabriel Fourdinier, marchand de vin et archer du guet à pied, deux corps d'hôtel, cour, jardin et puits mitoyens, avec entrée et issue au parc des Tournelles et à la rue Jean-Beausire, près la porte Saint-Antoine. A deux années de là, les prévôt et échevins cédaient à Anne-Dorothée Aubry, femme de Lecomte de Nonant, un terrain contigu au rempart, et, plus d'un siècle après, Françoise-Angélique Aubry, veuve de Cochefillette, comte de Vauchelard et autres lieux, avait encore en cet endroit la maison et le jardin de son père, le président Aubry. L'habitation de la comtesse ne touchait pas à la maison occupée par Pierre Collin, huissier de la chambre du roi, qui en avait deux se joignant ; les tenants de Pierre Collin, entre la rue des Tournelles et celle Jean-Beausire, étaient Thevenot d'un côté, Mansart de l'autre ; Guillaume Mercier avait joui des deux propriétés de l'huissier, avant Robert Lebaube, qui s'en était rendu adjudicataire au Châtelet dès l'an 1600

Digitized by Google

Jules-Hardouin Mansart, fils adoptif ou naturel et élève de François Mansart, le grand architecte, disposa de plusieurs maisons dans le voisinage de l'hôtel qu'il s'éleva (28, rue des Tournelles) sur un emplacement que le bureau de la Ville lui avait concédé en 1687. Saint-Simon le dénonce comme un usurpateur de la réputation posthume de son maître et du talent naissant de l'architecte Lassurance, qu'il tenait enfermé et qui dessinait force plans, que le geai signait avec une plume de paon. De quels profits, pourtant, et de quels honneurs ne regorgeait pas Hardouin-Mansard, surintendant des bâtiments? Et comment toutes ses privautés, qui nous étonnent aujourd'hui, eusssent-elles formalisé les grands seigneurs, les princes, qui lui en voyaient prendre avec le roi ? Il avait plus de crédit que Lenôtre, parce qu'il avait plus d'audace. Que de fois un adroit courtisan changea d'hôtel ou de château pour que Louis XIV lui sût gré d'avoir choisi son architecte ! D'autres flatteurs trouvaient économie à s'aliter volontairement, en prenant Fagon pour médecin. Hardouin, bien que poussé par François, comment avait-il débuté? Est-ce bien lui qu'on avait vu tambour, tailleur de pierres, maçon, piqueur, et qui avait si bien fait son chemin ? Il mourut si subitement, en ce château de Marly qui était de lui, qu'on le crut empoisonné par les fermiers des postes, accusés de concussion. « Par l'inventaire de Mansart, rappelle Brice, on a vu qu'il avoit amassé quantité de choses de diverses espèces, qui avoient du rapport à sa profession et à sa charge, qu'il n'avoit cependant occupée que depuis l'année 1699 jusqu'en 1708, que sa mort arriva. » De son ancienne demeure, page d'architecture illustrée par

Digitized by Google

Mignard, Allegrain et Lebrun, nous avons déjà vu une face en passant boulevard Beaumarchais. Jacques-Hardouin Mansart, comte de Sagonne, en avait hérité; cet héritier, en cessant de vivre, laissa pour créancier le comte de Noailles, duc de Mouchy, que le parlement envoya en possession à la place du défunt, par arrêt du 12 avril 1769.

Le plus célébre locataire des Mansard fut, à coup sûr, Ninon de Lenclos, morte chez eux plus que nonagénaire. Le plaisir et l'esprit s'étaient jeté un défi ; la vie brillante de Ninon fut la course, et le but s'éloigna comme avec des ailes, tant que les rivaux coururent côte à côte; par malheur l'un des deux coureurs finit par rester en arrière; le gagnant retourna la tête plus d'une fois, avec une générosité qui rappelait le rival distancé, pour reprendre la même haleine, et néanmoins il garda l'avantage, il fut seul à toucher le terme : 17 octobre 1706. Au moment où naissait la fille de l'épicurien M. de Lenclos, on achevait la place Royale, substituée au marché aux chevaux, et les duels de refleurir encore sur ce terrain incorrigible, malgré les édits de Louis XIII, dont la statue y surgissait bientôt, et aussi, ce qui prouvait bien l'envie de tout braver, sous les fenêtres de l'hôtel Richelieu. Le grand Condé, n'étant que duc d'Enghien, d'Effiat, La Rochefoucauld, Longueville, Coligny, d'Estrées, les Villarceaux et beaucoup d'autres se montrèrent successivement bien moins exigeants que La Châtre, qui osa faire signer à la belle Ninon, dont les adorateurs eussent à peine tenu place Royale, la promesse de n'aimer plus personne après lui-même. La fameuse chambre jaune, dans laquelle des protêts criblèrent ce billet, était sans doute n° 56,

Digitized by Google

plusieurs maisons de la rue des Tournelles ayant servi de refuge à l'insolvable. Mais pas de riche cadeau, pas même de bagatelle qu'elle voulût accepter d'un amant ! Au reste, le salon de Mlle de Lenclos ne s'ouvrait pas que pour Marion Delorme ; d'honnêtes femmes s'y montraient assidues, en y formant leurs fils aux bonnes manières ; Molière y lut *Tartufe* devant un auditoire qui, dans son sein, comptait jusqu'à des prudes. Des longues heures que Mme Scarron avait passées rue des Tournelles, il restait un tel souvenir à Mme de Maintenon qu'elle essayait, une fois bien en cour, de rendre la pareille à son ancienne amie ; seulement celle-ci eut l'esprit d'éluder une invitation, tant soit peu suspecte, qui la menaçait de conseils et d'exemples qu'elle se sentait incapable de suivre. Il y avait beau jour que des jésuites, des jansénistes, bon nombre de dévotes, dans l'espoir d'une conversion, guettaient la vieillesse de Ninon, sans parvenir à mettre la main dessus. La reine elle-même, pour en finir, avait dépêché un exempt chargé d'engager la pécheresse à faire le choix d'un couvent. — Je ne me sens encore de vocation, avait-elle dit à l'exempt, que pour celui des cordeliers..... Qui fut encore mieux pris ? l'abbé Gedoyn. A force de sermonner Mlle de Lenclos, il conçut une passion bien imprévue, bien sincère, bien ardente, qu'eût partagée sans doute sa pénitente, s'il était venu seulement dix ans plus tôt ; mais elle en avait 80.

Un hôtel avec jardin, près la rue du Pas-de-la-Mule, appartenait alors à la marquise de Montpeyroux-Saligny, nièce et légataire de Thévenot, prêtre ; la famille Vivien ou Vivier y

Digitized by Google

avait été propriétaire sous Henri IV. La Coiffier tint le cabaret de la Fosse-aux-Lions, que fréquentaient Tallemant des Réaux, Voiture et le gros Saint-Amant, en cette rue du Pas-de-la-Mule, maintenant des Vosges. N'a-t-on pas d'ailleurs appliqué le sobriquet royal de Fosse-aux-Lions à plus d'une maison dont le jardin, du côté du boulevard, gardait le niveau moins élevé de son entrée par la rue des Tournelles? Jean Delorme, chirurgien de la cavalerie légère, avait pignon sur l'une et l'autre rues, du côté de la place Royale.

Parmi les fondateurs des immeubles séculaires qui sont l'objet de la présente notice, ont figuré notablement :—Leredde, maître-général des œuvres de charpenterie du roi, voisin de J.-B. Lambert. — Paul Charpentier, juré ès-œuvres de charpenterie du roi, tenant à Leredde : trois maisons. Charpentier vendait tout ou partie, en 1690, à Jean de Turményes, conseiller d'État, garde du trésor royal, ex-trésorier de l'extraordinaire des guerres, lequel eut pour successeurs Claude Burgenin, docteur en Sorbonne, puis Ganot, avec le marquis d'Inteville pour locataire. — Guillaume Fontaine, couvreur : grapillon de propriétés. L'une, touchant à la rue Jean-Beausire et au jeu de boules de la veuve Bégat, sous la Régence, était à la disposition de la veuve de Leroy de Sanguin, maître des comptes; une autre, de Marquet de Champignel, qui la tenait des héritiers de Gabriel père, architecte, gendre de Fontaine; une autre encore, de Moreau, vicaire de la chapelle du Pré-Saint-Gervais, qui eut pour héritiers trois Gabriel, dont l'un était Gabriel fils, l'élève et le parent de Hardouin Mansart, plus tard inspecteur-général des bâtiments du roi et premier ingénieur des ponts et chaussées

Digitized by Google

de France. — Pierre Dumoustier, peintre et valet de chambre du roi, voisin de Fontaine : maison et jardin donnant sur le boulevard. Ses hoirs, qui l'avaient eu pour oncle, furent : Dumoustier, bourgeois; de Roquierre, écuyer, et sa femme; Dumoustier, autre peintre et valet de chambre du roi; Dupont, tapissier du roi et conducteur de la manufacture des tapisseries de Turquie, façon du Levant, pour le compte de Sa Majesté ; Mlle Dumoustier, et enfin la veuve de l'orfévre Loussel. — Côte-à-côte avec Pierre Dumoustier: Pierre Pussain, apothicaire-épicier. Ses biens passèrent après lui à sa fille Anne, veuve du drapier François Orry; à sa fille Marie, veuve du joaillier Maupin, et aux enfants de sa fille Geneviève, dont était veuf l'apothicaire-épicier Jean Vivant. — Joseph Brunault, auditeur des comptes : deux maisons en regard des Minimes. — Tout proche : Jacques de Gourgues, conseiller au parlement, et postérieurement le comte de Denonville, brigadier des armées, qui acquit une propriété adjacente de Gallois, ancien receveur général des finances de Champagne, et d'Élisabeth Brunault, son épouse. — Également près de Brunault : la présidente de Nicolaï, qui devait aussi être propriétaire près de Leredde, avec dégagement rue Jean-Beausire. — Sur ce dernier point, elle se rencontrait avec Gondouy, lieutenant en l'élection de Paris, et Catherine de Verdun, sa femme, qui vendirent à Philbert de Turin, marquis de Céron. — Mêmes parages : Larsonnier marchand de vin, à l'enseigne de la Trinité. — *Item*, copropriétaires en 1684, de trois corps de logis, avec autant de petites cours et de portes cochères : Danrémont, commissaire des guerres, et Marie-Anne de Grimaldi, veuve en premières

Digitized by Google

noces du capitaine Bourgeois de Mafoureau, et en secondes du marquis du Deffand. — Même date, Antoine Dupuis, chantre ordinaire du roi, pour un hôtel qui pouvait être le même que l'hôtel signalé par nous dans la notice du boulevard comme une sorte de conservatoire de la musique du roi Henri IV. Dupuis, mitoyen avec la veuve Lecamus et Vauthier, avait acheté de la veuve de Rémond Leclerc, secrétaire du roi. — Près de là, au milieu du règne de Louis XIV : Villayer, conseiller d'État. — Avec ce dernier porte à porte : Pipault, entrepreneur des bâtiments du roi, et puis, Mme Tarade, née Pipault.

Aujourd'hui, rien de séculaire entre la rue Saint-Gilles et le boulevard, quoique cette partie de la rue des Tournelles remonte à 1637, comme ancienne rue Neuve-Saint-Gilles. En ce temps-là, presque tout le côté gauche de la rue des Tournelles dépendait des hôtels de la place Royale, de l'établissement des hospitalières dites de la place Royale et du couvent des Minimes. C'est ainsi que les Rohan y prirent jour par derrière, comme M. de Saint-Géran et tant d'autres. Mais du côté droit pareillement il n'aurait tenu qu'à Mme de Rohan, princesse de Guéménée, de résider sans le moindre loyer, quand Louis XV commençait à régner. Il y échut en effet un hôtel, occupé par le comte d'Estaing et ayant fait partie antérieurement du patrimoine des Aubry, aux héritiers de Mme de Rohan, c'est-à-dire à un capitaine des vaisseaux de Sa Majesté, au prince de Montauban, à l'archevêque duc de Reims, à la veuve du comte de Mortagne et au prince de Guémenée, duc de Montbazon, pair de France, qui tous, sans exception, étaient Rohan. Seulement le duc et pair n'était

Digitized by Google

habile à exercer ses droits dans la succession que représenté par M. Philippe Auguier, curateur nommé à sa personne et à ses biens.

Cependant le comte de Denonville avait pour nouvelle voisine la comtesse de Francivez, et ce n'était pas loin du n° 50, qui se rajeunit et jette la poudre aux yeux avec un autre nom que voici : Pompadour. Par là florissait également l'hôtel de Melun, dont fit emplette Allyre, marquis de Langeac, grand sénéchal d'Auvergne. Quel numéro portait alors la maison de Proustot de Montlouis, marchand de vin suivant la cour? Aujourd'hui c'est 58. Un peu plus loin, M. Aviat, receveur des tailles de l'élection de Paris, occupait l'ancien logis de la musique du roi.

L'architecte Cressot a joui de la propriété contiguë; mais c'était sous le règne suivant, et M. Moreau, conseiller d'État, habitait celle-ci ou l'autre. De plus, en remontant la rue, et sans qu'il y eût lieu de la traverser, on passait devant un hôtel Mallet de Trumilly, accolé à un hôtel d'Haroncourt, puis devant un autre, où M. de Biercourt, trésorier de l'École militaire, avait des bureaux sous ses ordres pour la perception des deniers, qui était l'un des devoirs de sa charge, et comme le montant des droits sur la fabrication des jeux de cartes appartenait à l'École militaire, les versements de cet impôt indirect se faisaient chez M. de Biercourt. Que si l'on remontait encore vers la Bastille, on laissait à main gauche la cour des Miracles, passage à la rue Jean-Beausire, et on se trouvait à la porte d'une maison où un naturaliste, M. de Badières, montrait aux amateurs sa collection de crustacés, principalement de crabes.

Digitized by Google

RUE DE LA ROQUETTE

Les Chevaliers de l'Arc. — Les Manufacturiers. — Sedaine. — Le Marquis de Montalembert. — Réaumur. — La Pension. — La Maison royale de plaisance. — Le Couvent hospitalier de la Roquette. — La Folie Regnault. — Les Prisons. — Les Tombes. — La Fleur des tombes oubliées.

La compagnie royale des chevaliers de l'Arbalète et de l'Arquebuse, ou de l'Arc, qui en formait primitivement plus d'une, eut Louis le Gros pour fondateur. A 180 fut fixé le nombre des chevaliers par saint Louis ; à 200 par Charles V, n'étant encore que dauphin, en l'absence du roi Jean, son père. Charles VI, Louis XI et Charles VIII modifièrent les statuts de la compagnie, en augmentant ses priviléges. Marchand, capipitaine des arquebusiers, fit construire le pont Marchand, sous Henri IV, qui confirma l'institution, comme les quatre rois ses successeurs. Une confrérie de Saint-Sébastien, dont saint Louis avait fait partie, s'était fondue dans cette compagnie. Ses exercices avaient lieu tous les dimanches, pendant les six plus beaux mois de l'année, et dans les cas urgents, elle était requise comme troupe réglée. Les prix ordinairement décernés aux plus adroits, dans les réunions hebdomadaires, se composaient de jetons d'argent. Mais, le dimanche d'après la Saint-Laurent, le corps de Ville distribuait trois prix, gagnés en sa présence et à chaque événement heureux, tel qu'avénement, mariage, fête, naissance de prince, victoire ou traité de paix, douze chevaliers allaient complimenter le roi, qui octroyait trois prix pareils à ceux de la Ville, savoir : une médaille d'ar-

Digitized by Google

gent pesant un marc, et deux médailles équivalant ensemble à la première. Il est certain, à notre avis, que le jardin des arbalétiers royaux a donné son nom à la rue de l'Arbalète, près la rue Mouffetard. Néanmoins, le lieu affecté aux exercices de cette compagnie attenait à l'enceinte de Philippe-Auguste, du côté de la rue des Francs-Bourgeois, en 1379; c'était onze années plus tard, rue Mauconseil, puis rue Pavée-au-Marais, près les hôtels de Lamoignon et de la Force, et puis, en 1604, à l'endroit où se trouve le boulevard Beaumarchais, vis à vis l'extrémité actuelle de la rue des Tournelles, et il y avait aussi par là, à cette époque, le Moulin-d'Ardoise. Lorsqu'on voulut planter le boulevard, en réservant sur ce point un espace pour élargir la promenade, les chevaliers de l'Arquebuse, en échange de leur terrain, prirent possession d'un chantier de bois flotté, hors et près la porte Saint-Antoine, au coin de la rue de la Roquette, concédé par les prévôt et échevins, le 22 février 1673, à la compagnie. Elle transforma ce chantier en jardin et hôtel royal de l'Arquebuse. Pierre-François Bussat, marchand mercier, demeurant rue de Bièvre, était major, à la fin du règne de Louis XV, et l'hôtel appartenait encore aux archers de la Ville, dernière transformation des arbalétriers royaux. Au lieu d'un capitaine, ils avaient à leur tête M. le gouverneur de Paris, colonel-né, qui signait les brevets et, comme juridiction, tout se rattachait au siége de la connétablie et maréchaussée de France. Vers le même temps, le jardin officiel de cette compagnie royale était pris en location près du marché aux chevaux et de la rue Poliveau. Quant à l'hôtel de l'Arquebuse, livré à la spéculation, il ouvrait son tir à tout le monde, eu regard même

Digitized by Google

de la Bastille, comme pour apprendre publiquement à y viser les sentinelles.

En montant la rue de la Roquette, sous Louis XVI, on trouvait à main gauche, plus haut que l'hôtel de l'Arquebuse, une manufacture de faïence, une de cierges à ressort et une de papiers peints. Du côté droit : une manufacture de porcelaine, l'hôtel Montalembert, l'hôtel de Bon-Secours et une manufacture de faïence, dont le chef avait été Pavie sous la Régence. Au fond de la rue : le couvent et l'hospice des religieuses de la Roquette. Or, en 1807 on ne citait encore, même rue, qu'un nombre presque égal de fabriques ; celle d'Olivier, pour la faïence (41-43 actuels), et celles de Denis, même objet, de Diéque, *id.*, de Husson, *id.*, de Tropper, poêles et cheminées à la prussienne, et de Richard, bleu de Prusse.

Une mansarde pittoresque au-dessus d'un petit rez-de-chaussée, sur la rue, dépend, n° 49, de l'ancienne maison de Sedaine, qui est encore entre cour et jardin. Mais le pavillon de travail du créateur de l'opéra-comique a disparu tout au fond du jardin, devant une rue de son nom. Né dans une famille d'architectes connus, que les biographies disent peu fortunés, et qui pourtant eurent des maisons en ville, Sedaine était lui-même dans la partie et secrétaire de l'Académie d'architecture, tout en faisant de jolies pièces de théâtre Mais, comme à Scribe, le style lui a fait faute, et l'Institut s'est excusé de lui avoir fermé ses portes en disant : — Il parle français comme un ancien tailleur de pierre.... Mais la faute, en réalité, qu'expiait alors l'auteur fort distingué du *Philosophe sans le savoir*, c'était le poëme de *Richard Cœur de*

Digitized by Google

Lion, qui d'emblée l'avait fait entrer à l'Académie française, en 1786, et l'invocation royaliste que, depuis lors, on avait tirée de ce poëme par de touchantes allusions :

O Richard, ô mon roi,
L'univers t'abandonne !

Le général Montalembert, auteur de travaux sur les fortifications contraires à ceux de Vauban, se présenta aussi à l'Institut; mais il retira sa candidature, pour la section de mécanique, dès qu'il se trouva en présence d'un concurrent, qui n'était autre que le général Bonaparte. L'Académie des sciences avait reçu dans son sein, en 1747, ce marquis de Montalembert, lieutenant-général en Saintonge et en Angoumois, puis maréchal de camp, qui avait épousé, plus tard, M[lle] Marie de Comarieu, spirituelle maîtresse de maison. Leur hôtel, contigu à la propriété des religieuses de Bon-Secours de la rue de Charonne, avait appartenu au Comte de Clermont : on y jouait la comédie sous l'ancien régime.

M. Girault de Saint-Fargeau nous dit que, Réaumur habita, rue de la Roquette, un hôtel dessiné par Dulin, et nous apprenons, d'autre part, que le même architecte y construisit, en 1708, un hôtel sur la droite, près du couvent de la Roquette, pour le financier Desnoyers. Réaumur, si ingénieux naturaliste et physicien, dont le thermomètre a fait le tour du monde, étudiait la fabrication de la porcelaine : raison de plus pour qu'il se rapprochât de la manufacture de Pavie. Toutefois, en 1720, l'hôtel Desnoyers servait de petite maison au duc de Biron.

Digitized by Google

A ladite date, Bévière, maître de pension, occupait trois maisons en face, et les religieuses anglaises du quartier Saint-Victor avaient affermé à un marchand de vin et à un jardinier deux propriétés sur la même ligne que l'hôtel, mais plus près de la Bastille.

Le 71, maison de plaisance bâtie postérieurement, ne fut pas à Bévière; mais cet instituteur avait assurément le 93 et le 95, si ces immeubles n'appartenaient pas aux religieuses de la Roquette. Une tradition orale, qui en fait un ancien logis de la reine Blanche, n'est guère justifiée que par un escalier à vis, bien conservé, qui peut dater du siècle de saint Louis. Mais Henri II et Henri IV ont eu, c'est à n'en pas douter, une maison de plaisance au lieu dit la Roquette, et en voilà le reste.

D'autres bâtiments et un terrain se rattachant à la royale maison dont nous parlons, furent acquis, sous les auspices de la duchesse de Mercœur, par les religieuses de Notre-Dame-de-la-Charité; elles y fondèrent une succursale de leur établissement hospitalier, formé en 1624 près de la place Royale et de la rue des Tournelles. Les hospitalières de la Roquette étaient au nombre de 80 en 1690, et alors elle se séparèrent, avec autorisation, des hospitalières de la place Royale, en devenant les filles de Saint-Joseph. Outre des lits fondés par des paroisses, elles en desservaient 20, consacrés à des femmes malades ou valétudinaires, qui payaient, les unes 30 livres par mois, les autres 400 livres par an à vie. Que de fois une convalescente vint demander une chambre à ces religieuses, rien que pour respirer l'air pur de leurs jardins! L'administration

Digitized by Google

des hospices prit possession, en l'an III, de leur maison, pour en faire une filature. L'aliénation en 8 lots n'eut lieu qu'en 1823. Le principal corps de bâtiment du monastère hospitalier se retrouve au n° 125, et sa boulangerie au 152, qui attenait à son cimetière.

La rue de la Roquette finissait à la rue des Murs-de-la-Roquette; elle ne s'est prolongée qu'en 1818 jusqu'à la rue de la folie Regnault, sur l'ancien territoire conventuel. Au delà, elle englobe une ci-devant rue Saint-André. Un pavillon de la Folie-Regnault et son orangerie sont encore au 188 et au 192.

Maintenant, cette longue avenue du Père-Lachaise, des corbillards la sillonnent tous les jours et ne se lassent pas de s'y suivre. Elle est flanquée de deux prisons dont on ne rit jamais, que nous sachions, et pourtant, comme on riait parfois de la Bastille, quand elle se dressait à l'autre bout! Entre les deux prisons substituées au couvent, on exécute les condamnations capitales depuis 1851. Plus haut, la rue de la Roquette a pour industrie exclusive d'orner les tombes du grand cimetière. Lorsqu'un mort oublié dort sous un petit jardin, qu'aucune main ne cultive plus, il y pousse une plante à fleurs jaunes, qu'arracherait un jardinier. Cette plante des terrains incultes est la *roquette*, humble marraine de la rue.

RUE SAINT-BERNARD.

Dame Marie Bersin, épouse de Louis Duval de l'Epinoy, secrétaire des finances honoraire, et Jean-Jacques, marquis de Gallet et de Mondragon, seigneur de Pluveaux, Saint-Chamant

Digitized by Google

et autres lieux, conseiller d'État, maître d'hôtel ordinaire du roi, secrétaire des commandements de Madame, et son épouse, née Duval de l'Epinoy, vendaient, le 3 avril 1776, plusieurs corps de bâtiment et un jardin, rue Saint-Bernard, au coin de la rue du Faubourg-Saint-Antoine, à Ottin, marchand mercier. De cette acquisition peut très-bien avoir fait partie le n° 7, qui appartenait aux Hospices, comme le 9 et le 11, pendant la République.

Bureau, maître à danser, était propriétaire, en 1720, d'une maison qu'il habitait, de l'autre côté de la rue, vers le milieu.

Une autre propriété y fut donnée, près l'église Sainte-Marguerite, en 1681, par Masure, curé de Saint-Paul, dont Sainte-Marguerite était alors la succursale, à des religieuses qui, deux années auparavant, avaient quitté Aubervilliers pour s'établir provisoirement dans la rue Basfroi. Les duchesses de Noailles et de Lesdiguières protégeaient ces filles de Notre-Dame-des-Vertus, vouées à l'éducation des jeunes filles pauvres. Des lettres patentes autorisèrent l'installation de celles-ci rue Saint-Bernard. Mais les héritiers du curé, leur bienfaiteur, attaquèrent la donation, obtinrent gain de cause, et la propriété fut mise en adjudication l'année 1690. M. Bragelonne, conseiller aux aides, et sa femme, s'en rendirent adjudicataires, afin de la rendre aux religieuses, en leur assurant, qui plus est, une rente pour l'entretien de sept sœurs. Cette communauté séculière fut dite aussi des filles de Sainte-Marguerite et des filles de l'Instruction. Le 21 vendémiaire, en l'an V, l'État remettait aux enchères leurs deux maisons, que vous pouvez revoir au 24 et au 26. Elles sont du XVIe siècle.

C'est dans le cimetière de l'église Sainte-Marguerite, lequel répond, dans la rue Saint-Bernard, au chiffre 38, qu'on inhuma, dans une fosse commune, Louis XVII, mort en prison à l'âge de 10 ans et 2 mois, le 8 juin 1795.

La dénomination de la rue rappelle que l'abbaye Saint-Antoine était soumise à la règle de saint Bernard.

Paris.—Typ. Dypray de la Mahérie, boulevard Bonne-Nouvelle, 26.
(Impasse des Filles-Dieu. 5).—101.

Digitized by Google

LES ANCIENNES MAISONS

Des rues Guérin-Boisseau, Grenéta, aux Ours, des Prêcheurs, des Petits-Champs, Neuve-Saint-Merri, des Vieilles-Etuves, du Roule et du Hazard.

Notices historiques, entièrement inédites, se rattachant à l'ouvrage intitulé :

LES ANCIENNES MAISONS DE PARIS SOUS NAPOLÉON III

PAR M. LEFEUVE

Monographies publiées par livraisons séparées, avec une table de concordance et une table alphabétique par série.

RUE GUÉRIN-BOISSEAU

On ne la connaissait encore, de 1250 à 1350, que sous le nom de Guérin-Boucel, qui venait d'un particulier.

En la dernière année du règne de Louis XIV elle comptait 9 lanternes et 5 maisons. Trois de celles-ci appartenaient au sieur Rousselet, avec un jeu de paume par derrière, et elles se trouvaient au milieu de la rue, du côté droit, contiguës à une assez grande maison, où demeurait Mme Sémillard. Mais cette étroite voie publique prenait alors sa source devant le prieuré de Saint-Martin-des-Champs. La première maison de la rive gauche portait l'enseigne du Mouton ; M. de Creil en était propriétaire.

Les grandes innovations du règne actuel ne coûtent pas à ladite rue moins de 50 maisons plus que séculaires, dont presque toutes les boutiques étalaient depuis longtemps des

Digitized by Google

bottes remontées et des souliers ressemelés. Il en reste si peu au rez-de-chaussée des autres maisons, qu'on accuse les Anglais d'avoir accaparé, depuis le dernier traité de commerce, la matière première de l'industrie locale, c'est-à-dire acheté sur pied toute la récolte de chaussures avariées. Dernièrement un vieux connaisseur qui, pour la première fois de sa vie, quittait la place sans y avoir trouvé de chaussure à son pied, ramassait par dépit un petit morceau de craie pour écrire vis-à-vis, sur une porte neuve : « Ci-gît la rue Guérin-Boisseau. »

Et remarquez que la mauvaise humeur de cette ancienne pratique comblait une lacune. Il n'y a pas encore d'autre inscription que la sienne à l'angle de la rue de Palestro, au moment où nous écrivons.

RUE GRENÉTA

L'auberge du Chariot-d'or, démolie de nos jours, s'est tout de suite relevée, rue Grenéta, à la même place. Pourtant les époux Langelée, qui tenaient l'auberge au XVII[e] siècle, y rentreraient assez difficilement sans se tromper de porte et de rue, peut-être même de quartier. La cour de leur maison servait de passage public, de la rue Grenéta, qu'on appelait aussi Darnetal, à celle du Grand-Hurleur. C'est au Chariot-d'or qu'on prenait place dans le carrosse faisant le service d'Anvers et dans celui qui se dirigeait périodiquement sur la route de la Lorraine, de l'Allemagne par correspondance. Car on n'en était pas encore aux diligences.

Digitized by Google

Deux almanachs, que nous avons sous la main, renvoient aussi à la rue Darnetal, ou Grenéta, pour les avis et renseignements que voici :

1691 :—Carrosses pour Lille et route, à l'enseigne du Mouton.—*Id.* pour Compiègne et Péronne, à la Croix-de-Lorraine. — Le sieur Bessière, chirurgien, fameux pour les plaies et grandes opérations, près la Trinité. — Les sieurs Gaudet, Le Clerc et Du Val font commerce de ces sortes de rubans étroits qui sont appelés des nompareilles. — Il y a un magasin de jarretières de soie, au Signe-de-la-Croix.

1787 : — Muller, fumiste, à la Cheminée-impériale. — Cottin, fumiste du prince de Condé, au Petit-Suisse.

La fontaine dite de la Reine, à l'encoignure de la rue Saint-Denis, datait de 1733, comme construction, mais remontait pour le moins au XIIIe siècle, comme fontaine voisine d'une Croix-la-Reine : l'eau y venait d'abord des prés Saint-Gervais, puis de la Seine, par la pompe Notre-Dame. A l'autre bout de la rue Grenéta, il se tenait un petit marché. Du même côté que la fontaine, 16 maisons dépendaient de l'enclos de la Trinité, dont la porte, quelque peu monumentale, faisait vis-à-vis à la rue Bourg-l'Abbé. La cour des Bleus est encore par derrière quelques-unes de ces maisons; elle nous rappelle qu'on habillait uniformément de gros bleu les enfants de neuf ans et plus qui, depuis François Ier, se succédaient, apprenant un état, à l'ancien hôpital de la Trinité. Le travail manuel, dans tout l'enclos, était affranchi des entraves de la maîtrise.

Les *Maîtres Gouverneurs et Confrères de la Passion et Résurrection de Notre-Seigneur* avaient transformé en théâtre a grande salle de l'hôpital, et ne l'avaient quittée que depuis

Digitized by Google

peu d'années, pour passer à l'hôtel de Flandre, rue Coquillière, quand leur premier local fut affecté au logement desdits enfants bleus. On y avait représenté pendant un siècle des *Mystères*, auxquels il avait fallu joindre *Moralités*, *Farces et Sotties*, pour faire naître le goût du théâtre dans une ville où, depuis, c'est un besoin. Les prémontrés disaient alors la messe dans la chapelle de la Trinité.

L'hôpital de la Trinité avait été fondé, en 1212, soit par Wilhem Escuacol et Jean de Palée, frères de mère, tous deux chevaliers et seigneurs des Galendes, soit par Anceau et Robert de Garlande, alliés aux Montmorency, en faveur des pauvres pèlerins qui, pour coucher en ville, se présentaient trop tard aux portes, fermées au coucher du soleil. Mais les religieux d'Hermières, chargés de desservir cet hôpital, avaient déjà cessé d'y exercer l'hospitalité avant que les confrères de la Passion ne devinssent leurs locataires.

La rue Darnetal n'a été dite aussi de la Trinité qu'au moment de l'ouverture du caravansérail hospitalier. Le mot *Darnetal*, usité principalement en Normandie, signifiait : *vallon*. L'établissement postérieur d'un grenier, ou bien le commerce des graines, telle est l'origine plus que probable de la dernière dénomination. Parmi les habitants de la rue *Darnestal*, Louis le Hutin étant roi, *Guille Damet*, *Aide au four*, figurait comme taillable. De plus, en l'an 1411, la grange des confrères de la Passion était notoirement située devant la croix Saint-Laurent, laquelle surgissait en la même rue, ou à l'un des deux bouts.

Digitized by Google

RUE AUX OURS

Les oies, à Rome, ont sauvé le Capitole; à Paris, leurs états de service jettent moins d'éclat, beaucoup moins. N'ont-ils pas inspiré en masse les historiographes parisiens, pour que ceux-ci nient tous le droit direct et légitime des ours à la dédicace d'une rue qui s'honore de leur patronage? La recherche de la paternité donne ainsi lieu à des subtilités qui, en droit, la font interdire. Que les *oies* aient été des *oues*, dans le langage du moyen âge, quelle corruption innocente! Seulement nos pères, s'ils avaient confondu avec des quadrupèdes carnassiers d'utiles oiseaux de basse-cour, dont ils trouvaient la chair si savoureuse, faute de dindons et de poulardes, nos pères auraient eu l'estomac plus cruellement ingrat que les uns et plus de simplicité que les autres. En vérité, les aïeux ont bon dos! C'est sur eux-mêmes qu'on ose tirer à l'oie, afin de dire : « Prenez mon ours. » A notre tour, essayons d'expliquer, sans recourir au moyen extrême du quiproquo, comment la rue aux Oies passa aux Ours.

Des rôtisseurs, des *oiers (aucarii)*, peuplent originairement cette rue *où l'encuit les oes (vicus ubi coquuntur anseres)*, et c'est alors un lieu de rendez-vous hors de la ville pour les citadins, comme plus tard seront les Porcherons. Mais, dès le règne de Philippe-Auguste, pendant que Paris s'agrandit embrassé d'une clôture nouvelle, les pelletiers commencent à dominer dans la même rue, et leurs enseignes ou leurs étalages modifient naturellement sa dénomination gastronomique, quand la dernière broche va faire plus loin ses évolu-

Digitized by Google

tions appétissantes. Les habitants notables de cette rue, sous ledit règne, sont :

Étienne d'Espernon le genne. — Jehan Dupin. — Tibaut de Gandeluz. — Guill' Courgis. — Gervese le Tounelier. — Frémin l'Oublaier. — Tièce la Ferronne. — Robert le Paonnier. — Jehan Chaufecire. — Guill' Douville. — Robert, qui tainct les piaus. — Lorenz de Frênes. — Guill' le Peletier. — Pierre le Peletier. — Jean l'Archier. —Mestre Jourdan, Prestre de l'escole. — Jehan l'Imagier. — Mahiet de Gricourt. — Jacques de Brégi. — Mahi le Tailleur. — Guill' du Sap. — Jacques Deday.

Un sacrilége, disait-on, fut commis le 3 juillet 1418, dans la rue aux Ours, à l'endroit où passe maintenant le boulevard Sébastopol : un soldat suisse, ayant perdu au jeu tout son argent et jusqu'à ses habits, frappa de son couteau une image de la Vierge, qui en saigna miraculeusement, à l'angle de la rue Salle-au-Comte. On ajoutait que le parlement fit lier à un poteau, devant cette image, le soldat, qui y périt dans les tortures. Chaque année, à pareil jour, les habitants de la rue aux Ours faisaient dire une messe à Saint-Leu; le lendemain, à la même église, un service se célébrait pour ceux des leurs qui étaient morts, et un mannequin en osier, pendant trois jours promené et flagellé, était ensuite livré aux flammes, au milieu d'un feu d'artifice. Les gardes-suisses, qui n'étaient pas encore organisées en France sous Charles VI, se plaignirent au XVIIIe siècle, non sans raison, de l'habit rouge dont on affublait le mannequin dans cette procession annuelle, dégénérant en mascarade, et Louis XV fit supprimer le costume. La circulation du mannequin fut interdite sous le règne sui-

Digitized by Google

vant. Quant à la lampe qui brûlait en l'honneur de Notre-Dame de la rue aux Ours, elle ne s'éteignit à ses pieds qu'au souffle de la Révolution.

La maison décorée de cette figure de la Sainte Vierge appartenait, sous la Régence, à M. de Laverdy, professeur royal de droit, auteur d'une *Histoire du collége de France.* Du même côté, c'est-à-dire sur la ligne des chiffres impairs, les deux premières maisons étaient aux ursulines de Poissy, et la dernière à M. de Belloy. Le chapitre de Notre-Dame en avait une vis-à-vis des ursulines; M. de Villapoux une autre, à l'enseigne du Rendez-vous, le n° 8 ou le 10, et la veuve Gascon une autre, dont le président Hénault fut ensuite propriétaire, en face de la rue Quincampoix. De cette rue-là, si encombrée lors du trafic sur les actions de Law, les agioteurs venaient dîner en foule à la Croix-Blanche, rue aux Ours.

RUE DES PRÊCHEURS.

Des lettres de Maurice de Sully, évêque de Paris, prouvent que Jean de Mosterolo avait cédé à l'abbé de Saint-Magloire, avant l'année 1184, des droits *in terrâ Morinensi*, et 9 sols sur la maison de Robert-le-Prêcheur. On en conclut que la rue des Prêcheurs s'est fait jour vers la même époque sur le petit fief de Thérouenne. Mais, peu de temps après, saint Dominique envoyait à Paris des religieux qui n'avaient rien de commun avec ceux du monastère de Saint-Magloire, déjà établi rue Saint-Denis, et ils s'appelaient tout uniment *frères prê-*

Digitized by Google

cheurs, en arrivant, avant de s'installer près d'une chapelle Saint-Jacques, qui leur a valu le nom de *jacobins*. Le XIIIe siècle, qui les voyait venir, voyait aussi sculpter un arbre, emblème qui apparaît encore à l'angle de la rue des Prêcheurs et de la rue Saint-Denis : cet arbre est couronné d'une Sainte Vierge et flanqué de douze rameaux, et à l'extrémité de chaque petite branche fleurit une tulipe, qui sert de chaire à un frère prêcheur. N'est-ce donc pas le berceau d'une compagnie célèbre que trahit, à défaut des livres, cette illustration d'encoignure ? Depuis que les jacobins florissaient rue Saint-Jacques, il ne restait plus guère dans la rue des Prêcheurs que ceux-là, au nombre de douze, qui perchaient sur l'arbre symbolique. Pierre Mouton, dès 1252, figurait comme propriétaire en ladite rue *aux Preescheurs*, où, quarante ans après les contribuables étaient :

Jehan de Souvigny. — Clyment le Fanier. — Aaliz la Parrice. — Ses enfanz. — Jehan de Grant-Moulin. — Jehan le Convers. — Gilebert de Dampierre. — Richard Lenglais, Tailleur. — Thomas le Cœdoanier. — Guill' Petit, Queu. — Gautier le Sueur. — Remy de Sens. — Pierre de la Fosse. — Robert de Gilvez. — Thoumas le Meire. — Alain Tyrenlire. — Tibaut de Senlis. — Jehan Navet. — Son gendre. — Aubour l'Espinguière. — Jehan Potage le genne (jeune). — Ermensart de Bétisi. — Giefroi le Clerc, Mestre de l'escole. — Thoumas Chovalier. — Pierre de Nesle. — Aleire la Teilière. — Jehan Chasteaufort. — Hubelet Tonquan. — Jacques le Tounelier. »

Une maison que s'était construite Gabriel père, un des architectes de Louis XIV, portait l'enseigne de la Pomme-de-Pin, et elle n'était séparée de la rue Mondétour que par une maison

Digitized by Google

à l'image de la Pucelle-tenant-une-Licorne, qui appartenait à Langlois, avocat, puis à son fils, Langlois de Campis, maître des comptes. Toutes les deux disparurent avec d'autres, en 1853.

Dans une des maisons qui leur survivent fut le bureau des potiers d'étain. Les membres de cette communauté poinçonnaient tous les ustensiles qui sortaient de leurs ateliers, et il leur était défendu d'en vendre qui ne fussent pas fabriqués à Paris. Leurs derniers statuts, remontant à 1613, les qualifiaient : *maîtres potiers d'étain et tailleurs d'armes sur étain.* Aussi pouvaient-ils armorier et graver de chiffres leur vaisselle métallique; mais ils n'avaient le droit d'enjoliver d'or et d'argent que les ouvrages destinés à l'Église. Enfin ils ne devaient se servir du marteau que depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir. Le patron de la compagnie était saint Fiacre. L'apprentissage durait 6 ans, et le compagnonnage 3. Le brevet se payait 36 livres, et la maîtrise 500, outre qu'elle ne pouvait s'obtenir sans la production d'un chef-d'œuvre.

En 1776, les faïenciers et les vitriers entrèrent dans la même famille professionnelle que les potiers d'étain. Le cliquetis et le luisant tout battant neuf des articles de ménage dont ils faisaient commerce attiraient les nouveaux mariés, particulièrement sous les piliers des halles qui, du côté où débouchait la rue des Prêcheurs, paraissaient des piliers d'étain et étaient connus sous ce nom.

Digitized by Google

RUE DES PETITS-CHAMPS

Les Dames de Montmartre. — Péril en demeure pour l'honneur du Couvent. — Le For-aux-Dames. — Le fief Saint-Merri. — La reine Blanche. — Les Petits-Champs. — Marie de Beauvilliers. — Gabrielle d'Estrées. — Le rachat des droits seigneuriaux. — La Confrérie des Ménétriers. — Les Maîtres à danser. — Les Doctrinaires. — Le Chapelain. — La Messe des Agents de change. — Saint-Julien-des-Ménétriers.

Le domaine accordé aux religieuses de Montmartre par Louis-le-Gros et par sa femme, Adélaïde de Savoie, comportait le fief du For-aux-Dames. Les droits seigneuriaux de ces dames furent authentiquement confirmés par les cinq derniers rois de la branche des Valois; mais elles n'étaient plus alors propriétaires de la maison sise rue de la Heaumerie, près Saint-Jacques-la-Boucherie, qui servait de siége audit fief dès la fin du XIIIe siècle. Un incendie, sous Henri II, et puis la guerre civile, avaient fort compromis leur temporel, sans profit pour le spirituel. L'abbesse en était quitte pour transférer, pendant les plus mauvais jours, sa résidence personnelle dans un hôtel garni, comme cela avait eu lieu pendant l'invasion anglaise, et bailli, greffier, procureur, agent-voyer, ne couraient pas grand risque, à l'abbaye; mais le relâchement absolu de la règle n'était pas plus de nature que le désœuvrement de la misère à sauver l'honneur du couvent. « Peu de religieuses, dit-on, chantaient l'office; les moins déréglées travaillaient pour vivre et mouraient presque de faim; les jeunes faisaient les coquettes; les vieilles allaient garder les vaches et servaient de confidentes aux jeunes. » Catherine de Clermont, abbesse depuis longtemps, fut obligée de plaider pour obtenir, en

Digitized by Google

1587, l'accès d'une pièce au rez de-chaussée que ses officiers appelaient encore *local des plaids du For-aux-Dames*. Ces dames n'y avaient aliéné une propriété, en 1319, qu'*à la réserve des prisons et du plaidoyé*, encore que le bailliage du For-aux-Dames fût réuni à celui de Montmartre. Or la moitié de la rue des Petits-Champs était dans la justice et censive dudit fief, comme s'y trouvaient des maisons de la rue Saint-Martin et de la rue Neuve-Saint-Merri. Aussi Mme de Clermont avait-elle pour tributaires, dans la première de ces trois rues :

Du côté droit : — Thibault, conseiller au parlement. — Le Sueur. — Claude Breteau, à l'image de Saint-Claude. — Les héritiers de Jacques Emond, pour une maison appartenant avant à l'église et hôpital Saint-Julien. — Martin et consorts, pour 2 maisons de même provenance. — Pierre de Caen, 2 maisons. — Les hoirs Jacques Emond. — *Du côté gauche :* — Bouchet, succédant à Mlle Dufaï. — Gassot. — Les religieuses de Montmartre. — Henry Gérard, hôtel avec jardin. — Perronne de Ranguet, veuve de Jean le Gresle.

Le reste relevait féodalement des *vénérables chefcier, chanoines et chapitre de Saint-Merri*, aux deux extrémités de la rue, du côté gauche, et à l'entrée, du côté droit, y compris le n° 8, qui appartenait alors aux héritiers de Guillot Diguet, et qu'on regarde comme un des nombreux logis de la reine Blanche en ses promenades. Les Petits-Champs, à la vérité, ont tenu assez de place pour que plusieurs hôtels aient commencé par y être des villas, et, comme pour nous en faire mesurer l'étendue, trois rues de Paris en retiennent le nom. Celle dont nous parlons, et qu'on a longtemps dite la rue des

Digitized by Google

Petits-Champs-Saint-Martin, est désignée dans un accord passé entre Philippe le Hardi et le chapitre de Saint-Merri, en 1273.

Chacun sait qu'en braquant des canons sur sa bonne ville de Paris, Henri IV remporta, à l'abbaye de Montmartre, une victoire amoureuse, qui lui parut de bon augure. Les frais en étaient faits par la nonnain Marie de Beauvilliers, pendant qu'une abbesse nouvelle s'enfuyait devant les gens de guerre, avant d'avoir reçu ses bulles. On sauva bien les apparences, en racontant que le droit de la guerre n'avait fait entrer le Béarnais chez ces religieuses qu'après le départ des jeunes réfugiées à Senlis sous la protection tant de Mme de Sourdis, parente de Marie de Beauvilliers, que de la maréchale d'Aumont, grand'mère de Mme de Montmartre. Cependant le prince remuait ciel et terre pour rendre le séjour de cette ville agréable à la jolie transfuge, qu'une surprise du cœur gagnait à son parti. Gabrielle d'Estrées, néanmoins, fit bien lestement oublier Marie de Beauvilliers, sa cousine, et Paris, beaucoup mieux gardé, continuait à se défendre; mais, dans le cœur même de la belle Gabrielle, Henri IV ne succédait à Henri III qu'après un intérim principalement rempli par Zamet, le cardinal de Guise, le duc de Longueville et le duc de Bellegarde. Elle fut pourtant plus constante en matière d'amour qu'en fait de résidence, cette maîtresse en titre de Henri IV. Un de ses logis ne fut-il pas l'hôtel (actuellement n° 15) qu'avait Henry Gérard rue des Petits-Champs, près d'une maison aux religieuses de Montmartre ? Marie de Beauvilliers, ayant pleuré sa faute encore plus que son royal amant en l'abbaye de Beau-

Digitized by Google

mont-lez-Tours, fut rappelée à Montmartre pourvue du titre d'abbesse, qu'elle prit, vers la fin du règne de Henri IV, avec un grand cérémonial qui lui donnait la M[lse] de Sourdis et la C[tesse] de Sagonne pour assistantes, et ce jour-là un capucin célèbre, Anne de Joyeuse, prononçait le sermon. Pendant plus d'un demi-siècle, qui ne fut pas entièrement employé à lutter contre l'indiscipline et les désordres de ses subordonnées, cette abbesse eut le temps d'écrire posément ses *Conférences d'une supérieure avec ses religieuses*. Elle racheta de Jean Bourgeois et consorts, en 1604, l'hôtel du For-aux-Dames, pour le compte de l'abbaye, et Nicolas Hardy, greffier de la justice du fief, prit cet hôtel à bail en 1655. A cette date, 56 ans déjà s'étaient passés depuis que M[me] de Sourdis avait fermé les yeux de Gabrielle, et Marie de Beauvilliers ne cessa que l'année suivante, en rendant à son tour le dernier soupir, d'exercer des droits respectés sur une des maisons où il régnait toujours un souvenir de Gabrielle. Il y avait alors à l'abbaye :

Noble dame Marie de Beauvilliers, *abbesse, dame de Montmartre, de Clignancourt, des Porcherons et du For-aux-Dames;* illustre princesse Françoise-Renée de Lorraine, *coadjutrice*; sœur Jacqueline de la Nouë, *prieure à Montmartre;* sœur Marguerite Langlois, *prieure aux Martyrs;* sœur Élisabeth Poullet, *sous-prieure à Montmartre;* sœur Catherine de Meaux, *sous-prieure aux Martyrs;* sœur Louise Jollivet, *célerière aux Martyrs;* sœur Louise de Morges, *portière*; sœur Catherine de Chanènes, *dépositaire;* sœur Marie Benoit, *boursière;* sœur Magdeleine Picart, *secrétaire du chapitre,* et Claude de Sèves, *célerière à Montmartre.*

Quant aux propriétaires de l'ancienne maison de Gabrielle, ils n'étaient autres que Isaac Chéret, maître des comptes, et

Digitized by Google

Marguerite de Flesselles, sa femme. Mlle Marguerite Chéret ayant ensuite épousé Nicolas Leclerc, la propriété fut vendue, en 1741, par Mlle Henriette Leclerc de Grandmaison, fille majeure, à Lartigue, ancien chapelier ; mais l'adjudication en avait lieu au Châtelet, 25 ans plus tard, sur décret poursuivi à la requête de Mlles Marie-Henriette et Élisabeth Leclerc de Grandmaison, (filles mineures émancipées d'âge sous la curatelle de leur mère, née Ledoux de Milleville) contre ledit Lartigue, qui n'avait pas rempli les engagements pris dans l'acte de vente. Les Lenoir, parmi lesquels il se trouvait un ancien greffier de la chambre des domaines, se rendirent adjudicataires, et ils ne vendirent qu'en 1792, après avoir fait aux administrateurs des domaines nationaux, par huissier, des « offres réelles de 500 fr. pour les remboursement, rachat et extinction des droits ci-devant seigneuriaux, tant fixes que casuels, échus et courants, dont ladite maison pouvait être tenue envers la Nation, représentant la ci-devant abbaye, sauf à parfaire, s'il y avait lieu, après la vérification de la valeur de ladite maison et la liquidation desdits droits, lesquelles offres lesdits sieurs administrateurs avaient refusé de recevoir. »

Les dames de Montmartre avaient donné gratuitement un terrain, entre les rues des Petits-Champs, du More et Saint-Martin, sur lequel Jacques Grare de Pistoye et Huet la Guette, deux ménétriers, avaient fondé un hospice, avec une chapelle dédiée à saint Genest, patron des comédiens, et à saint Julien. Une confrérie de 37 ménétriers, dont Pariset, ménestrel du roi, faisait partie, avait contribué à l'œuvre de toutes ses forces, et la constitution de cette confrérie datait de 1321.

Digitized by Google

La petite église s'est appelée avant peu Saint-Julien-des-Ménétriers : sur son portail étaient représentés des joueurs d'instruments. Aussi bien les musiciens et les jongleurs se réunissent d'abord dans une rue voisine, celle des Ménétriers ; mais plus souvent et plus longtemps on va jusqu'à la rue du More, sur une place attenante à l'église, pour y louer jusqu'à des poëtes, moins souvent que des bateleurs, mais principalement des musiciens, et accessoirement des danseurs. Si bien que la communauté des maîtres à danser se fixe elle-même à Saint-Julien, avec tribune dans la chapelle. Dam ! Saint-Julien est d'une grande ressource pour les fêtes particulières et pour toutes les entreprises se proposant l'amusement public : noces, baptêmes, distributions de prix, entrées solennelles, bals, concerts, spectacles, mascarades, curiosités en foire, sérénades à l'espagnole, vaudevilles et charivaris à la française. Rien que de charmant jusque-là ; par malheur on accuse un jour la confrérie de couvrir de ses priviléges non plus seulement un reste de ménestrels, des troubadours en survivance, des comédiens comme l'a été saint Genest, des joueurs de violon ; des râcleurs de guitare, des jongleurs et des baladins, mais encore des vagabonds, des filles perdues et des voleurs. Oh ! alors, la reine Anne d'Autriche favorise les prétentions des pères de la Doctrine chrétienne, nouvellement établis au quartier Saint-Victor, qui convoitent très-ardemment une succursale. Ces pères imposent aux confrères une transaction ; deux arrêts du conseil prononcent en sens contraire sur les difficultés qui en résultent. Procédure nouvelle et nouvel arrangement entre les parties, la veille de l'audience.

Digitized by Google

Conflit, imbroglio, malentendus, en somme, à n'en pas finir de si tôt! Sans compter que les réunions autorisées au cabaret de l'Épée-de-Bois, rue Quincampoix et rue de Venise, d'une société semi-académique, dite du *Roi des Violons*, se trouvent venger Mazarin de maintes mazarinades trop popularisées par les confrères de la rue du More et de la rue des Petits-Champs. A la mort de Favier, chapelain de Saint-Julien, qui a été nommé, comme ses prédécesseurs, par deux ménétriers investis des pouvoirs de la jurande, on nomme Pezé, frère de deux doctrinaires. De plus, le roi ayant créé des charges de jurés à titre d'offices dans chaque corps, celles des joueurs de violon et des maîtres à danser sont achetées par des jurés, créatures des doctrinaires. L'acte d'abandonnement est consenti par lesdits chapelain et jurés; l'archevêque approuve l'union, et des lettres-patentes semblent mettre le sceau à la substitution. Voici pourtant que la vénalité des charges est supprimée dans toutes les communautés. Aussitôt les danseurs et les musiciens d'élire de nouveaux jurés, et de signer une protestation au nombre de 280 maîtres, contre tout ce qu'ont fait les jurés précédents. Pendant l'instance, qui reprend de plus belle, Pezé passe de vie à trépas ; musiciens et danseurs nomment en remplacement Charles-Hugues Galand, ancien curé de Magny. Le procès enfin est jugé, en 1718, sur le rapport de l'abbé Pucelle, conseiller-clerc au parlement et neveu de Catinat : Galand reste chapelain.

Les pères de la Doctrine n'en conservent pas moins sept maisons, qu'ils ont achetées dans la rue des Petits-Champs depuis longtemps, en vue d'un établissement définitif. La

Digitized by Google

première est l'ancien logis de la reine Blanche, où les ont précédés Philippe de Flesselles et son neveu, Séraphin Baudouin, seigneur de Soupire. Ils tiennent les suivantes de Leroux, de Laborde et des héritiers Doussin. Les trois dernières étaient primitivement l'hospice de Saint-Julien et la demeure du chapelain; les ménétriers les ont aliénées en 1588, et elles ont appartenu, un siècle plus tard, deux à Étienne d'Osbolles, seigneur d'Osmonville, et l'autre au prévôt des marchands, M. de Bernage; Amurat et Lambert, gendres d'Osbolles, en ont hérité chacun une; mais celle de Lambert, à défaut de payement d'une rente foncière dont elle était grevée, a fait retour, en 1696, aux joueurs d'instruments. Celle-ci est l'ancienne maison du chapelain, et les doctrinaires n'en jouissent qu'à charge de payer une rente de 300 livres. A cette époque, les *maistres gouverneurs de la confrairie des Joueurs de violons et autres instrumens* payent le cens à Mme de Montmartre, pour la place et l'église de Saint-Julien-des-Ménétriers et un petit logement à côté. En cette église, à partir de 1720, les agents de change font célébrer leur messe annuelle du Saint-Esprit et un *requiem* pour chacun des leurs qui vient à mourir.

La communauté des ménétriers n'a cessé de vivre qu'avec toutes les communautés supprimées en 1776. Le temporel de l'église qu'elle avait créée et patronnée, n'a plus été administré que par le lieutenant de police. Mais un chapelain titulaire n'a cessé de dire la messe que pendant la Révolution, et on démolissait presque au même temps Saint-Julien-des-Ménétriers.

Digitized by Google

RUE NEUVE-SAINT-MERRI

Propriétaires des maisons de cette rue en 1722

Gauche.

J. de Soisy, contrôleur de la maison du roi.

Dauvilliers, mercier au pont au Change.

Morel, pâtissier.

V. de Manneville, conseiller au Châtelet.

Lelièvre, marquis de la Grange.

Les héritiers de J.-B. de Faverolles, correcteur des comptes : 3 *maisons*.

La Mise Colbert de Blainville, née Rochechouard ; *coin de la rue du Renard*.

Lecaron, conseiller au Châtelet : *autre coin*.

Le duc de la Trémoille.

Huot, serrurier, à l'enseigne du Chat-lié.

Bonne de Kerner, veuve Simonnet.

Catherine Jubert de Bouville, épouse de Gilles-Marie de Maupeou, maître des requêtes, et Hunet, avocat : 4 *maisons*.

Guilles des Buttes, trésorier de la généralité d'Orléans.

Triboust, ancien syndic des rentes de l'Hôtel de Ville

La Mise d'Ecquevilly, née Dumonceau : *coin Brisemiche*.

L'Hôpital-Général, donataire en 1672 des frères Quesnel, oratoriens : *autre coin*.

La veuve de Daguerre, seigneur de Voyenne, commissaire des guerres.

Les hoirs de Buquet, procureur.

Boulin, bachelier en théologie.

Le président Camus de Pontcarré, du parlement de Rouen.

Droite.

Devaux, officier du roi.

Les héritiers de Mercier, marchand.

Ravé, avocat.

La veuve de Langlois, auditeur des comptes.

Mathieu, marchand : *coin du cul-de-sac de l'Espérance ou du Bœuf*.

La présidente Lerebours, née Mallet : *coin dudit cul-de-sac et coin de la rue Pierre-au-Lard*.

Auvray, ancien notaire : *autre coin*.

Les héritiers de Proust, seigneur d'Houilles et du Martray, lieutenant particulier au Châtelet.

Pichon, maître des comptes.

Tarade, conseiller au Châtelet, à cause de sa femme, née Legagneur.

Dupuis, payeur des gages des officiers du Châtelet, à cause de sa femme, née Blondin.

Simon Rousseau, architecte.

Capronnier, seigneur de Gauffrecourt, gentilhomme ordinaire du duc d'Orléans

La succession Chuberé.

Arsant de Puisieux, gentilhomme de la chambre du duc de Berri, capitaine de la chambre du roi, au nom et comme tuteur de son fils, ce dernier légataire universel de Marie Héron, veuve d'Abel de Sainte-Marthe, conseiller aux aides.

La succession Presty.

François de Pàris, brigadier des armées, capitaine aux gardes-françaises, dona-

Digitized by Google

Gautier, avocat.
Boutaut, écuyer.
De la Garde, président au parlement.
Babille, lieutenant des chasses du duc de Vendôme.
X...
taire de Fleuriot, évêque d'Aire : *coin Poirier*.
La veuve de l'avocat Lefèvre, née Langlois : 3 *maisons, l'une au second coin Poirier*,
Guinet, marchand de vin.
Les héritiers de la veuve de Guillaume, commissaire des guerres, née Meunier.
L'Hôtel-Dieu.
Remigeau Montoire, conseiller au parlement de Metz, à cause de sa femme, née Fourment.
Les fils de P. le Cordelier, sieur de Brosses.
Colin, seigneur de Liancourt.
Les successeurs de Desbruyères, enseigne des Deux-Boules, ci-devant la Coquille.

Tableau complet, ou peu s'en faut! Mais le premier plan, où est-il? Quelques notes de plus vont y jeter, çà et là, un peu de lumière.

Le marquis de Lagrange avait acheté son hôtel (n° 9 présentement) d'un président au parlement, célèbre par son attachement à Henri IV, Nicolas Pottier de Blancmesnil, dont la reine Marie de Médicis fit ensuite son chancelier. La plus grande maison des Faverolles avait été saisie sur Jacques Mouffle, trésorier des ponts et chaussées, en 1683, avec la qualification de ci-devant manufacture royale de chandelles. Colbert de Blainville, grand maître des cérémonies de France, surintendant des mines, colonel du régiment de Champagne, était curateur judiciaire à la personne et aux biens de sa femme; celle-ci tenait l'hôtel qu'il habitait de Rochechouart de Tonnay-Charente, son père, et de Marie Phelypeaux de la Vrillière, sa mère. A la famille parlementaire Pottier avait aussi appar-

Digitized by Google

tenu l'hôtel dont le jeune duc de la Trémoille ,président-né des États de Bretagne et pair de France, avait hérité par son bisaïeul maternel, René de Marillac, conseiller d'État et conseiller d'honneur au parlement de Paris; mais cette propriété, sise rue du Renard, n'avait guère sur la rue Neuve-Saint-Merri qu'un passage de servitude. Hennequin d'Ecquevilly, pour sa part, n'était rien moins que capitaine-général de la vénerie du roi, premier guidon des gendarmes de sa garde, et Mme d'Ecquevilly avait hérité sa maison de Camus Destouches, contrôleur général de l'artillerie. Camus de Pontcarré, président au parlement de Normandie, recevait du procureur Chardon les loyers de sa propriété. Passons maintenant sur la ligne des numéros pairs. Le président Robert Aubery, enterré à Saint-Merri; Denis de Noirmoutier et Renée-Julie Aubery, sa femme; Jean Boüer, secrétaire du roi et de son conseil d'État, et Yves Mallet, secrétaire du roi, avaient précédé Thierry Lerebours, seigneur de Bertranfosse, président honoraire du grand conseil, et sa femme, Marie Mallet, en l'hôtel Lerebours, auquel se trouvaient attachés le droit perpétuel de fontaine à la maison et le droit de chapelle à l'église Saint-Merri. Une petite propriété adjacente avait été vendue aux Mallet-Lerebours, et une autre à Jean Baillif, bourgeois, par Abraham, seigneur de Chalange, maître d'hôtel ordinaire du roi, vers 1685. La famille Pichon avait acquis antérieurement la sienne de Pinette, trésorier du duc d'Orléans. A qui Rousseau avait-il eu l'honneur de succéder, dans sa maison plus grande? A Marie-Madeleine du Guesclin, comtesse et chanoinesse de Poussey, et à sa sœur, veuve de Despeaux, seigneur du Chemin, toutes les deux héritières

Digitized by Google

de M[me] Bourdin de Chapuis, née Cousinot. A qui, M[me] Lefèvre? A Le Pilleur, évêque de Saintes, et à sa famille. Et enfin Remigeau Montoire? A Marie-Anne Jabach, veuve de Nicolas Fourment, directeur de la manufacture royale de buffles de Corbeil, qui elle même venait après son frère, Evrard Jabach, qualifié dans un livre d'adresses : *premier banquier pour la Hongrie, la Turquie et la Pologne.*

A l'hôtel Jabach se rattachaient trois ou quatre petites maisons, dont l'une, donnant sur notre rue, fut occupée, du temps de la famille Fourment, par Barat, garde-magasin de la manufacture de buffles. N'est-ce donc pas à juste titre que l'historiographe Germain Brice reproche à l'hôtel le peu de clarté de ses appartements et de « ses jardins serrés? » Il dit aussi: « Bulet a fait plus que les autres pour l'hôtel Jabach, où tous les nobles architectes ont donné des dessins, » et il loue la distribution heureuse des appartements restaurés par Dulin. On cite ailleurs Jean Marot comme l'architecte dont le travail à été mis le plus à profit. Au reste, Evrard Jabach devait s'être établi rue Neuve-Saint-Merri pendant la jeunesse du grand roi, et il avait fait son hôtel d'une maison que Jean Gobelin le jeune avait eue à sa disposition sous Henri III. Vers le milieu du XVIII[e] siècle, il s'y tenait des *assemblées:* on appelait ainsi des fêtes de nuit organisées pour le jeu et la danse, dans un but de spéculation, et l'Opéra leur en voulait de faire concurrence à ses bals.

En sortant de l'hôtel Jabach, au petit jour, que de fois les joueurs fatigués ont eu la brusque perspective du seul repos qu'il leur fût assuré ! Le bureau des jurés-crieurs, préposés aux

Digitized by Google

pompes funèbres était en face, et on s'y levait matin. Cette confrérie, instituée par Charles V, se composait de 30 membres, dont le doyen avait nom Fournier, et le syndic, Doucet, alors que le siége se trouvait dans la rue dont nous vous parlons. On racontait en ce temps-là que Catherine de Médicis avait jadis logé dans la maison où les jurés-crieurs disposaient tout pour les cérémonies funèbres, et que la maison voisine, habitée par Dupont, maître de mathématiques, avait appartenu à la mère de saint Louis. Or l'immeuble dans lequel ce maître faisait un cours de géométrie, de trigonométrie, de mathématiques et d'hydrographie, n'était séparé de la rue Saint-Martin que par sept ou huit immeubles. Rappelons en outre que Dupont se plaisait à faire aux curieux les honneurs de son logement, décoré de sculptures et de dorures anciennes, et qu'on y remarquait une fleur de lis.

Quand au savant Raoul de Presles, fils du secrétaire de Philippe-le-Bel, il demeura indubitablement dans ladite rue, mais plus près de l'autre extrémité. Cet avocat, traducteur de la *Cité de Dieu*, était attaché comme conseiller à la compagnie des marchands forains de marée. Charles V, son protecteur, l'autorisa à établir un pont sur une ruelle, pour relier deux maisons dont il était propriétaire. Mort en 1382, il reçut la sépulture à Saint-Merri.

Dans la même rue, sous le règne précédent, Jean Baillet, trésorier des finances, avait été assassiné par un commis changeur, Perrin Macé.

Elle existait déja sous le règne de Philippe-Auguste.

Vous jugez donc de ce qu'elle a vu passer de générations et

Digitized by Google

d'entreprises, faire de fortunes et s'en défaire, de crédits poindre, s'étaler sur la place et s'évanouir dans les ténèbres, d'affaires enfin, sous toutes les formes, se succéder infatigablement! Combien d'ailes et d'étages par siècle ajoutés à ces bâtiments, presque toujours les mêmes! En de telles rues passez, n'y couchez pas, si vos affections sont ailleurs: une fois là, vous n'en sortiriez plus qu'enrichi honorablement, c'est-à-dire en y mettant le temps, ou bien les deux pieds en avant.

RUES DES VIEILLES-ÉTUVES.

Dieu tient le cœur des rois en sa main de clémence;
Soit chrétien, soit païen, leur pouvoir vient d'en haut,
Et nul mortel ne peut (c'est un faire le faut)
Dispenser leurs sujets du joug d'obéissance.

On lisait ce pauvre quatrain, rue des Vieilles-Étuves-Saint-Martin, sur une maison bâtie par un des architectes de Henri IV. Il va sans dire que la Révolution a gratté pareille inscription.

En même temps, comme nul ne l'ignore, on a supprimé les maîtrises. Dans celle des barbiers-perruquiers étaient incorporés les baigneurs-étuvistes. Sauval remarquait en 1660 que les étuves devenaient rares à Paris, et il rappelait qu'à la fin du siècle précédent on ne pouvait faire un pas sans en rencontrer. Néanmoins, du vivant de Sauval, des maisons de bains assez nombreuses faisaient encore concurrence aux maisons borgnes comme il y en a une au n° 14 de ladite rue, et cela contrairement à une quantité d'ordonnances de police répétant une

Digitized by Google

défense qui était déjà faite, du temps d'Étienne Boileau, aux baigneurs du XIIIe siècle, en ces termes : « Que nuls ne soustiengne en leurs mesons bordiaux ne de jour ne de nuict. »

A cette époque reculée les étuvistes parisiens n'étaient qu'au nombre de vingt-six, et celui de la rue des Étuves-Saint-Martin s'appelait *Richart;* celui de la rue des Étuves-Saint-Honoré, *Guillaume.* Il en coûtait moitié moins cher pour s'*estuver* chez eux que pour s'y *baingnier.* De bon matin leurs crieurs réveillaient les habitants de leur quartier respectif, en annonçant que l'eau était chaude. Aussi Guillaume de Villeneuve écrivait-il dans ses *Crieries de Paris :*

Oiez c'on crie au point du jor :
Seignor, qu'or vous alez baingnier
Et estuver sans delacer ;
Li bains sont chaut, c'est sans mentir !

Un des prédécesseurs de Richart avait coulé des bains pour la reine Blanche ; un de ses successeurs fut Geoffroi, à l'image du Lion-d'argent, et à cause de lui, sous Jean-le-Bon et sous Charles V, on disait rue Geoffroi-les-Bains. La maison où cette dynastie de baigneurs devait, « tenant estuves à femmes, ne chauffer icelles pour hommes, » et dans laquelle on se baignait encore en 1578, est maintenant le n° 4.

L'autre rue des Vieilles-Étuves prenait transitoirement le nom de Jacques-de-Verneuil, sous Philipe-le-Bel; elle rejoignait alors la rue de Nesle, aujourd'hui d'Orléans, plus haut que celle des Deux-Écus, connue comme rue Traversaume, et elle aboutissait à un hôtel, que dis-je! à un palais. Là, en effet, Philippe-le-Bel venait après Jean de Nesle, après Louis IX, et

Digitized by Google

avant Charles de Valois, Jean de Luxembourg, roi de Bohême, Charles V, Amédée VI, comte de Savoie, Louis XII, alors duc d'Orléans, Catherine de Médicis, Catherine de Bourbon, Charles de Soissons, le prince de Carignan, la banque de Law, dont le dernier marché aux actions fut en cet hôtel, et enfin la halle au Blé. L'agrandissement de l'hôtel de Soissons pour Catherine de Médicis raccourcissait, dans ces parages, en 1577, et la rue d'Orléans et celle des Vieilles-Étuves, où le n° 16, dit-on, appartint à la même reine. Maison dont le propriétaire, sous Louis XVI, signait : Dupont. A cette époque le chevalier Desforges disposait des deux immeubles situés en face. N'y cherchez plus l'estaminet où naguère se réunissaient, pendant la quinzaine de Pâques, tous les comédiens et comédiennes de France sans engagement : le *Roman comique* a quitté la brasserie qu'on y voit encore, pour un café de la rue des Marais-Saint-Martin et pour son allée favorite au jardin du Palais-Royal. En la même rue avait résidé, à l'enseigne du Barillet, Ogier de Gombaud, l'un des poëtes fêtés à l'hôtel Rambouillet, qui fit la tragédie des *Danaïdes*, et qui fut le premier à s'asseoir dans l'un des fauteuils de l'Académie française. Quant aux bains plus anciens encore de la rue des Vieilles-Étuves-Saint-Honoré, Jaillot les met au nombre de ceux où le maître étuviste n'avait que faire d'être barbier, s'il se conformait aux mesures qui ne les ouvrait qu'à un sexe. Ne s'étaient-ils pas vu enclaver avec la rue dans l'enceinte de Philippe-Auguste? N'en pourrait-on pas dire presque autant de l'escalier à vis qui tourne encore dans le fond du n° 6, et de la petite niche à madone du 14?

Digitized by Google

RUE DU ROULE.

Jean-René de Longueil, marquis de Maisons et de Poissy, conseiller du roi en tous ses conseils, président à mortier au parlement, membre honoraire de l'Académie des sciences, avait été chancelier de la reine. Seigneur des fiefs du Roule et de Béthisy, à Paris, il habitait avec sa femme, Marie-Louise Bauyn d'Angervilliers, un hôtel où se trouvait auparavant la douane, rue Béthisy, près celle des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, quand, en 1689, fut autorisé le percement de la rue du Roule, à l'entrée de laquelle se maintint le chef-lieu du fief jusqu'à l'abolition de toutes les seigneuries. Ce président fut inhumé, en 1731, aux Cordeliers, dans une sépulture de famille qui, après lui, n'avait plus personne à attendre. L'hôtel d'Alembon, appartenant à Charles Grousset, marquis d'Alembon, et attenant à l'hôtel de Montbazon, avait été entièrement démoli pour faire place à la nouvelle rue, dont les terrains avaient été acquis par une compagnie d'entrepreneurs ayant pour chef Prédot, un architecte des bâtiments du roi. Une sentence du Châtelet y délimitait, le 11 décembre 1694, sur le toisé de Gabriel Leduc, autre architecte du roi, le fief du For-aux-Dames, contigu sur ce point au fief du Roule et relevant de l'abbaye de Montmartre. Le plan de 1652 n'avait marqué particulièrement à la place future de la rue que l'hôtel de *M. de Longueville.*

Un plan plus détaillé y aurait indiqué, année 1704, deux groupes de maisons neuves, sous les noms que voici :

Côté droit: — Michel Delaporte, seigneur de Verville, tenant d'une part à Mauguet, d'autre part à X., et par derriere au jeu de paume de la rue Tirechappe (1/4 seulement de sa maison était dans

Digitized by Google

la mouvance du Roule). — Mauguet, sieur de Mezières. — J. B. Prédot, architecte et bourgeois de Paris : quatre maisons bâties sur l'emplacement d'une maison à l image du Bœuf-couronné et sur l'hôtel d'Alembon en partie, l'une des quatre au coin de la rue Saint-Honoré. — *Côté gauche :* — Rémy du Canel, acquéreur de Prédot, enseigne de la Chasse-royale (dont 1/24 seulement du fief du Roule). — Josse Tristan, peintre. — Françoise Langlois, veuve d'André Lenôtre. — Anne Leclere, veuve d'Edme Pellé, secrétaire du roi, au Saint-Esprit, ci-devant à la Levrette, coin de la rue Saint-Honoré (censive de Montmartre).

Ces maisons, vous pouvez les revoir sans exception. Mais la rue en comptait 28 avant la fin du règne de Louis XIV. Aujourd'hui l'énumération ne va pas au delà de 23.

Favières fils, marchand de bas du roi, était établi rue du Roule ; il épousa, en 1759, Mlle Chanvray, née à Paris 16 ans 1/2 auparavant. Tout alla bien pendant la lune de miel. La jeune femme était une jolie blonde, faite au tour, ni petite ni grande, qui chantait gracieusement en s'accompagnant au clavecin ; seulement ses deux petites mains, qui commençaient par caresser les touches, les griffaient avec impatience à la moindre note douteuse : était-ce d'un rassurant augure pour le contrat qu'elle venait de signer? Elle trouva son mari laid en regardant un garçon, son commis, qui fut renvoyé, mais trop tard. Les œillades d'un marquis de Bandolle, qui passait et repassait devant la boutique, rallumèrent des querelles de ménage mal éteintes, et ce roué fit jouer d'habiles entremises pour tromper non-seulement Favières, mais encore, dans la même journée, Mme Favières avec une fille novice. La séduction n'alla plus loin ni pour celle-ci, dont le père était limonadier dans la rue des Petits-Carreaux, ni pour celle-là, à laquelle son mari ferma presque la porte au nez. La veuve Chanvray prodigua à sa fille les consolations et les conseils de

Digitized by Google

toutes les mères en pareil cas ; si bien que Mme Favières, logée dans un couvent, constitua procureur, demanda et obtint séparation de corps. Une fois libre, elle s'afficha dans le monde avec le chevalier du Bec-de-Lièvre ; mais elle avait encore pour amant de cœur le complice de sa première faute.

Trente ans après l'époque où s'y mariait le marchand dont nous venons de pleurer l'infortune, comme on la pleurait de son temps, la même rue, rien que sur sa rive droite, voyait se succéder, en fait d'établissements qu'on peut noter :

Une manufacture de papiers peints, sous la direction de Windsor. — Le bureau de l'*Almanach de Paris*, donnant annuellement les adresses des personnes de condition, chez Lesclapart, libraire. — La boutique de Moinat, ferblantier, inventeur d'une lampe *sans fumée, sans odeur*. — Le magasin de Ducoudray, joaillier de tous les ordres royaux. — Le bureau des journaux de harpe, clavecin et musique, et du journal hebdomadaire de Leduc.

Sous le premier empire, la rue du Roule était encore plus commerçante : des lampistes à inventions et le parfumeur Fargeon y florissaient, ainsi que Mlle Gaillard, qui tenait un cabinet d'histoire naturelle.

Au n° 17, sous Charles X, demeurait Martainville, journaliste mordant et auteur dramatique. Il discutait avec les libéraux, et surtout il jugeait l'Empire, comme l'histoire le juge déjà, en se montrant reconnaissant des libertés restituées par la Charte. Pour y avoir mis trop d'esprit, il ne sut pas faire vivre le *Drapeau blanc*, feuille qui lui laissa tant d'ennemis ! Mais quel homme que Martainville, quand des anciens sergents ou lieutenants de l'Empire, qui se disaient eux-mêmes des libéraux, menaçaient de l'exterminer ! C'était le traiter en ami des étrangers, qu'ils avaient harcelés pour obéir à Napoléon

Digitized by Google

seul; mais il bravait tous les périls que lui faisaient courir ces braves, qui finirent par se convaincre qu'il était aussi français qu'eux. Un soir surtout, les amis de Martainville purent désespérer de lui, le 31 juillet 1822, tant les clameurs étaient violentes qui accueillaient son apparition dans une loge, au théâtre de la Porte-Saint-Martin! Pourquoi? parce qu'il ne blâmait pas M. de Corbière d'avoir permis à des acteurs anglais de jouer là les chefs-d'œuvre d'un théâtre étranger. Que voilà bien l'esprit des gens qui portaient à la boutonnière un bouquet de violettes en ce temps-là! Le journaliste répondit au commandant de la force armée, qui le suppliait de se retirer, dans la crainte que les vociférateurs du parterre n'escaladassent la galerie: — Monsieur, je préfère demeurer sous la protection de l'autorité. Si je suis assassiné, j'aurai fait mon devoir, et vous n'aurez pas fait le vôtre.

RUE DU HAZARD

Boileau dit:

> On a vu le vin et *le hazard*
> Inspirer quelquefois une muse grossière.

Et il ne parle pas, en ce passage, d'une combinaison de circonstances indépendantes de la volonté; il parle d'un jeu, proprement dit de son temps encore *le hazard*, que les Grecs du Bas-Empire avaient appelé ἀζάριασ, et que l'on prétendait, alors des difficultés de Philippe le Bel avec Boniface VIII, avoir vu jouer à ce pape (*ludens ad azaros*) en tête-à-tête avec une dame. C'était, d'ailleurs, un terme de jeu de paume et de jeu de quilles; on y disait d'une balle qui rebondissait d'une façon insolite, ou d'une boule qu'un obstacle imprévu dérangeait, une fois lancée, que cette balle ou cette boule *faisait hasard*. Mais, surtout comme synonyme *d'as* à l'usage des joueurs de

Digitized by Google

dés, il en était venu à servir de dénomination à un genre de partie. Un passage du *Parlement d'amour*, d'Alain Chartier, nous met sur la voie en ces termes :

Et elle faisoit à tous tours
Son poinct double ; et c'estoit par l'art
De ses délicieux atours,
S'y gardant de gecter azart.

Une maison de jeu, par extension, garde le nom du *Hazard* et le fait partager à la ruelle où elle est située. Cette petite rue ne figure pas encore sur le plan de 1652 ; mais elle était déjà portée au censier de l'archevêché trente ans plus tôt. Par conséquent les joueurs s'y rendaient en passant devant l'hôtel Mercœur, qui appartenait alors au marquis d'Estrées, et devant l'hôtel de Rambouillet, au sieur Dufresne, avant que le Palais-Royal ne s'élevât à la place de ces deux hôtels. Combien de maisons, en la rue du Hasard, à la fin du XVII[e] siècle ? 13. Combien de réverbères ? 4, et il n'en faut pas davantage pour reconnaître nuitamment la maison dans laquelle on remuait les dés, à pareille heure, sous la régence de Marie de Médicis. Le sculpteur Legrand en est alors propriétaire.

La même maison devient postérieurement hôtel Séguier : les bureaux de cet avocat général au parlement y sont installés. Magistrat de la vieille roche par ses traditions de famille, il s'oppose, mais en vain, à la condamnation de Lally ; il donne sa démission quand le parlement Maupeou est substitué au parlement dont il ne partage pas les disgrâces, et il ne reprend les fonctions du ministère public qu'au retour des anciens conseillers. Depuis 1757, M. Séguier fait partie de l'Académie française ; par exemple, quant à sa robe de magistrat, il la jette, comme particulier, aux orties d'une robe plus facile à déposer qu'à rajuster. Il a toujours une maîtresse en titre ; une année,

Digitized by Google

c'est la fille Buchet, qui ne se gêne pas trop, comme on disait alors, pour jouer au reversis avec bien d'autres; l'année suivante, c'est Jeanne Vaubertrand. Cette autre fille du monde, encore un mot du temps! a principalement mis à contribution M. Geneste, commissaire des guerres, et un neveu du trésorier de la reine, puis M. Clausier, qui vient de l'Amérique; elle a voulu monter sur les planches, et comme elle chante et danse passablement, Monet, auteur et directeur, l'a engagée pour les deux foires, à raison de 50 louis; mais, au lieu de faire son service, elle reçoit M. l'avocat général dans un hôtel de la rue de Thorigny, où la place d'honneur lui est avant peu disputée par Dufour, père nourricier du Dauphin. M. Séguier fait à la belle des scènes de jalousie à émouvoir tous les habitants du Marais, excepté elle, qui a un train de maison à soutenir quand même, avec équipage et laquais. D'historiettes de ce genre la biographie de Séguier regorgerait; il a près de Saint-Laurent une petite maison, que la Hecquet, entremetteuse, ne laisse pas chômer de parties fines. Il fait des dettes, que le roi paye une fois, afin de le marier, avec un douaire de 8,000 livres. Chez lui, du reste, l'avocat général observe si bien les convenances, qu'il se met rarement à la fenêtre, crainte de reconnaître à la sienne une des drôlesses qui habitent la même rue.

La D^lle^ Ferrière est du nombre; son visage, picoté par la petite vérole, n'en a gardé que des traits plus piquants; et puis, comme on dit la bien faite! M. Séguier, qui connaît son histoire, l'appellerait Mme de Serres, si le mariage lui-même pouvait donner à de telles femmes autre chose qu'un nom de guerre. Élevée par sa tante, à Montreuil, elle n'a appris d'un chanoine de Vincennes que l'*a, b, c* de son état; De Serres l'a rencontrée chez la Montigny, où elle faisait ses humanités, et quand M. de Bregé, doyen du grand-conseil, a meublé riche-

Digitized by Google

ment cette fille, il a mis à la porte de Serres, qui n'a pu rentrer par la fenêtre qu'au moyen d'un mariage secret. M. de Bregé, plus épris que jamais, s'est débarrassé du mari en lui achetant une charge d'officier dans les gardes de la ville ou chez le roi, valant 25,000 livres, et il a placé pareille somme sur la tête de son épouse. Mais celle-ci dépense trop pour que le grand-conseil y suffise sans la cour des aides. La propagande que fait son greluchet d'époux, pour elle et pour d'autres danseuses, le dégoûte tellement des femmes, qu'il se tourne d'un autre côté.

Le Lycée de Paris, fondé en 1799 par Lebrun, mais qui fait suite au Lycée des Étrangers, à l'Athénée des Étrangers, occupe le ci-devant hôtel Séguier. Cet établissement donne des concerts et des bals pour l'agrément de ses abonnés à l'année ou au semestre, en même temps qu'il ajoute à leur instruction par des cours, par des conférences, par des lectures. Les professeurs du Lycée de Paris sont :

Duclerc, pour la cosmographie; Leblanc, économie politique; Palissot-Beauvois, géologie; Rauque, physiologie; Blanvillain, littérature italienne; Baldowinn, langue anglaise; Gautherot et Cadet, physique; Bellangé, architecture rurale; Sepz, hygiène.

Le tripot du Hazard, la maison de Legrand, l'hôtel Séguier et le Lycée, tout cela porte aujourd'hui un 6 pour point de repère. L'appartement de la D[lle] Ferrière était au 11, transformé en hôtel du Pérou, puis de Pologne, et occupé ensuite par une réunion de filles du monde, sous la direction de la femme Bessières, maîtresse d'un sieur Hérault, propriétaire de l'immeuble, à laquelle Bessières succèdent la femme d'Orsay, la femme Bourgeois. On peut encore, sous ce toit galamment hospitalier, se demander avec Lucain :

Quem tamen inveniet tam longa potentia finem?

Paris.—Typ. Dypray de la Mahérie, boulevard Bonne-Nouvelle, 26.—288.

Digitized by Google

LES ANCIENNES MAISONS

Des rues Villedo, Tirechape, Venise, Geoffroy-Langevin, Simon-Lefranc, Maubuée, de l'impasse du Coq et du quai de la Rapée.

Notices historiques, entièrement inédites, se rattachant à l'ouvrage intitulé :

LES ANCIENNES MAISONS DE PARIS SOUS NAPOLÉON III

PAR M. LEFEUVE

Monographies publiées par livraisons séparées, avec une table de concordance et une table alphabétique par série.

RUE VILLEDO.

Les journaux qui insèrent, avant qu'elles n'aient paru dans les *Anciennes maisons de Paris*, quelques-unes de nos notices, tiennent toujours à choisir les bonnes rues. Ainsi, les mauvaises portent, pour commencer, la peine des immoralités publiques; mais elles finissent par trouver grâce devant un public indulgent, qui nous saurait fort peu gré d'une pruderie habile à passer sous silence tout ce qui n'est pas édifiant. De compagnie vont le bien et le mal, à travers une grande ville. La rue Villedo, elle principalement, s'est perdue de réputation à voisiner avec les galeries de Bois, d'où tous les soirs les robes les plus courtes et les plus décolletées lui revenaient, suivies de près par des bottes, ou bien par des souliers à boucles. L'entretien d'un pareil commerce d'amitié ne laisse

Digitized by Google

guère le temps de regarder les étoiles qu'en plein midi ; car elles ne luisent, la nuit, dans aucun ciel de lit. Donc, en la rue Villedo n'était pas déplacé un *Spectacle uranographique des phénomènes de l'univers*, qui y représentait, au commencement de l'Empire, la nature dans ses merveilles : cette description des corps célestes avait pour auteur Charles Roy. La plupart des maisons voisines eussent compromis une demi-vertu, et rarement la plus honnête fille poussait la naïveté et l'innocence jusqu'à ne pas éviter cette rue par un détour, au risque d'allonger son chemin. On y prenait le passant au collet, tout en le complimentant sur sa bonne mine, aussitôt que les réverbères s'y allumaient aux deux extrémités, et deux laitières y commençaient à peine, le lendemain, à remplir des tasses de faïence, que déjà les croisées s'entr'ouvraient pour faire : *Pstt* ! Une fois exilées des galeries du Palais-Royal, les bergères d'Amathonte tinrent bon, faute de mieux, dans les rues d'alentour ; M. Prudhomme en garde national, dit encore à plus d'une, après 1830 : — Permettez-moi de vous appeler Cypris... Courtoisie dont ne se plaignaient pas, rue Villedo, deux chefs de parties en renom : la dame Legrand, alors n° 10, et la Delille, que remplace au 4 une femme Legrand.

A ce dernier numéro près, *unus multorum,* la rue Villedo s'est rangée, après un demi-siècle d'égarements, lesquels n'avaient plus pour excuse le besoin d'essuyer les plâtres.

On y rencontrait sous Louis XVI, à main droite, la manufacture de plomb laminé de Laurent et le bureau de Dufresne, agent de change ; à main gauche, l'hôtel d'Agoult. Le vicomte d'Agoult était sous-lieutenant aux gardes du corps, puis mes-

Digitized by Google

tre de camp, et son frère, évêque de Pamiers. Dans la suite, l'officier devint lieutenant-général et gouverneur du château de Saint-Cloud.

Une famille qui a beaucoup marqué dans les fastes de la chorégraphie, demeurait au n° 3, en 1771 : elle se composait de Gardel père, ancien maître des ballets à la cour de Stanislas, qui ne dédaignait pas de figurer tout simplement à l'Opéra ; de Gardel aîné, danseur et maître des ballets au même théâtre; de Gardel cadet, doublure de son frère et figurant dans les chœurs de la danse ; puis de Mlle Gardel, danseuse. Les représentations de l'Opéra avaient eu lieu pendant six ans dans la salle des Machines, aux Tuileries, pendant la reconstruction de la salle incendiée en 1763, entre le Palais-Royal et la cour des Fontaines. Gardel jeune, bien que déjà attaché au corps de ballets, prenait encore des leçons de violon et de latin : il avait 14 ans à peine. Homme de bonne compagnie par son éducation, il n'en grandit que mieux dans cet olympe de la chorégraphie mythologique, dont il devait écrire les derniers livrets et mimer le chant du cygne. Son frère mourut, et il lui succéda comme chef d'emploi, comme compositeur, comme premier maître à l'école de la danse : il habitait alors la rue Saint-Roch. Vers le même temps, Mlle Houbert, dite Miller, passait premier sujet. Un jour, on alla jusqu'à dire de cette remplaçante de Mlle Guimard : « Elle est à la danse ce que la Vénus de Médicis est à la sculpture. » Gardel pouvait-il donc mieux faire que d'épouser Mlle Miller, en 1795? Les amis de leur maison étaient une société choisie. Peu de temps après les Cent-Jours, M. et Mme Gardel se retirèrent tout à fait du théâtre ;

Digitized by Google

mais, depuis vingt années, Gardel dansait rarement, il se contentait de faire danser. Chef d'école débordé par des idées nouvelles, qui partout reniaient l'art classique, il n'en survécut pas moins un quart de siècle à son enseignement, et quelque huit ans à sa femme.

Guillaume et François Villedo, généraux des bâtiments du roi et des ponts et chaussées de France, avaient acquis sur la butte des Moulins, le 24 décembre 1667, des maisons et une grande place. François Villedo avait assisté personnellement Louis XIV, le 17 octobre 1655, dans la pose de la première pierre de la colonnade du Louvre, en sa qualité de maître ès œuvres de maçonnerie. En conséquence, comment s'étonnerait-on que son nom ait été donné à un chemin tracé, dès 1639 sur un versant de la butte des Moulins? Toutefois, les frères Lazare en font honneur à Michel Villedo, avec le millésime de 1655. Un autre général des œuvres et bâtiments du roi avait porté ce nom et ce prénom, ainsi que son père, maître maçon d'abord, qui demeurait rue du Vert-Bois. Un des membres de ladite famille, mari de Marguerite Hanicle, abandonna, en 1683, à Jean Hanicle, architecte royal, un terrain entre les rues de Poitou et du Pont-aux-Choux, dont le quart lui avait été donné par le roi, et le reste vendu par deux valets de chambre du chancelier Boucherat. Michel Villedo, en homme de génie, avait proposé de former un canal entre le bastion de l'Arsenal et la porte de la Conférence, qui eût été un canal de ceinture, mais non pas un canal de l'Ourcq, et deux traités avaient préludé à l'exécution probable du projet, le 29 janvier 1636, le 3 octobre 1637, sous les auspices du père Jo-

Digitized by Google

seph, favori du cardinal de Richelieu et capucin, qui ne pouvait y pressentir que des commodités et non des avantages pour les religieuses qu'il avait établies au couvent des Filles-du-Calvaire. Mais tout en était resté là, par l'effet de la résistance opiniâtre de Claude de Bullion, le surintendant des finances, qui en voulait au père Joseph. Sans l'opposition quand même de ce ministre. Villedo, aussi bien que Riquet, l'auteur du canal du Languedoc, méritait que la postérité lui érigeât une statue !

RUE TIRECHAPE.

Tous les lundis, avant la grande révolution, les marchandes à la toilette tenaient un marché sur la place de Grève, au nord de l'Hôtel-de-ville ; on l'appelait marché du Saint-Esprit, à cause de l'hôpital dudit nom, fondé en cet endroit au XIVe siècle et démoli en 1798. La misère, la saisie et la mort aidant, jamais la place ne chômait de garde-robes de hasard, à vendre jusqu'aux dernières chemises ; mais on y étalait aussi de riches toilettes, que la comédie, le souper et d'autres plaisirs avaient fripées la veille, la prudence et la coquetterie commandant de les renouveler au profit de l'amour, aux frais de la jalousie. Les marchandes du Saint-Esprit ne se contentaient pas d'attirer l'attention sur ce luxe de rencontre en débitant à qui voulait l'entendre : — Voici, ma petite dame, des dentelles qui ont coûté les yeux de la tête à la présidente d'Hennin, et plus encore au président; voilà une robe de

Digitized by Google

Mlle Duthé, qui sent son prince à quinze pas; cet éventail vient d'une ambassadrice, et voulez-vous savoir, ma mie, qui a chaussé ces bas de soie? une princesse qui ne va jamais à pied!... On tirait par la manche, tout en parlant ainsi, on prenait par le bras chaque femme qui passait; on traitait la bourgeoise aussi familièrement que la grisette et que l'entremetteuse, afin de pousser chaudement à la vente. De nos jours, les marchandes du Temple s'y prennent-elles bien différemment pour arrêter tous les passants? Dès le XIIIe siècle, n'en doutez pas, les fripières arrêtaient, comme à présent, les gens dont la mine valait mieux que l'habit, pour leur en offrir un qui montrât moins la corde. La rue Tirechape passe pour devoir son nom à leurs moyens coercitifs de faire des offres de service, qui réhabilitaient commercialement le procédé qu'une passion malheureuse avait discrédité jadis entre les mains de Mme Putiphar. Le souvenir de cette chape-chute encourageait, il est vrai, d'autres femmes, aussitôt qu'il passait le soir quelque Joseph, à le tirer de même par son manteau, qui leur restait à défaut de sa bourse : maintes petites rues comme celle qui nous occupe furent bercées, en naissant, par de pareilles nourrices. D'autre part, on appelait *tire-laine*, au moyen âge, un voleur à la tire, et *tire-chape* en paraît très-fort le synonyme. Qu'on y ait de force habillé ou déshabillé les passants, deux des premières maisons de la rue Tirechape ont été grevées d'une rente de 4 livres parisis, léguée en 1275 au chapitre de Notre-Dame, par Agnès, veuve de Jean Sarrasin, pour fonder son anniversaire. De plus, un fief Tirechape avait eu siége en cette rue, bien qu'elle dépendît en partie de celui

Digitized by Google

du For-aux-Dames, et ledit fief Tirechape se trouvait encore réuni à l'archevêché de Paris en 1789.

En 1672, Étienne Sallé était propriétaire au coin de la rue Saint-Honoré; il tenait, sur la rue Tirechape, à Magdeleine Porcher, veuve de Claude Amant, qui tenait de même à Barbe Duménil, veuve de Nicolas de Pugny. Quelque vingt ans plus tard, les deux maisons faisant angle sur ladite rue Saint-Honoré, c'est-à-dire les nos 23 et 28 actuels, appartenaient: la première, qui portait l'enseigne du Grand-Monarque, à Julienne d'Assy, veuve de Robert, et l'autre à Noblet, secrétaire du roi, du chef de sa femme, née Contenot. La rue ne comptait pas moins de 38 maisons. Il y en avait une à deux portes, qui servent aujourd'hui de passage à l'impasse des Bourdonnais, par l'allée d'un marchand de vin, à l'enseigne du Panier-Fleuri. Or, sous le règne de Louis XIV, un gros traiteur, ayant nom Bédoré, était établi dans la rue à l'image du Petit-Panier, et le traiteur Baron avait, tout près, des pratiques qui regardaient plus à la dépense.

RUE DE VENISE.

Sommes-nous bien à Paris? D'autres rues n'y empruntent des noms de villes étrangères que pour rappeler des victoires. Ici on se croirait à Venise pour de bon, si une madone luisait derrière un cierge, au fond de chacune des boutiques; mal-

Digitized by Google

heureusement celles-ci sont vouées, pour la plupart, au sombre et fétide commerce des chiffons. Rue étroite, où les usuriers du moyen âge avaient introduit pièce à pièce des richesses qui, au temps de Law, en sortirent à la fois par la rue Quincampoix, sous la forme de papier-monnaie! Là on se contentait alors de se voler entre agioteurs, heureux ou malheureux, qui se pressaient les uns contre les autres; mais on allait jusqu'à tuer, rue de Venise. De Horn, membre d'une famille princière de l'Allemagne, un gentilhomme piémontais et le fils d'un banquier de Tournay assassinèrent en plein jour le capitaliste Lacroix, pour s'emparer d'un riche portefeuille, au cabaret de l'Épée-de-Bois. A la même place, n° 27, l'enseigne d'un marchand de vin est aujourd'hui le Cerf-Galant. Celle du Port-de-Venise fait vis-à-vis, sur la porte d'un petit restaurant.

Vers l'époque où le crime fut expié par deux de ses auteurs sur la place de Grève, une maison, située du même côté que le fameux cabaret, appartenait à Quertin, huissier au parlement; une autre contiguë, à Catherine de Comminges, veuve de Heracle Fréteau, secrétaire des finances; une autre après, aux héritiers de Boucher du Bouchet, seigneur de la Brosse, auditeur des comptes. Mlle Pothay, fille majeure d'un serrurier, était propriétaire, en face, d'une maison tenant à des propriétés de la rue Quincampoix et de la rue Saint-Martin.

Parmi les beaux esprits dont les visites valaient à l'Épée-de-Bois une célébrité attrayante, il faut citer Marivaux et Louis Racine. Mazarin y avait autorisé antérieurement les réunions

Digitized by Google

d'une compagnie de maîtres à danser et de musiciens, dont le chef s'appelait *Roi des violons*. De ces réunions sans doute était sortie, sous les auspices du même ministre, l'Académie royale de danse, qui tint ensuite ses séances aux Tuileries, puis chez le maître des ballets du roi. Elle ne se composait d'abord que de treize membres titulaires; un peu plus tard, on y fut souventes fois incorporé par faveur, sans attendre une vacance à remplir, lorsqu'on avait déjà dansé dans les ballets de Sa Majesté Tous les jeudis se réunissait l'Académie ; les plus grands personnages assistaient à ses exercices, sur lesquels se réglaient toutes les danses d'une cour qu'imitaient à l'envi toutes les cours étrangères.

De nos jours, au profit du boulevard de Strasbourg a été supprimé un passage de Venise, dont la formation à travers le jardin du couvent de Saint-Magloire était contemporaine de l'émission des assignats. De même a commencé et a fini la cour Batave, qui, tout près, occupait la place de l'hôpital du Saint-Sépulcre, et qui a fait appeler impasse Batave, jusqu'en 1806, un ancien cul-de-sac de Venise et Quincampoix, confinant au jardin des filles de Saint-Magloire. Ledit cul-de-sac, également disparu, avait fait partie d'une rue de Bièvre et de Berne, entre les siècles XIII[e] et XVII[e]. *Bièvre* est l'ancien nom du castor, et le nom toujours d'une petite rivière, qui paraît devoir à la tannerie une teinte jaunâtre, rappelant que Rabelais en attribuait la source, tout crûment, au pissat des chiens. Aussi bien la rue de Venise fut en partie rue de la Corroierie, dénomination également d'une rue qui devint ensuite celle des Cinq-Diamants, maintenant ajoutée à la rue Quincampoix. On y faisait, dans

Digitized by Google

le principe, l'apprêt et le commerce des peaux ; par conséquent, il y avait de l'eau. Mais quelle distance encore entre un ruisseau, à l'entrée de Paris, et les lagunes de Venise !

L'enseigne à l'Écu-de-Venise, qui pendait rue Bertaut-qui-dort, n'en fit la rue de Venise qu'au XVIe siècle, c'est l'opinion générale. Cette rue, sous Philippe le Bel, était dite Erembourg-la-Tréfilière, et on y citait, sous Jean le Bon, une maison à l'angle de la rue Saint-Martin, comme aboutissant par derrière à la maison *qui fust Bertaut-qui-dort*. C'est la seconde moitié de la rue de Venise actuelle, et la première moitié, qui en est séparée par la rue Saint-Martin, ne tombe pas tout à fait en face : cette singularité témoigne de leur origine différente. La rue de la Corroierie avait succédé, vers 1305, à une rue Plâtrière, déjà connue en 1280, date à laquelle demeurait, rue Erembourg-la-Tréfilière, le lombard Jehanel de Sève. Parmi les banquiers et prêteurs sur gages, qu'en ce temps-là on appelait des lombards, il y en avait pas mal de Vénitiens par la spécialité des rapports commerciaux, quand ce n'était pas de naissance. L'un d'eux avait donc pu déjà arborer cet Écu-de-Venise dont parlent si vaguement tous les historiographes. Les principaux lombards de Venise qui se trouvaient établis à Paris, lors de l'avénement de Philippe le Bel, avaient noms : Marc Roumain, Liénart de Puille ou de Poulle, Marc de Lorenz, Marin Maripère, Seurin Babilone, Antoine de Moulin, Marc d'Artigues.

Digitized by Google

RUE GEOFFROI-LANGEVIN.

Pruderie de Voltaire. — Étymologie des trois premières lettres du mot CUL-DE-SAC. — M. Geoffroi-Langevin. — Les dames de Sainte-Avoye. — M. de la Varaigne et ses voisins, vers 1720. — M. Simon-Lefranc. — M. de Mesmes et ses voisins, sous Henri IV. — M. de Maintenon. — L'abbé de la Bietterie. — Largillière. — Chanlaire.

Voltaire, bien qu'il dépassât souvent tous les historiens de Paris par le sans-gêne de ses expressions, blâmait l'emploi du mot *cul-de-sac;* il y substituait le mot *impasse*, en affichant une fausse pudeur dont le masque, pour nos édiles, tient encore bon ; il exagérait à plaisir une incongruité dont, à la vérité, on ne s'est effarouché qu'après: bref ce grand homme ne craignait pas d'écrire que l'objet désigné par le substantif dont il requérait magistralement la condamnation, « ne ressemblait pas plus à un sac qu'à un cul. » Rabelais eût exprimé assurément l'avis contraire, sans reculer devant les mêmes images. D'autres écrivains moins illustres ont confondu avec la rue Geoffroi-Langevin un cul-de-sac y ayant donné au XIIIe siècle, et tel était son nom qu'on aurait évité un pléonasme en recourant, par anticipation, au synonyme voltairien, pour dire: Voici l'impasse Cul-de-Pet. La rue elle-même avait eu pour parrain Geoffroi (dont la famille était de l'Anjou) avant l'année 1273.

Dix années après, Jean Sequence, chevecier de Saint-Merri, achetait rue Sainte-Avoye et rue Geoffroi-Langevin une propriété, avec un oratoire sous l'invocation de sainte Avoye: cette

Digitized by Google

sainte avait été prieure de Mécré, ordre des Prémontrés, diocèse de Cologne, vers la fin du siècle précédent. Les chanoines de Saint-Merri, dont la censive seigneuriale embrassait, dans lesdites rues, des terrains qui s'étaient détachés de leur domaine, en rachetèrent une autre portion. Au moyen de cette annexion, Jean Sequence établit, en 1293, une communauté de veuves dites les *Bonnes femmes de Sainte-Avoye, près la porte du Temple*. De leur maison ont fait partie et le n° 4, dont la porte cochère est condamnée rue Geoffroi-Langevin, et le n° 6, qui a changé d'aspect : ces deux propriétés maintenant ouvrent sur la rue de Rambuteau. Les membres de la communauté, après y avoir été au nombre de 40, n'étaient plus que 9 lorsque Mme Sainte-Beuve, née Luillier, veuve d'un conseiller au parlement, et M. Gui Houissier, curé de Saint-Merri, leur proposèrent d'embrasser la règle de saint Augustin et les constitutions des ursulines; cette dame leur offrait aussi 1,000 livres de rente. Ayant consenti, le 10 décembre 1621, à la substitution, les Bonnes femmes accueillirent, le mois suivant, des ursulines de la rue Saint-Jacques, dont elles prirent l'habit. La combinaison réussit à ce point que, pendant un siècle, des agrandissements successifs témoignèrent d'une prospérité toujours croissante chez les filles de Sainte-Avoye. En cette rue Geoffroi elles acquéraient : une maison de M. Feydeau, dans le courant de l'année 1627; une autre de la succession Pellerin, en 1631; une autre, à l'enseigne du Pied-de-Biche, de M. Richer, notaire, en 1646 ; une autre de M. Poulet, auditeur des comptes, en 1659; encore une de M. Réné de Verdun, avocat, en 1662; une autre enfin de M. Joseph de la Varaigne,

Digitized by Google

lieutenant général des eaux et forêts, en 1719. A cette date, voulez-vous connaître les dignitaires du couvent? RR. DD. Élisabeth Petit de Saint-Ignace, *supérieure;* Jeanne-Marie Guyenet de l'Ange-Gardien, *assistante;* Marguerite Armedé de Saint-Anastase, *zélatoire;* Geneviève Desqueux de la Conception, Judith-Marie de Mesmes de la Nativité-de-Jésus; Marie-Angélique d'Herbigny de Sainte-Thérèse, et Marie-Gabrielle Alexandre de l'Enfant-Jésus. La pension d'éducation était de 500 livres par élève, et les élèves ne manquaient pas. Le curé de Saint-Merri avait gardé les droits fondamentaux de ses prédécesseurs dans la direction de cette maison religieuse, et chaque année, dans l'église paroissiale, les ursulines de Sainte-Avoye faisaient présenter à l'offrande, le jour de la fête du saint, un écu d'or adhérant à un cierge qui pesait une livre.

Ainsi les dépendances du grand couvent de la rue Sainte-Avoye prenaient de la nôtre la moitié d'un côté. M. de la Varaigne vendait à Mlle Marie Eudes, fille majeure, une maison contiguë, et les héritiers de M. Lecat étaient propriétaires sur la même ligne, au coin de la rue Sainte-Avoye, présentement ajoutée à la rue du Temple. L'angle d'en face appartenait à M. Titon de Villegenoux, seigneur de Jansac, inspecteur général des magasins d'armes du roi. De ce côté-là, mais plus loin, une maison occupée par M. Chaufourneau, maître de musique, était laissée, vers la même époque, par M. Nicolas Lescot, docteur en Sorbonne, à ses neveux; M. de Faverolles en possédait une autre, et Mme Mariage, le 5, dont la façade étroite et haute est encore coiffée d'un toit en forme d'accent circonflexe.

Digitized by Google

Le 7, à porte gigantesque, fit partie originairement d'une vaste propriété, dont l'entrée principale était rue Simon-Lefranc, et qui comprenait trois maisons. Elle n'aurait été rien moins, pour commencer, que le château du parrain de cette rue parallèle, d'après une tradition purement orale, qui ne présente rien que de vraisemblable. Nous ne citons pourtant avec certitude, comme ayant habité l'hôtel, que M. de Mesmes, sous Henri IV; M. Essaim, valet de chambre du jeune roi, sous la régence de Marie de Médicis, et un ou deux magistrats au XVIIIe siècle. Ledit M. de Mesmes y succédait sans doute à son père, le surintendant de la reine Louise de Lorraine, qui avait négocié avec les protestants une paix aussi boiteuse que les prières des héros d'Homère : il était, lui, le conseiller d'État en faveur de qui la terre d'Avaux s'érigea plus tard en comté.

Passons maintenant au 17, pour admirer son diadème de mansardes, puis les balustres qui, comme une fraise montante, y garnissent un escalier. A-t-on gravi ces marches d'un pas léger pour pénétrer chez la belle Gabrielle ? Faut-il encore que nous prêtions l'oreille au bruit qui s'en est répandu tout doucement, comme une indiscrétion? Dans tous les cas, la première crémaillère n'a pas été pendue en cet hôtel par M. Jean-Paul, seigneur de Maintenon, qui le vendait, de compagnie avec deux maisons contiguës, le 15 octobre 1698, à Mme Françoise Solu, épouse non commune en biens de M. François le Juge, écuyer. Mais qui diable se permettait de taire ainsi son nom de famille, pour se parer encore de celui d'une terre que Louis XIV avait achetée et donnée, nombre d'années aupara-

Digitized by Google

vant, pour faire oublier les deux noms que portait jusque-là Mme de Maintenon? Probablement le droit en avait été réservé pour un des vendeurs, les rejetons et successeurs de Louis d'Angennes. Au milieu du siècle suivant, l'abbé Réné de la Bletterie, historien et littérateur, logeait à l'ancien hôtel de Maintenon. Il avait cessé d'enseigner à l'Oratoire la rhétorique et l'histoire ecclésiastique, à cause d'un nouveau règlement sur les perruques qui contrariait ses goûts, ses habitudes; d'ailleurs, il était professeur d'éloquence au Collége de France et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Au 3, enfin, si ce n'est pas au 7, Nicolas Largillière, le célèbre peintre de portraits, se fit un hôtel à sa guise d'un ci-devant jeu de paume, qui comportait déjà deux petites maisons, avec jardin, avec seconde entrée rue Simon-Lefranc, et qu'il avait acquis, en 1713, de M. Charles Benoît, conseiller honoraire au parlement. Largillière y forma un cabinet de peinture, qu'on ne visitait pas le dernier si l'on passait en revue les curiosités de Paris. Il mourut à l'âge de 90 ans, dans cette maison, qu'il laissait à son fils, conseiller au Châtelet. Sous l'Empire, y demeurait le géographe Chanlaire, auteur et éditeur de l'*Atlas national.*

Digitized by Google

RUE SIMON-LEFRANC.

La robe et la finance n'avaient guère laissé, au moment de la Révolution, que des avocats et des payeurs de rentes dans cette rue Simon-Lefranc, où dominait déjà une population industrielle et ouvrière, mais encore assez parisienne pour que chacun, par tradition, y sût un peu l'histoire de la maison qu'il avait ou qu'il habitait. Le roman à un sou raconte par-ci par-là ce que furent quelques grands hôtels et quelques couvents appartenant à d'autres rues; seulement l'édition populaire rétribue assez mal les recherches historiques pour que l'auteur se prive rarement de les emprunter à Dulaure, et le voilà traitant de Turc à More l'ancienne société française, comme si la nouvelle n'en était pas la fille! Une rue séculaire, quelle qu'elle soit, doit à l'histoire même de la ville sa quote-part de souvenirs, sa chronique particulière. La rue Simon-Lefranc va, à son tour, payer tribut dans la mesure de ses forces; mais, ceci soit dit en passant, presque toutes les rues se font tirer l'oreille assez longtemps pour que M. Rousseau en achetât la notice plus cher qu'elle ne rapporte, s'il n'était pas le collaborateur et l'associé de votre serviteur.

Des maisons qu'éclairaient le soir, en 1722, les 9 lanternes de la rue, la plupart sont encore debout. Il y en avait une aux héritiers Biévry, deux à la veuve de Thomas le Pilleur de Grambonne, seigneur de Mortemer, capitaine au régiment de Picardie; une qu'habitait M. Georges, avocat; et une autre, M. de Chavaudon, un conseiller au parlement. Les loyers des

Digitized by Google

deux propriétés présentement n°s 1 et 3, ou bien n°s 2 et 6, étaient payés à M. Pierre de la Croix, contrôleur de la maison du régent. Du côté des chiffres impairs se trouvaient, à n'en pas douter, et l'hôtel de la famille Philippe, puisqu'il donnait en même temps rue Pierre-au-Lard, et la propriété encore indivise des héritiers de Proust, seigneur de Houilles et du Martray, lieutenant particulier au Châtelet, laquelle s'étendait non-seulement jusqu'à la rue Pierre-au-Lard, mais encore jusqu'à la rue Neuve-Saint-Merri. Du côté des numéros pairs, M. Aubin, secrétaire des finances, disposait d'un hôtel; il y tenait par derrière à M. de Faverolles, de la rue Geoffroi-Langevin. Le n° 4 appartenait au sieur Cousinot, et l'ancien hôtel de Mesmes, n°s 8 et 10, au porteur d'un célèbre nom, M. Cassini de Thury, maître des comptes, qui était fils unique de Jean-Dominique Cassini, premier astronome du roi, mais qui succédait à sa mère, née Delaistre, comme propriétaire rue Simon-Lefranc. Près de lui l'était également le chapitre de Saint-Merri.

En 1707, l'habitation et les bureaux de M. Robert, procureur du roi, avaient une entrée principale rue Sainte-Avoye, une autre porte rue Pierre-au-Lard, et une troisième qui se retrouve rue Simon-Lefranc, n° 9. De cette agglomération se détachait un peu plus tard l'hôtel Philippe, déjà cité.

En l'année 1652 on avait bâti le n° 17. C'est probablement la maison qu'habitait M. du Buisson, intendant des finances, en 1692.

Réduisons de 80 ans ce millésime, et nous voyons alors M. Charles Benoît, maître des comptes, acquérir, d'un conseil-

Digitized by Google

ler au parlement, M. Lescalopier, une grande maison à deux corps de logis avec jardin, et une petite par derrière; les deux voisins du nouveau venu sont M. de Lillentroy et M. Essaim, valet de chambre du roi. Puis un jeu de paume s'établit dans ladite propriété, à une époque où le billard s'ajoute aux jeux de cartes et de dés en usage dans la plupart des jeux de paume. Mais ce n'est déjà plus un tripot, alors qu'un autre membre de la famille Benoît a pour acheteur le peintre Largillière, qui remplace la petite maison par un hôtel, sur la rue Geoffroi-Langevin. Quant à la grande, par le temps qui court, elle est bien (nous ne pourrions nous y tromper que d'une porte) elle est numérotée 6, rue Simon-Lefranc; néanmoins elle ouvre rue du Temple.

Dans l'hôtel contigu, le valet de chambre du roi succédait à M. de Mesmes, seigneur d'Avaux, conseiller au parlement, maître des requêtes, puis conseiller d'État, sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII. Un de Mesmes a été le dernier des gardes en titre du trésor des Chartes; mais il n'est pas même entré en fonctions : nommé au mois d'octobre 1581, il s'est démis de sa charge au mois de janvier suivant, et elle a été réunie immédiatement à celle de procureur général au parlement. Plusieurs des membres de cette famille illustre ont dû résider dans l'hôtel, où Simon-Lefranc lui-même les avait précédés, s'il convient de s'en rapporter au seul on dit qui circule dans toute cette rue.

Sauval parle d'un *Symon-Franque*, dont la mort serait antérieure à 1211, et c'est exactement le nom sous lequel, à 16 ans de là, on connaissait déjà la rue. Parmi ses habitants,

Digitized by Google

en 1315, figuraient: *Jehan le Coiffier*, *Pierre le Coiffier*, *Jehan de Fontenoy, ouvrier de dras de soie*, *Aliz la Laundine, filleuse de soie.*

RUE MAUBUÉE.

Buere, imbuere, mouiller, laver; *buée*, légère vapeur, lessive; *maubuée*, mal lavée, humidité nuisible, linge en mauvais état qui sèche. La signification de ces vieux mots, quelle que soit l'acception dans laquelle on les prenne, prouverait que la rue Maubuée, construite avant la fin du XIIIe siècle, ne tarda pas à éprouver le besoin urgent d'une fontaine. Celle-ci, une fois établie à l'angle de la rue Saint-Martin, fit dire : rue de la Fontaine-Maubuée. Le nom de rue de la Baudroierie n'en prévalut pas moins de 1398 à 1533; puis la rue reprit celui que sa fontaine lui avait fidèlement gardé.

D'ailleurs, elle fait si bien suite à la rue Simon-Lefranc qu'on ne les a pas toujours distinguées l'une de l'autre. Par exemple, ne portait-on pas exclusivement au compte de la rue Maubuée, en 1715, un effectif de 73 maisons, qu'on retrouve indiqué sur le plan de Lacaille? Elle n'y pouvait atteindre que si toutes les maisons de la rue Simon-Lefranc s'additionnaient avec les siennes, qui, depuis lors, sont restées invariablement ce qu'elles étaient. Combien de chance on a d'y être heureux, si le bonheur tient peu de place! Autant de petites portes,

Digitized by Google

presque autant de garnis où l'on couche par chambrée ! N'est-ce pas de très-longue date que de la sorte on y loge à la nuit ? Toujours à pied, jamais à cheval !

Une maison, vers le milieu de la rue, du côté gauche, appartint à un *juge vendeur de vin*, nommé Dumesnil, au commencement du règne de Louis XV. La suivante, qui touchait par derrière à l'hôtel Jabach de la rue Neuve-Saint-Merri, était à l'enseigne de la Cage; un teinturier en payait le loyer au collége des Dormans, dit de Beauvais, représenté par MM. Nicolas Boutillier, principal; Charles Rollin, coadjuteur; Nicolas Poincenet, sous-maître; Jean de la Marre, procureur; François Bucaille, Jean Vittement et Bucaille le jeune, chapelains et boursiers. M. de la Place, un gentilhomme, était propriétaire de la maison qui venait après.

La duchesse de Bouillon servait une petite rente, avant la Révolution, à la veuve de son cocher Jasmin, et cette veuve donnait son adresse littéralement à la fontaine Maubuée, qu'on avait reconstruite en 1734. Jasmin avait rossé un théatin, que lui préférait la suivante de la duchesse; et, pour échapper à Bicêtre, dont ses maîtres le menaçaient, il s'était pendu dans sa chambre, à l'hôtel de Bouillon. Le fait est, par malheur, que cette maison princière avait à craindre les indiscrétions domestiques; on y vivait de telle façon que la duchesse l'emportait sur le duc, en ne sauvant que les apparences !

Digitized by Google

IMPASSE DU COQ.

Un décret impérial du 31 janvier 1854, en déclarant d'utilité publique la suppression de la rue du Coq-Saint-Jean, a permis d'élever une maison qui la ferme complétement du côté de la rue de Rivoli, et toutefois, à l'angle de celle de la Verrerie, l'écriteau municipal la donne encore pour une rue, en 1864.

Le mathématicien Clairaut y demeurait au XVIIIe siècle, près de la rue de la Tixéranderie. Ce membre de l'Académie des sciences avait composé ses *Éléments de géométrie* pour Mme du Châtelet, qui le suivait jusque dans ses recherches sur les comètes, sur la lune. Son ancienne habitation doit se retrouver au fond du cul-de-sac, où survit l'ordre numérique de la rue décapitée; par conséquent, c'est au n° 8, ou bien c'est au n° 3, qui s'honore traditionnellement d'avoir abrité Mazarin.

Il n'y avait dans cette rue, tout à la fin du règne de Louis XIV, que 8 maisons, et il en reste 6; mais l'une d'elles porte le chiffre 14, et un petit escalier à balustres y remonte certainement au règne d'un Valois. Il est vrai qu'on portait au compte de la rue de la Verrerie une maison d'encoignure, appartenant aux héritiers de Forcadel, conseiller aux aides, bien qu'elle eût sur la rue du Coq une petite porte.

Jean Sala, bourgeois de Paris, habitait une grande maison contigüe, qui lui avait été vendue par la famille Dujardin, et qui attenait par derrière à une propriété dont disposait l'œu-

Digitized by Google

vre et fabrique de Saint-Jean-en-Grève. Contet, procureur au parlement, était l'autre voisin de Sala, rue du Coq; il y succédait à son père qui, procureur également, n'en avait eu que plus de facilité à se rendre adjudicataire, en 1687, d'une maison à l'enseigne du Moulinet, dont le propriétaire était auparavant Denyau, docteur-médecin.

L'enseigne du Coq avait, sous Charles VI, modifié le nom de cette rue, qui s'était appelée d'abord comme plusieurs de ses habitants : André Mallet, dès 1273 ; Lambert de Rasle, jusqu'à la même date ; Henri Mallet, en 1243, et elle était déjà séculaire à cette date.

QUAI DE LA RAPÉE.

Les martiniens. — La Grange-aux-Merciers. — Le fief de la Rapée. — La terre du même nom. — Les Luxembourg-Brienne. — MM. de Berci. — La vigne de Chaulnes. — Le duc de Gesvres. — L'étang de Berci. — Pajot d'Ons-en-Bray. — Le contrôleur de la maison du régent. — Orry. — Mme de Parabère et ses voisins. — Les frères Pâris. — Le port. — La barrière. — La chapelle Saint-Bonnet. — La ruelle aux Mousquetaires. — M. de la Rapée. — Le procureur de la cour. — Les Marronniers. — Les joûtes. — Les matelotes.

Dès l'année 1098, le prieuré de Saint-Martin-des-Champs exerçait des droits seigneuriaux à Conflans, dont la cure demeura à la nomination du prieur. Berci et la Rapée faisaient partie de la paroisse de Conflans, en même temps que du fief de la Grange-aux-Merciers, déjà connu sous ledit nom en 1172.

Digitized by Google

Le chef-lieu de cette seigneurie était d'abord une maison de campagne, ou pour le moins un grenier d'abondance, à l'usage des merciers de Paris, dont la communauté se fonda, qui plus est, dans la circonscription censuelle et paroissiale de Saint-Martin-des-Champs, rue Quincampoix. Dès 1119, les mêmes martiniens étaient propriétaires d'une place aux Halles, dites à l'origine marché des Petits-Champs ou des Champeaux; sur cette place, Adelende Genta fit construire une maison, avec un four, pour lequel elle obtint du roi, en 1137, non-seulement des immunités, mais encore le privilége de l'exploitation des Halles. Ayant été acquis depuis lors, par Adam, évêque de Thérouanne, ancien archidiacre de Paris, maison et four lui rapportaient 13 livres. Un fief de Térouenne ou Thérouanne était voisin du côté de Saint-Eustache; il appartenait à l'évêché de Thérouanne, avant de rentrer dans le domaine du roi. Adam fit donation du four et de la maison de Genta aux religieux de Saint-Martin, en 1223, et, à six ans de là, cet évêque entrait simple moine à Clairvaux. Comme ladite propriété a été principalement connue sous la désignation de fief de la Rapée, nous ne découvrons pas en pure perte que plus d'un rapport la relie au fief de la Grange-aux-Merciers ou de Berci, duquel s'est détachée une terre de la Rapée. La Grange-aux-Merciers est célèbre comme théâtre de grandes assemblées sous Charles VI, puis sous Louis XI, et pour avoir appartenu à Pierre de Giac, chancelier de France, puis à Jean de France, duc de Berri. Rappelons aussi que, lors de l'avénement de François Ier, Antoine de Luxembourg, comte de Brienne, et sa femme, née de Coetivy, laquelle avait eu pour

Digitized by Google

mari en premières noces Jacques d'Estouteville, chambellan du roi, se virent tous les deux condamner, étant propriétaires de la terre de Berci ou Grange-aux-Merciers, à payer 4 livres 14 sols aux religieux de Saint-Martin, seigneurs hauts justiciers de la Grange-aux-Merciers, terres et prés, etc. Quarante années plus tard, des commissaires ayant été chargés de remplacer par des constructions plus régulières toutes celles qui déparaient les halles et marchés, si bien embellis d'un côté par la fontaine des Innocents, on rebâtissait de fond en comble notre hôtel de la Rapée, au coin du marché aux Poirées et de la rue de la Cordonnerie; assez grand bâtiment, depuis sa transformation, vu qu'on le divisa ultérieurement en quatre. Le principal de ces corps de logis se trouvait la boutique d'un cordonnier, avec une Râpe pour enseigne. L'image de Saint-Martin ne décora qu'après, et sur une autre face, l'hôtel de la Rapée, dit également du Four de Saint-Martin, dont les martiniens tiraient 3,000 livres de revenu, sous Louis XIV. Seulement Berci reconnaissait d'autres seigneurs que ces religieux.

A l'époque même où, sur un différend entre Saint-Martin-des-Champs et Antoine de Luxembourg, une sentence avait prononcé; à cette époque déjà ne connaissait-on pas plus d'un propriétaire de la terre de Berci ? Elle n'était pas entrée tout entière, sous Louis XII, dans la famille Malon, originaire du Vendômois, par le mariage de Anne Robert, fille d'un greffier criminel au parlement, avec Jacques Malon. Nicolas, fils de Jacques, en hérita, et succéda aussi à son beau-père, comme greffier. Puis une génération de Malon se

Digitized by Google

composa de Claude, qui épousa une Séguier; de Bernard, secrétaire de Catherine de Médicis, et de Charles, président au grand conseil, comme son fils le fut ensuite. Anne-Louis-Jules, que la reine Anne d'Autriche et Louis XIV, représenté par Mazarin, avaient tenu sur les fonts baptismaux, était maître des requêtes, et fondé à se qualifier seigneur de Berci, Conflans, Pont-de-Charenton, les Carrières et la Grange-aux-Merciers; il se faisait appeler M. de Berci, tant qu'il ne quittait pas la petite tenue. Son arrière petit-fils alla plus loin, en prenant le titre de marquis; aussi bien, de conseiller au parlement il passa capitaine de cavalerie au Royal-Cravate. A cette famille, du reste, appartenait exclusivement le château de Berci, dessiné par Mansard, qui fut acheté ensuite par les Nicolaï, et qu'on a démoli depuis un petit nombre d'années, pour y faire passer un chemin de fer.

Cependant que devenait la portion de la même terre acquise à MM. de Luxembourg? Antoine, dans cette famille, avait été la tige des branches de Brienne et de Pinéi : la première s'éteignit en 1608, et la seconde passa, en 1620, dans la maison d'Albert de Luynes. De plus, Marguerite de Luxembourg, fille du duc de Pinéi, s'était mariée dans la maison de Gesvres. Par conséquent, si le hasard tout seul a remis un d'Albert et un de Gesvres, à Berci, quelque peu en possession de ce qui avait appartenu à Luxembourg, comte de Brienne, est-ce que le hasard n'a pas assez bien fait les choses? Charles d'Albert, duc de Chaulnes, filleul de Charles Ier, roi d'Angleterre, et de Henriette de France, qui fut trois fois ambassadeur à Rome, pour assister aux élections de Clément IX, de Clément X et d'Alexandre VIII,

Digitized by Google

avait à la Rapée de Berci une propriété, qu'on nommait la *Vigne de Chaulnes*. Plus près de Paris et moins loin de Berci, une maison de campagne à Potier, duc de Gesvres, gouverneur de Paris, se remarquait vers la fin du grand règne. Entre ces deux propriétés s'étalait l'étang de Berci, dont l'eau presque dormante descendait de Montreuil pour s'écouler, comme à regret, dans la Seine. C'était une pièce d'eau toute faite pour l'agrément d'un jardin, dessiné dans la vigne de Chaulnes par Lenôtre. Un buffet d'eau et des bassins y furent établis par un carme, Sébastien Truchet, mécanicien très-distingué, membre de l'Académie des sciences. Louis-Léon Pajot d'Ons-en-Bray, intendant général de la poste aux lettres, qui ne succédait pas directement au duc de Chaulnes, réunit là des oiseaux aquatiques. Une ménagerie, une orangerie, un laboratoire de chimie et un cabinet de curiosités donnaient alors de l'importance à cet hôtel de campagne; le bâtiment en était placé du côté de la rue de Berci, c'est-à-dire au fond du jardin, et il était simple, mais plus grand que les pavillons du même genre qui se suivaient, les uns près de la rue, les autres près du quai de la Rapée, appelé *Chemin le long de la Rivière*. Au nombre de ceux-ci figurait la maison de plaisance de M. de Gesvres, acquise en l'année 1717, ou peu s'en faut, par un M. de la Croix, que tout nous porte à croire Pierre de la Croix, contrôleur de la maison du régent : une rivière anglaise était formée dans le jardin de cette propriété par l'écoulement du trop-plein de l'étang, et un ponceau voisin livrait passage, sous le chemin, à ce cours d'eau, qui, sans fracas, se perdait dans la Seine. M. Pajot, qui laissait au roi, par testament,

Digitized by Google

les curiosités de toute sorte qu'il avait rassemblées, cessa de vivre en 1754.

Les deux maisons que nous venons de citer paraissaient les aînées de quatre autres, qui embrassèrent également l'étang. L'une, touchant à l'ancienne vigne de Chaulnes, appartenait à Mme le Vayer; une ensuite, à M. de la Vieuville, ayant Mme de Maulevrier pour locataire; celle d'après, à M. de la Croix, déjà pourvu de l'ancienne maison de Gesvres, et la propriété qui séparait l'une de l'autre les deux siennes était à M. Orry. Ne sait-on pas que Philibert Orry, ce financier si malmené dans les *Mémoires de Saint-Simon*, est devenu contrôleur général? Son frère, Orry de Fulvy, a été conseiller d'État, intendant des finances. Celui des deux Orry qui a acquis ladite maison de plaisance en cède la jouissance, peu de temps après, à Mme de Parabère, née Coatker de la Vieuville, maîtresse en titre du régent. Elle a épousé, en 1711, César-Alexandre de Beaudéan, comte de Parabère; mais celui-ci n'a pas tardé, comme nous le dit Saint-Simon, à comprendre que rien de bon ne le retenait en ce bas monde. Mme de Parabère est veuve: tant mieux, en vérité, pour son mari! Car elle s'est dit: Tout est permis, tant que la raison conserve son empire! Le duc d'Orléans lui a donné tout récemment un château à Asnières; elle demeure néanmoins, aux antipodes d'Asnières, locataire de cet autre château en miniature, où une galerie, une orangerie et des écuries rendent le jardin encore plus exigu. Comme Mme de Parabère et sa cour y seraient à l'étroit, si M. de la Croix, dont le régent fait la fortune, n'ouvrait pas à droite et à gauche deux portes de communication, qui triplent la villa!

Digitized by Google

A cette époque, le duc de Rohan a sa petite maison sur la même ligne, mais plus éloignée de Paris que l'hôtel de campagne Pajot. Une ou deux autres villas au notaire Lechanteur sont les dernières à distinguer au delà. L'ancienne terre des Luxembourg ne va pas plus loin dans ce sens. Tout près est la Grange-aux-Merciers, l'ancien chef-lieu de justice féodale, au bout et en face de la rue de Berci.

A Berci même, les Malon ont vendu une partie des jardins de leur château aux quatre frères Pâris, qui ont fait élever là, sur le plan de Dulin, un si beau pavillon que parfois on le décore aussi du titre de château. Ces frères Pâris, enrichis par la fourniture des vivres aux armées d'Italie et de Flandre, présentent au régent un mémoire contre le système de Law, qui d'abord les fait exiler en Dauphiné; mais, alors qu'arrive la débâcle, ils sont rappelés et chargés d'une opération qui consiste à soumettre au visa tous les papiers du système, pour en écarter la valeur fictive des dettes réelles dont l'État est garant. Ainsi rivalise la fortune des Pâris avec celle de Law, et c'est le crédit surtout de l'Égérie de la Rapée, Mme de Parabère, qui fait pencher tour à tour la balance du côté de celui-ci, du côté de ceux-là.

La rue de Berci se qualifie en ce temps-là de la Rapée, depuis la rue Contrescarpe jusqu'au clos de Rambour, qui doit sa dénomination soit à un sire de Rambures ou Rambour, près d'Abbeville, soit aux grosses pommes de rambour, dont la réputation a commencé dans cette localité picarde. Le port de la Rapée commence nominativement à la hauteur de la rue Traversière, point où l'on cesse de l'appeler port au Plâtre. On

Digitized by Google

y décharge une quantité de pierres de taille et de moellons, venant de Charonne et de Montreuil, afin de les transporter plus loin, par eau, à la remonte ou à la descente; çà et là, des piles de bois de charpente et à brûler, fraîchement débarqué, séparent aussi la Seine du chemin. Mais le chantier ne domine qu'en deçà du clos de Rambour; au delà, c'est la petite maison. Différence qu'expliquerait la situation de la barrière urbaine, dite de Saint-Bonnet, qui touche au clos, rue de Berci. Mais, du côté de la rivière, Paris est limité plus bas: voyez plutôt la patache des douaniers, ancrée au-dessous du port au Plâtre!

La chapelle Saint-Bonnet a été établie sur le port de la Rapée par Jean Bonnet, avec une succursale de l'hôpital du Nom-de-Jésus. Cet établissement de bienfaisance, que saint Vincent de Paul avait fondé au faubourg Saint-Laurent pour 30 vieillards des deux sexes, incapables de gagner leur vie, était desservi par des sœurs de la Charité, sous la direction des prêtres de la Mission de Saint-Lazare. Jean Bonnet avait été élu, le 10 mai 1711, général de cette congrégation lazariste; nous le regardons comme originaire de Clermont, où saint Bonnet avait été évêque. Le jardin de la succursale hospitalière succédait partiellement au clos de Rambour; elle n'occupait pas que la maison, convertie sous la République en filature, qui porte maintenant, sur le quai, le n° 58.

La ruelle anonyme qui débouche près du n° 56, fut la ruelle aux Mousquetaires; on pouvait déjà s'y couper la gorge, entre soldats de cette arme, avant que le 52 ne fût bâti. La maison seigneuriale de la Rapée fut néanmoins représentée par ce 52.

Digitized by Google

C'est vraisemblalement au milieu du XVIe siècle que les martiniens étendirent à une maison des champs la dénomination du petit fief en ville, dont le siége était bouleversé par la transformation des Halles. L'aliénation de ce bien de campagne n'en sépara pas tout à fait les honneurs de la seigneurie, à une époque où Bassompierre connaissait maintes seigneuries par-dessus lesquelles un lièvre n'avait pas de peine à sauter tous les jours. Un commissaire général des guerres fit reconstruire la maison de la Rapée, qui fut, de plus, à son profit, une savonnette à vilain. Les parvenus aimaient à changer de nom, fussent-ils même gentilshommes de nouvelle impression. Il y eut donc un M. de la Rapée, mais beaucoup moins longtemps qu'un M. de Berci. Plus tard, Mme de Parabère avait pour seigneur honoraire, à la Rapée, M. Hébert, procureur de la cour, qui n'abusa sans doute pas des droits qu'il n'avait plus; mais un seul mur le séparait d'une des deux maisons de M. de la Croix, officier chez le duc d'Orléans, voisin de Mme de Parabère. Sous les fenêtres de M. Hébert stationnait le bac, dans lequel on passait la Seine. Son jardin se ressentait aussi des agréments que distribuait aux propriétés riveraines l'étang de Berci, ultérieurement réduit à l'état de ru de Montreuil, puis encaissé dans l'égout de la Rapée. Des marronniers, devant la porte, avaient sans doute été plantés par les religieux de Saint-Martin-des-Champs. Aussi la maison de la Rapée devint-elle postérieurement la guinguette des *Grands-Marronniers*, où l'on buvait surtout et l'on dansait. Raynal, en outre, y servait des matelotes et des fritures qui rivalisaient avec celles des traiteurs du Port-à-l'Anglais.

Digitized by Google

Ce n'était plus le cas d'y arborer l'enseigne de la Râpe, surtout si cette image représentait une grappe de raisin sans ses grains. L'ancien fief avait pu devoir son nom à du petit vin de la seconde pressée, qu'on débitait aux portes de la ville, avant même que celle-ci n'englobât les Champeaux. Mais on appelait aussi *Rapée* au moyen âge une sorte de jeu de quilles, ou d'emplacement pour y jouer.

Quant à la Rapée de Berci, elle servit avec Berci d'entrepôt aux vins de Bourgogne : jus de la treille on ne peut moins rapé, lorsqu'il justifiait sa bonne réputation !

Les mariniers du port n'en étaient que plus nombreux. Ils avaient obtenu la permission de donner des joûtes, auxquelles la pantomime et la musique militaire fournissaient des intermèdes, et qui se terminaient le plus souvent par un feu d'artifice. Pour assister à ce spectacle, le public prenait place dans une enceinte réservée ; mais les propriétaires riverains, plus nombreux que précédemment, se trou- vaient aux premières loges. Les piétons qui, pour aller à la Rapée ou en revenir, suivaient le bord de l'eau, payaient 3 deniers de péage sur un petit pont qui dominait l'égout des fossés de l'Arsenal.

Les gros traitements des fonctionnaires et dignitaires de l'Empire amenèrent assez rapidement l'enchérissement des matelotes, à l'ombre des grands marronniers : on en servait au prix de 36 à 300 francs jusque dans un bateau, sous une tente, en face de la maison, derrière laquelle, par bonheur, on dansait à bien meilleur compte les dimanches et jours de fête. Ce restaurant ne tarda pas toutefois à se transférer à Berci.

Digitized by Google

Plusieurs autres des maisons dont nous avons parlé n'ont pas entièrement disparu. Mais faut-il allonger encore l'histoire du quai de la Rapée? Elle tenait avant nous en trois lignes.

Paris. —Typ. Dypray de la Mahérie, boulevard Bonne-Nouvelle, 26.—401.

Digitized by Google

LES ANCIENNES MAISONS

Du quai de la Tournelle et des rues Saint-Louis-en-l'Ile, Michel-le-Comte, Grenier-Saint-Lazare, Montmorency et Richer.

Notices historiques, entièrement inédites, se rattachant à l'ouvrage intitulé :

LES ANCIENNES MAISONS DE PARIS SOUS NAPOLÉON III

PAR M. LEFEUVE

Monographies publiées par livraisons séparées, avec une table de concordance et une table alphabétique par série.

QUAI DE LA TOURNELLE.

L'hôtel du Pain. — Le Cte d'Artois. — L'hôtel de Bar. — Le danseur Blondi. — M. de Nesmond. — Mme de Miramion. — Les miramiones. — Mme de Nesmond. — La rue devenue quai. — Le président Rolland. La boîte à Perrette. — M. de Clermont-Tonnerre. — M. Leroy de Saint-Arnaud. — Le coche de Fontainebleau. — Le port. — La porte Saint-Bernard. — Le château de la Tournelle. — Le 3 septembre 1792

Non loin d'une petite rue au Pain, qui donnait rue Traversine et rue Saint-Victor, l'hôtel du Pain ne se trouvait-il pas, en vérité, des mieux placés? Il s'élevait même sur l'ancien clos de Garlande, dont une partie avait été donnée en fief par l'abbé de Sainte-Geneviève, sous Philippe-Auguste, à la femme de Mathieu de Montmorency. Plusieurs membres de cette famille se trouvèrent investis, comme grands panetiers de France, de la maîtrise impliquant le droit de justice sur la boulangerie de Paris, et aussi, pour toutes les affaires concernant la

F

Digitized by Google

discipline et les statuts, sur toutes les autres communautés de boulangers du royaume. Mais l'hôtel dont nous vous parlons ne fut pas érigé en chef-lieu de cette juridiction par un Montmorency. Le chapitre de Saint-Victor avait cédé à l'abbaye de Tiron, du temps de saint Louis, un droit de cens sur le terrain, pareillement grevé au profit de l'évêché de Paris, et la maison elle-même avait appartenu aux religieux de Tiron, à l'évêque de Paris et à celui d'Arras, avant de passer à Robert de Mahaud, grand panetier sous Philippe le Bel.

Robert III, comte d'Artois, en hérita; mais, moins heureux dans le comté d'Artois, que sa tante Mahaud avait apporté en mariage à Othon, comte de Bourgogne, il perdit contre elle un procès en revendication. Comme fiche de consolation, cet époux de Jeanne de Valois, fille de Charles de France, comte de Valois, reçut de Philippe VI, dont il soutenait d'abord les droits contre les prétentions du roi d'Angleterre, la terre de Beaumont-le-Roger, érigée en pairie. Néanmoins le plaideur malheureux revint à la charge, et cette fois il produisit des pièces dont on ne tarda pas à reconnaître la fausseté. On l'accusait en même temps d'avoir empoisonné sa tante et d'avoir voulu faire assassiner le roi. Il se déguisa en marchand pour se sauver en Angleterre, où Édouard III le reçut à merveille; puis il débarqua en Bretagne, à la tête de 10,000 hommes, avec les titres de comte de Richemont et de lieutenant du roi d'Angleterre, pour combattre en faveur de la maison de Montfort contre celle de Blois, que défendait Philippe VI. Des suites d'une blessure, en 1343, ce comte d'Artois passait de vie à trépas; mais il avait eu le temps de faire jurer à Édouard

Digitized by Google

(qui avait déjà repris, à son instigation, le titre de roi de France) que sa mort serait vengée : représailles posthumes qui durèrent un siècle, malheureusement pour le royaume de France !

Le comte de Boulogne, sous Charles V, disposait de l'hôtel du Pain, et les ducs de Lorraine en firent l'hôtel de Bar, dont s'arrangèrent les ducs de Montpensier, puis différents particuliers, au nombre desquels nous remarquons Despaisse, avocat du roi, et Blondi, fameux danseur de l'Opéra. Ce maître de ballet, chef d'école, interdisait à ses élèves l'étude de son art dans les livres. Est-ce que les livres, effectivement, ne travestissent pas la chorégraphie en manière de science algébrique, où des lettres de l'alphabet représentent les grâces, comme des quantités, depuis le traité tout spécial dû à Thoinot Arbeau, chanoine de Langres, vers 1588, jusqu'à l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert ?

Mettons x pour l'époque à laquelle se divisa l'hôtel de Bar, où se trouvait un jeu de paume. Le principal corps de bâtiment avait été restauré pour François-Théodore de Nesmond, président à mortier, surintendant de la maison du prince de Condé. Pendant les guerres de la Fronde, ce nouveau venu s'était montré passablement habile dans ses négociations avec les Parisiens, au nom du roi, et à la même époque Mme de Miramion, qui n'était pas encore sa voisine, avait fait preuve du plus grand dévouement, en pansant des blessures, en distribuant des secours, en vendant diamants et vaisselle, pour procurer du pain aux affamés.

Fille du financier Bonneau, orpheline à 15 ans, et veuve, l'année suivante, du magistrat Beauharnais de Miramion, qui

Digitized by Google

la laissait enceinte d'une fille, Mme de Miramion n'avait échappé que par une défense héroïque, deux ans après, à un autre malheur auquel sa beauté l'exposait. Le comte de Bussi-Rabutin, comptant trop sur sa bonne mine pour s'attendre à une résistance qui ne fut pas feinte, avait osé faire enlever la jeune veuve à la faveur des premiers troubles; mais il n'avait pas même obtenu, en la gardant enfermée pendant 38 heures au château de Launoy, qu'elle y prît la moindre nourriture. Une délicatesse relative, plutôt que des remords ou des craintes, avait fait lâcher prise au ravisseur, qui ne se tira ni sans peine ni sans frais des poursuites exercées par une parenté, à laquelle n'était pas offert ou ne convenait pas le seul genre de réparation usité entre gentilshommes. Mais la frayeur avait rendu malade l'héroïne de l'aventure, pour quelque temps retirée chez les sœurs grises, et depuis elle avait fait vœu de chasteté, avant d'être âgée de 20 ans, le 2 février 1649. Sa fille, en 1661, épousa Guillaume de Nesmond, à qui son père avait cédé au parlement son siége présidentiel.

La conclusion de ce mariage permettait à Mme de Miramion de fonder personnellement une petite congrégation, dite la Sainte-Famille, qui ne se composait encore que de 6 membres, au quartier Saint-Antoine, mais qui se rapprocha avant peu de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Une autre communauté, sous le nom des filles de Sainte-Geneviève, avait été établie moins récemment par Mlle Blosset, à l'angle de la rue des Boulangers et de la rue des Fossés-Saint-Victor. Féret, curé de Saint-Nicolas, était le supérieur des deux institutions, et l'on ne se vouait pas moins dans l'une que dans l'autre, sans prise d'habit, à

Digitized by Google

la visite des malades, à la préparation des médicaments et à la tenue des petites écoles. La fusion s'opéra avec facilité. Mme de Miramion avait acquis une maison bâtie ou refaite pour Martin, riche partisan, proche l'hôtel de Nesmond, et une maison de campagne à Ivry ; elle en gratifia la communauté, qui, de plus, acheta 80,000 livres de M. de Nesmond, évêque de Bayeux, et de ladite fondatrice, une propriété contiguë. Les miramiones, filles de Sainte-Geneviève, continuaient à distribuer onguents, emplâtres et juleps, comme à faire pratiquer des saignées gratuitement ; mais elles reçurent, outre des enfants pauvres, de jeunes pensionnaires pour lesquelles on payait de 4 à 500 livres par an. Des retraites de quelques jours avaient lieu périodiquement dans la maison : deux fois par année pour les dames, à la disposition desquelles 50 cellules étaient mises, et quatre fois pour les femmes, plus nombreuses, qui y prenaient pendant les jours de retraite leur nourriture, sans la payer, mais qui retournaient chez elles tous les soirs, fût-ce à la campagne, pour revenir le lendemain matin. La supérieure des miramiones avait aussi fondé l'institution du Refuge à Sainte-Pélagie ; de plus, le séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet avait participé à ses libéralités. Les maisons religieuses ne s'en ressentaient pas seules ; mais il faut dire que Mme de Maintenon et Louis XIV, à l'occasion, s'associaient à ses bonnes œuvres. Elle avait consolé Mme de Montespan, et Saint-Cyr lui était ouvert, un jour, entre autres, où l'on jouait *Esther*. Un autre jour, le 24 mars 1696, Mme de Miramion mourut en telle odeur de sainteté que Mme de Sévigné écrivait à M. de Coulange : « Pour Mme de Miramion, cette mère de l'Église, ce sera une

Digitized by Google

perte publique. » Mme de Sévigné honorait d'autant plus la mémoire de cette femme vertueuse qu'elle connaissait à fond son Bussi-Rabutin !

Mme de Nesmond eut moins d'esprit que sa mère, mais plus de vanité ; c'est la première femme de magistrat qui fit graver en lettres d'or le nom de son mari sur une porte, où aujourd'hui encore nous lisons : *Hôtel ci-devant de Nesmond.* Le temps ne manqua pas à cette présidente pour tourner à la dévotion ; elle mourut, en effet, centenaire et directrice en titre des séminaire et communauté des sœurs hospitalières de la Providence, rue de l'Arbalète. La direction de la Salubrité occupait encore son hôtel au commencement du présent règne, et on ne prépare que plus en grand de quoi faire des potions et des emplâtres dans l'ancienne maison des miramiones, devenue pharmacie centrale des hôpitaux.

Il fallut abattre, en 1738, trois des maisons de la rue du Pavé-Saint-Bernard ou de la Tournelle, prolongeant celle des Grands-Degrés, pour que les filles de Sainte-Geneviève demeurassent réellement au quai de la Tournelle, autrement dit des Miramiones, antérieurement port Saint-Bernard. C'est encore sur la rue des Grands-Degrés que donnait à ladite date une maison, avec la Tournelle pour enseigne, et elle appartenait à Lecamus, ancien major des gardes de la Ville, qui succédait à Passart, maître des comptes, et précédait le chevalier de Creil, le marchand de vin Bonnet, le rôtisseur Cormiolle ; cette maison était pourtant située entre les rues de Bièvre et des Bernardins, vis-à-vis les grands degrés, et à côté d'une maison à Lavit, marchand de chevaux. La rue de la Tournelle finissait

Digitized by Google

au coin de la rue des Bernardins, qui devait sa dénomination, ainsi que la porte Saint-Bernard, au collége des Bernardins.

Le président Rolland, dont l'ancienne résidence est désignée par une inscription, s'appelait aussi d'Erceville. Grand ennemi des jésuites, il ne se contenta pas de coopérer chaudement à leur proscription ; il s'attacha ensuite à les flétrir, comme il les avait combattus, et publia un *Plan d'études* essentiellement janséniste. Les parlements, en s'emparant alors de l'instruction publique, ne se faisaient encore qu'une idée incomplète des coups d'État qui s'emparent des parlements. Nul aussi bien que Rolland n'avait poussé à la suppression des petits colléges ; il fit donc partie du cortége qui les enterrait décemment. Le bureau d'administration de leur temporel se composait ainsi :

M. de la Roche-Aimon, prince du sang, premier duc et pair, archevêque de Reims, grand aumônier de France, et, en cette dernière qualité, président du bureau ; l'abbé Terray : le président Rolland ; Roussel de la Tour ; Cochin ; de Samfray ; l'abbé Valette le Neveu ; l'abbé Legros ; Poan Lempereur ; l'abbé Fourneau, grand-maître temporel ; Le Camus de Mézières, architecte du bureau.

Rolland fut disgracié avec ses collègues du parlement, en 1771, et il ne reprit ses fonctions qu'après le règne de Louis XV. Mais il ne savait plus à quel jésuite s'en prendre d'une autre disgrâce qui fondit sur sa tête. Un oncle qu'il venait de perdre, M. Rouillé des Filletières, au lieu de confier à sa garde la *Boîte à Perrette*, trésor commun du parti janséniste, dont il était dépositaire, avait légué ce dépôt, par testament, à d'autres

Digitized by Google

personnes zélées pour la même cause! Le président attaqua le testament; malheureusement il perdit. La bonne veine lui revint encore moins devant un autre tribunal, bien autrement impitoyable, en 1794. L'hôtel Rolland était Bouffret, huit années avant cette date.

Et en ce temps-là, un Clermont-Tonnerre occupait, sur le même quai, une maison dessinée par Gabriel Leduc, que de nos jours habita un conseiller d'État, maire de l'arrondissement, puis sénateur, M. Leroy de Saint-Arnaud, frère du maréchal Saint-Arnaud : elle porte le n° 27. A quelques pas, Brazier aurait fondé une maison de commerce pour les vins, en 1711 : nom et date relatés sur la devanture d'un successeur dudit Brazier. Un demi-siècle après, maître Henri, greffier en chef de la chambre des comptes, avait certainement son bureau au 21. Celui du coche par eau de Fontainebleau n'était pas loin; mais le service n'avait lieu que pendant le séjour de la cour en cette résidence royale, et on donnait, pour faire le trajet en douze heures, 2 livres 10 sols. Un autre bureau encore percevait, mais du côté des miramiones, les droits de la ferme générale sur les ardoises, tuiles et briques, à mesure qu'elles se débitaient vis-à-vis, sur le port aux Tuiles, anciennement dit aux Mulets, où se déchargeaient pareillement des poires, des pommes, des marrons et autres fruits du Gâtinais. La halle au vin, que remplace un entrepôt beaucoup plus vaste, se trouvait au delà de la Tournelle et de la porte Saint-Bernard.

Cette ancienne porte de la ville avait été rhabillée par Blondel pour passer petit arc de triomphe, alors que Louis XIV venait de supprimer un impôt sur les marchandises qui arrivaient

Digitized by Google

de ce côté. La Tournelle, qui était tout près, avait dépendu également de l'enceinte de Philippe-Auguste et défendu le passage de la rivière. Vincent de Paul obtint que les galériens, au lieu d'attendre à la Conciergerie le départ d'une chaîne, fussent placés au fort de la Tournelle, où des secours spirituels et temporels leur étaient affectés par le donateur anonyme d'une rente de 6,000 livres. Déjà un dépôt de ce genre avait été établi près de Saint-Roch, dans une maison louée par Vincent de Paul, avant que le transport en eût lieu dans ce château fortifié. Le départ des chaînes pour Brest, Rochefort, Marseille et Toulon ne s'effectuait pas plus de deux fois par an, le 25 mai et le 10 septembre. La chapelle du fort était d'abord desservie par la congrégation de Saint-Lazare, que remplaça, en 1634, le curé de Saint-Nicolas, mais toujours avec le concours de Vincent. L'administration du temporel se trouvait dans les attributions du procureur général, et la nomination du concierge regardait le secrétaire d'État, qui avait la marine dans son département. Comme la fausse porte Saint-Bernard et la Tournelle n'existaient déjà plus au moment de la Révolution, les condamnés aux fers furent placés dans le ci-devant collége des Bernardins. Ils y étaient au nombre de 73, le jour où les septembriseurs n'en laissèrent échapper que 3.

Digitized by Google

RUE SAINT-LOUIS-EN-L'ILE.

L'île au moyen âge. — Christophe Marie. — Le chapitre. — Les marchands de foin. — Les fermiers. — L'enquête. — Les ponts et les quais. — Poulletier et Le Regrattier. — La seigneurie. — Jean de Lagrange. — Le syndicat. — Le chien de Montargis — L'église. — Les hôtels et les maisons. — Charles de Valois. — Les parcheminiers. — Bulliard. — Le général Charton. — La Révolution. — Le prince Czartoriski. — L'archevêque de Paris.

En passant du quartier de la Tournelle au quartier Saint-Paul, par eau, on relâchait ordinairement dans l'une des deux îles dont la réunion forme l'île Saint-Louis. Un pont de bois y avait disparu, depuis le XIVe siècle, époque de sa construction. Les deux bras de la Seine, qui plus est, n'avaient-ils pas porté une double chaîne, en guise de bracelets? Cette barrière de la ville en pleine eau faisait ressembler la future île Saint-Louis à un forçat, avant que les galériens encore ne fussent au fort de la Tournelle. L'île, qui était bordée d'une ceinture de peupliers, servait parfois, au moyen âge, de théâtre à des fêtes publiques. Elle se laissa embrasser, après cela, par un double pont, que noble homme Christophe Marie, bourgeois de Paris, s'était engagé à bâtir, par un contrat en date du 16 mai 1614. Dans cet acte, signé par Nicolas Brulart de Sillery, chancelier de France, qui stipulait pour le roi, avec l'assistance de Guillaume de Laubespine, Pierre Jeannin, Gilles de Maupeou, Isaac Arnault, Louis Dolle, membres des conseils d'État et privé, à Christophe Marie était faite la concession du terrain insulaire, pour le couvrir de quais, de rues et de maisons: les deux

îles à réunir s'appelaient Notre-Dame et aux Vaches. Mais les chanoines de la cathédrale y exerçant de longue date des droits difficiles à récuser, on ne pouvait, sans compter avec eux, remplir les engagements pris envers le concessionnaire. Le chapitre résistait d'ailleurs à l'exécution du contrat, sous prétexte que la sûreté de l'église métropolitaine et de l'hôtel épiscopal, à l'extrémité de l'île de la Cité, avait tout à craindre des constructions nombreuses qu'on se proposait d'élever dans l'île Notre-Dame. Cette considération seule, à ce que disaient les chanoines, leur avait fait refuser précédemment 50,000 écus et 800 livres de rente, qu'offrait le sieur Carel, les livrant en pure perte à la tentation d'aliéner les mêmes terrains. On leur opposait toutefois, à juste titre, que dès le 5 février 1542, aux termes d'une conclusion capitulaire, M. Desvoisins, un chanoine, avait été chargé de solliciter l'intervention de M. de Paris, à l'effet d'obtenir du roi la permission, en faveur du chapitre, de transformer l'île Notre-Dame en un nouveau quartier de Paris.

Le fait est que la possession capitulaire, tout en paraissant remonter à l'année 867, avait été troublée par le corps de Ville à différentes dates : 1304, 1462, 1473, 1557. Louis XI avait reconnu aux chanoines le droit de confisquer, sur le territoire insulaire, le foin qu'on y débarquait pour le faire sécher au soleil ; la prévôté de Paris, malgré cela, permettait aux marchands d'en étaler et d'en botteler, par sentence du 4 janvier 1609. Cette sentence était confirmée le 30 juillet suivant par un arrêt, qui condamnait le chapitre à souffrir cette servitude d'usage sur un espace où, de tout temps, avaient abordé et stationné les

Digitized by Google

mariniers de la Seine. Comment le fermier du chapitre y trouvait-il son compte? Il tenait, le plus souvent lui-même, un cabaret, pour abriter au frais maints promeneurs qui débarquaient si librement! Bail avait été fait au mois de janvier 1591, tant pour l'île Notre-Dame que pour celle aux Vaches, à Jacques Guchery, commis de barrière; mais comme il y avait déjà plus d'une maison ou maisonnette de construite, la division était possible. Ledit fermier avait eu pour prédécesseurs:

Jehan Lehoux, marchand boucher; Mathurin Perrotet, charretier; Nicolas Baullard, lequel payait 25 livres tournois par an, de 1561 à 1570; Etienne Mutet, dont le loyer courait sur le même pied, depuis 1559; Etienne Pinot, manouvrier, 20 livres; Etiennette Desnoyers, veuve de Guillaume de la Perrelle, sous le règne de François Ier; Sanson Luillier, marronnier (c'est-à-dire pêcheur sans permission) 14 livres en 1513, 10 en 1509, et Jean Blondel, 8 livres, même année.

L'enquête *de commodo vel incommodo* avait soulevé d'autres dificultés encore que l'opposition du chapitre. Des objections formulées après expertise avaient produit, dès 1611, un avis tout à fait contraire à l'exécution du projet. Mais ensuite d'autres experts s'étaient prononcés pour. En ce temps-là, avant d'ouvrir une rue ou de la fermer, comme on réfléchissait mûrement, comme on délibérait libéralement! Prévôt, échevins, trésoriers généraux, maîtres ès œuvres des bâtiments du roi et de la Ville, s'étaient déjà transportés sur les lieux, en compagnie de marchands et de voituriers, ayant tous voix consultative, avant qu'on eût déterminé exactement l'emplacement des deux ponts; une visite nouvelle y ramenait dix notables, marchands

Digitized by Google

et bourgeois, en présence des mêmes édiles, et c'est alors que « Tous unanismement ont esté d'asvis de laditte construction dudit pont, comme ne se pouvant faire œuvre plus publique et plus nécessaire pour la commodité de tout le peuple et bien de ladite ville, pourveû que lesdits pilliers fussent de pierres et de bonnes étoffes. » Jusque-là il n'était question que d'un double pont de bois, en vue duquel on avait déjà fait des études et des commandes. Le bureau de la Ville avait octroyé à Marie, le 7 janvier 1613, la maîtrise dudit pont, avec autorisation d'y élever des maisons comme dans les deux îles. De plus, il pouvait être établi six moulins à eau, des étuves, des bains et un jeu de paume par l'adjudicataire privilégié. Mais ces concessions et d'autres, qu'il avait aussi obtenues, ne permirent pas aux travaux de s'achever dans le laps de six ans, que lui-même avait fixé comme suffisant. Louis XIII et la reine mère posaient la première pierre du pont Marie avant la fin de 1614; puis les échafaudages du pont de la Tournelle firent pendant à ceux du pont Marie, et quant à la passerelle en bois que, dès 1617, on se disposait à jeter sur la Cité, elle eut beau se faire lentement, le procès intenté par les chanoines voisins n'aboutit que plus tard encore.

Poulletier, secrétaire de la chambre du roi, n'était devenu l'associé de Marie qu'après s'être chargé, dès l'année 1611, de la fourniture des bois nécessaires à l'entreprise ; les désordres de la guerre civile avaient fait perdre les deux tiers de 4,600 pieds de chêne, achetés par lui sur la frontière picarde 18,500 livres, et le reste n'arrivait à bon port qu'au moment où l'on exigeait des pierres de taille à la place de bois. Mauvais

Digitized by Google

début pour la grande entreprise, dans laquelle Le Regrattier s'était également intéressé !

Le chapitre, de son côté, forme opposition, en 1616, et puis croyez-vous qu'il se tienne, quoique débouté, pour battu ? On lui présente encore, l'année suivante, un projet qui convertirait l'île Notre-Dame, si elle se retrouvait sous sa coupe, en un vaste magasin pour la Ville ! Un arrêt du conseil d'État ordonne, en 1618, que les chanoines jouiront de 1,200 livres de rente sur le domaine de Paris et qu'ils rentreront dans tous leurs droits de cens, lods et ventes, après les 60 ans de jouissance accordés aux entrepreneurs. Ceux-ci, quelques années après, interrompent les travaux, faute d'argent et de crédit ; les commissaires du roi mettent en leur lieu et place Jean de Lagrange, secrétaire du roi, et le chapitre offre aussi, mais trop tard, d'achever l'entreprise aux mêmes conditions. L'impulsion rendue aux travaux par le nouvel adjudicataire est heureuse pour quelque temps ; mais les autres se plaignent si fort d'avoir été mis à l'écart au moment le plus favorable, qu'ils finissent par reprendre le dessus. Les chanoines eux-mêmes obtiennent 50,000 livres à titre d'indemnité, plus 7,000 pour les frais, et les propriétaires des terrains insulaires acquittent cette contribution à raison de 3 livres par toise. Des lettres patentes transfèrent auxdits chanoines les droits réservés au roi par le cahier des charges, contre Marie, Lagrange et consorts. De plus, la justice du chapitre est reconnue dans ce quartier tout neuf, où il est défendu aux lieutenant civil et officiers du Châtelet d'empiéter sur la juridiction du bailli de la barre capitulaire, et à la même seigneurie reviennent décidément les

Digitized by Google

droits de censive, qui ne feront retour au roi qu'au 1er janvier 1684. Là finit un antagonisme, mais qui fait place nette à un autre. Les insulaires, mécontents du peu de solidité des ponts et des négligences qui retardent la formation définitive des quais, adressent, le 9 janvier 1643, une requête aux commissaires du roi, pour se débarrasser enfin d'une administration qui ne vise qu'à se perpétuer. Cette levée de boucliers est due à l'initiative de Denis Hébert, maître couvreur, que Poulletier a fait déguerpir tout récemment d'une place mal acquise, et ce dernier, en ripostant, énumère ainsi les compères du principal plaignant :

Guillaume le père, naguère receveur du domaine de Paris, auquel est réclamée judiciairement une place, évaluée 15,000 livres, en échange de laquelle il n'a donné à Lagrange qu'un office de sergent au Châtelet, en valant 800 ; — Simon Huguet, procureur à la chambre des comptes, qui redoute les mêmes recherches, pour un lot de 24,000 livres, payé ainsi la moitié de son prix ; — Antoine Lemarié, procureur au Châtelet, dont les 230 toises, achetées 55 livres la toise, devraient être cotées trois fois autant ; — Pierre Lemercier, confrère de Lemarié, contre lequel s'exercent des poursuites à fin de restitution des pièces de criée relatives à un autre lot ; — enfin Michel Guillaume, marchand, de qui il a fallu arracher, par le moyen extrême d'une prise de corps, le prix de 11 toises, généralement estimées le double de ce prix.

Les récriminations de maître Poulletier à l'encontre de tels pignants ne les empêchent pas d'obtenir gain de cause. En conséquence, les intérêts communs des propriétaires de l'île sont confiés à leur propre gestion, par la création de leur syn-

Digitized by Google

dicat, bien que celui-ci date, ou peu s'en faut, du moment où Claude Dublet, maître charpentier, passe adjudicataire des travaux qui restent à faire et titulaire de 12 étaux de boucherie, en remplacement de Lagrange. Les réunions syndicales ont lieu à l'hôtel Bretonvilliers, où le prince Emmanuel de Portugal ne donne pas encore de bal masqué, avec feu d'artifice tiré sur la rivière. Parmi les consorts du financier Le Ragois de Bretonvilliers, pour cette affaire locale, figurent :

Simon Hugues, qui est ou sera syndic ; Philippe de Champagne, le grand peintre ; Gaillardon, intendant de Franche-Comté ; l'abbé Fortia ; M. Meiland, conseiller au parlement ; Lauzun, le Lauzun du grand règne ; le marquis de Richelieu ; Lambert de Thorigny, président au parlement, pour lequel Levau a dessiné le superbe hôtel Lambert ; Charron, nom de famille illustré par le livre *De la Sagesse* et à la tête de l'édilité parisienne ; de Jassaud, magistrat ; Jacques Pichon, maître tailleur d'habits ; M. de Choisy ; M. Hesselin et ses deux voisins, M. d'Astry, M. Sainctot ; Nicolas Delaistre, ancien échevin ; Claude Charlot, secrétaire du roi ; de Coulanges, abbé de Livry ; Le Bossu Le Jau, maître des comptes, qui a eu pour prédécesseurs un autre Le Jau et Salomon de Caux ; Archambault, valet de chambre du roi ; maître Jean de la Grange, sieur de Saint-Evroul.

Nicolas Lejeune, couvreur, passe pour avoir habité l'île dès le règne de Henri IV. Qui sait même si la maison unique dont le chapitre fit abandon en touchant son indemnité de 50,000 livres, ne remontait pas à l'époque du célèbre duel judiciaire dans lequel le chien de Montargis vainquit l'assassin de son maître ? Ladite maison, à notre sens, est celle qui porte rue

Digitized by Google

Saint-Louis le n° 66. On y désigne la cage d'un escalier à vis comme ancienne tourelle de Marguerite de Bourgogne; mais la seule tour qu'ait connue assurément cette reine, en ladite île, s'appelait Loriot, et, puisqu'une chaîne la rattachait par eau à la Tournelle et à la tour de Billy, il nous semble qu'elle aurait été mieux placée à celle des deux pointes de l'île où de nos jours commence l'ordre numérique. Là elle aurait fait place à l'une des deux terrasses des hôtels Bretonvilliers et Lambert, dont nous avons parlé en d'autres notices. Quoi qu'il en soit, Nicolas Lejeune a érigé, sous l'invocation de Notre-Dame, une chapelle qui est devenue l'église Saint-Louis. En même temps qu'elle, l'île a changé de nom, autrement dit en 1664. Mais la rue Saint-Louis-en-l'Ile avait été rue Palatine du côté des deux grands hôtels, et rue Carel du côté le plus voisin de la Cité, puis rue Marie d'un bout à l'autre pendant dix ans.

Alors que les premiers numéros impairs de cette rue étaient occupés presque tous par Le Ragois, et les premiers numéros pairs par Lambert, l'hôtel Galard se présentait à droite, contigu aux derrières de l'hôtel Meiland, qui tenaient le premier angle de la rue Poulletier, et en face des dépendances de l'hôtel d'Astry. Derrière l'église résidaient M. Hesselin, M. Sainctot; vis-à-vis étaient établies des sœurs de charité. Le président d'Aigremulle demeurait au-dessous de l'église; Delanoue, un peu plus loin; l'avocat Guillaume, plus loin encore; Desjardins, greffier du tribunal, vers le 69; le procureur général aux 71-73; M. de Saint-Gilles, au 80; un Molé, aux 84-86; Sévin, magistrat, au 88, et Durand, maître des comptes, au 92. En ce temps-

Digitized by Google

là des Lefèvre d'Ormesson étaient propriétaires, en la même rue, de trois maisons qui se suivaient.

L'une d'elles, n° 52, fut habitée postérieurement par un savant, Charles de Valois de Lamarre, antiquaire du roi et académicien, qui n'avait que deux pas à faire pour entrer, au quai des Balcons, chez son ami Lefeuve de la Malmaison, conseiller au parlement. Les fermiers généraux transformaient l'hôtel Bretonvilliers, à la même époque, en grand bureau des aides. Plus de Galard, en face, et plus de Meiland! Mais bureau des Saisies réelles. Toutes les juridictions y avaient recours, et jamais plus de saisies ne s'y réalisèrent que sous le triumvirat de Monnerot, Beaucousin et Beauvisage, qui étaient commissaires généraux du temps de la banqueroute de Law. Le 27 ou le 29 servait de bureau beaucoup moins grandement à la communauté des parcheminiers. Les maîtres chargés de faire une tournée officielle chez les autres membres de cette corporation professionnelle devaient toujours être assistés par quatre parcheminiers jurés de l'université, placés sous les ordres du recteur. L'apprentissage durait quatre ans : le brevet coûtait 15 livres, et la maîtrise, 1,100.

Le botaniste Pierre Bulliard, habitait, sous Louis XVI, l'ancien hôtel Durand. Cet auteur de *Flora parisiensis* et d'un *Dictionnaire de Botanique* avait appris de François Martinet à graver de sa propre main les planches de ses ouvrages. S'agissait-il d'enrichir son herbier, ou bien d'empailler un oiseau, il ne prenait encore d'autre aide que lui-même. Déleurie, maître en chirurgie, donnait des leçons d'accouchement, à l'hôtel Molé. Quels nouveaux maîtres disposaient en partie des

Digitized by Google

hôtels Lambert et Bretonvilliers? M. de Beaumont et M. Devins-Fontenay.

Du reste, on vit bientôt sortir à cheval, tous les matins, de la maison située en face la rue Guillaume, un chef de division de la garde nationale, qui ne se nommait plus, au 28ᵉ de ligne, que le sous-lieutenant Charton, en 1792, mais qui avait gagné, trois ans après, ses épaulettes de général. Malheureusement il fut tué, en 1796. Un nom de robe, celui de Cheniseau, était porté depuis la Régence par un hôtel plus aristocratique, près de ladite rue Guillaume. Pourquoi dire un? ne voit-on pas encore qu'il y avait grand et petit hôtels? Aussi bien, dans cette île Saint-Louis, le train de maison fut rarement en rapport avec la place qu'on tenait au soleil! On n'attendit même pas la Révolution pour y faire d'un petit hôtel, en regard de la maison Durand, un simple corps de garde de pompiers. Autant de fait sur la besogne d'une ère nouvelle, qui se croyait appelée à supprimer toutes les marques de distinction! L'île et la rue de la Fraternité inaugurèrent cette ère-là en donnant plusieurs fêtes publiques, dans le jardin de leur ci-devant hôtel Bretonvilliers. En revanche, elles se passèrent absolument de leur ci-devant église, vendue comme bien national en l'an VI, le 13 thermidor, et qui ne fut rachetée par la Ville que le 15 septembre 1817. Alors, sa dénomination était déjà revenue à la rue, dite Blanche de Castille de 1806 à 1814. Les somptueuses réceptions du prince Czartoriski, et la bienfaisance héroïque de ses œuvres se multipliant au profit de la cause polonaise, firent encore plus d'honneur à l'hôtel Lambert, sous Louis-Philippe, que les peintures de Lebrun et de Lesueur, dans

Digitized by Google

toute leur fraîcheur, n'y avaient jeté d'éclat. Puis d'autres événements politiques ayant changé en France la face des choses, l'hôtel Cheniseau devint pour quelque temps l'archevêché. On y rapporta le corps de Mgr Affre, frappé sur une barricade, où il affrontait, comme un saint, les dangers de la guerre civile, pour en conjurer les horreurs. Une caserne de gendarmerie y remplaça, pour une douzaine d'années, l'archevêché en deuil.

RUES MICHEL-LE-COMTE et GRENIER-S^T-LAZARE

Elles se suivent depuis si longtemps sans se confondre, qu'autant vaut ne pas les séparer. Qu'elles remontent donc le cours des âges, comme deux wagons enchaînés l'un à l'autre, qui laisseraient descendre, à chaque station, des souvenirs, faute de voyageurs. Le voyage autour d'une rue n'est pas pour tout le monde, il faut l'avouer, une partie de plaisir. Souvent c'est une cloche monacale qui donne le signal du départ. Mais ici, par exception, l'or et l'argent commencent par résonner. Tout le monde ne s'en plaindra pas.

Entendez-vous le doux chant des lingots d'or, balancés par des poids de fer, et les accords si harmonieux de l'escompte? Cela bruit le mieux du monde entre les rues Michel-le-Comte et Montmorency, chez la veuve Lyon-Allemand, dont le commerce était fait, sous le premier empire, par Joseph Allemand et Hartzfeld, en la rue Grenier-Saint-Lazare.

Digitized by Google

A la maison de Mme Lyon-Allemand touche un ancien hôtel qui ouvre non-seulement rue Montmorency, mais encore rue Michel-le-Comte, n° 22. Dubois de Crancé, qui y demeura, était d'abord parvenu à entrer dans les mousquetaires; mais sa noblesse douteuse ne l'y avait pas maintenu, et, afin de s'en consoler, il avait commandé dans la garde nationale. Cet ardent révolutionnaire, dantoniste à la Convention, après les massacres de Septembre, s'acharna contre Louis XVI; il était ministre de la guerre sous le Directoire; mais, après le 18 brumaire, il se retira, faute d'emploi, dans ses propriétés champenoises. La rue Michel-le-Comte, sous la République, s'était dite Michel-Pelletier, à la suite de l'assassinat du ci-devant comte Michel Le Peletier de Saint-Fargeau, conventionnel. Les notabilités de la même rue, en 1786, étaient :

M. Lenoir de Mézières, payeur de rentes, au n° 19 de notre temps, hôtel dont le 17 devait dépendre ; M. Vaudé, banquier, n° 20; l'architecte Verniquet, n° 21, et M. d'Halvil, au 28, hôtel donnant aussi dans la rue Montmorency, où nous en parlerons plus amplement.

La charge de commissaire voyer, achetée par Edme Verniquet en 1774, l'avait poussé à réaliser, comme architecte du Jardin du roi, des projets de Buffon. Mais son grand œuvre fut le *Plan de Paris*, qui demanda 28 années de travail. L'ordre de le dresser avait été donné par Louis XVI, dès 1783, mais en des proportions si vastes qu'elles avaient bientôt fait reculer devant l'exécution. Le commissaire de la voirie avait relevé ce projet abandonné, et ses planches étaient déposées aux Cordeliers. Puis, la Révolution venue, le bureau du Plan s'installa

Digitized by Google

au ci-devant hôtel d'Angivilliers, près le ci-devant Oratoire-Saint-Honoré, où l'auteur se trouvait sans doute logé plus grandement que rue Michel-le-Comte. Le plan ne compta ses 72 feuilles grand-atlas qu'en 1790, et, comme si Verniquet n'avait plus rien à faire, son nom se gravait sur une tombe vers la fin du Consulat.

Verniquet, en sortant de chez lui, avait souvent passé devant le bureau des paumiers, à l'entrée de la rue Grenier-Saint-Lazare, et puis, quelques portes plus loin, devant les ateliers de Lafontaine, inventeur privilégié d'une serrure dont l'Académie avait approuvé les combinaisons nouvelles. Les statuts de la communauté des *maîtres paulmiers, raquettiers, faiseurs d'estœufs, pelottes et balles*, remontaient au commencement du XVIIe siècle. Ses membres étaient exclusivement en possession de fabriquer et de vendre, avec tous les ustensiles du jeu de paume, tout ce qui servait aussi au jeu de billard. Le bureau se trouvait encore dans la rue de Seine à la fin du règne précédent; depuis lors, le droit de réception avait baissé de 1,500 à 600 livres.

Il semble que la propriété foncière dans les deux rues dont nous nous occupons, ait été plus divisée sous la Régence qu'à notre époque. La rue Michel-le-Comte avait 51 maisons, et l'autre, 45 : presque un tiers de plus qu'aujourd'hui ! On y a si peu démoli que plus d'une façade devait appartenir à un autre propriétaire que le corps de bâtiment élevé par derrière. Il faut qu'on ait ainsi porté en compte pour plus d'une maison chaque hôtel, et combien la rue Michel-Lecomte en était pleine! A main droite, elle partageait avec la rue Montmorency trois

Digitized by Google

propriétés de ce genre ; à main gauche, elle commençait par une aile et des dépendances de l'hôtel Caumartin, suivies de près par un hôtel Thiroux (et il y en avait un autre du même nom dans le quartier), ensuite par un hôtel Ferlet, par un hôtel Lemaître, enfin par un hôtel Mérat, qui s'appela aussi Crillon, et auquel faisait vis-à-vis l'hôtel Bouligneux, plus tard d'Halvil. Que de pratiques excellentes à la portée du vitrier Rousseau, dont la boutique était dans ladite rue! L'honnête homme dont nous parlons est celui qui avait recueilli un enfant naturel de Mme de Tencin, abandonné sur les marches d'une église, mais à l'éducation duquel pourvoyait son père, le chevalier Destouches-Canon, et cet enfant devint l'illustre d'Alembert.

Remontons-nous encore de quelque trente années? On parle alors de M. Le Vasseur comme réunissant des curiosités en sa demeure, rue Grenier-Saint-Lazare. Dans l'autre rue, on vient de démolir un théâtre érigé en 1632 par Jacques Avenet à la place d'un jeu de paume, et que des comédiens de l'hôtel de Bourgogne exploitaient depuis 1660. Mais cette salle de spectacle avait été fermée longtemps, sur une plainte adressée au parlement par les habitants des deux rues, qui ne s'accommodaient ni des carrosses bruyants, ni de l'insolence des pages et des laquais, ni des vols qui se commettaient plus fréquemment aux abords d'un théâtre qu'en un quartier sans foule.

La rue d'en bas s'appelait *Garnier-de-Saint-Ladre*, en 1315, et comptait au nombre des gens qui l'habitaient : *Nicolas le dorelotier ; Jeacques de la Salle, gâcheur ; Jehan, savetier.* On prétend qu'une famille était déjà connue au siècle précé-

Digitized by Google

dent sous le même nom que cette rue, laquelle touchait presque à la porte Saint-Martin élevée sous Philippe-Auguste. Le comte Michel, parrain de la rue d'en haut, *vicus Micaelis comitis*, passe pour contemporain de ladite famille.

RUE MONTMORENCY.

De 1215 à 1851.

L'avant-dernière maison à gauche est surtout amusante à voir de l'une des croisées qui font face : elle paraît l'agglomération désordonnée de plusieurs corps de bâtiment, dont le plus élevé s'appuie sur ceux de devant. Mais aux regards des passants elle dérobe le toit figurant un V renversé qui, si longtemps, la fit appeler *maison du grand pignon*. Aussi bien Germain Brice, qui ne la prenait pas pour une seule maison, écrivait-il : « A l'entrée de cette rue sont des inscriptions difficiles à lire et à entendre sur de vieilles maisons ; c'était autrefois un hôpital pour les passants, fondé par Nicolas Flamel. » Déjà vieilles sous Louis XIV, ces inscriptions elles-mêmes n'en feraient qu'une. Seulement deux petites boutiques, peintes de deux couleurs différentes, se sont assimilé et partagé les pierres sur lesquelles restent gravées ces lettres :

Nous hômes et fèmes laboureurs demourans ou porche de ceste maison qui fu fée en l'an de grace mil quatre cens et sept : sommes tenus chacû en droit soy dire tous les

Digitized by Google

iours une pastenostre et 1 ave maria en priant dieu q de sa grace face pardō aux poures pescheurs trespassez, amen.

Le cimetière Saint-Nicolas était tout près : raison de plus pour se souvenir des morts ! Mais on peut douter que Nicolas Flamel et sa femme Pernelle aient eu le temps de donner suite au projet qu'ils avaient conçu d'établir un hospice dans leur maison de la rue Montmorency. Celle-ci fut laissée, avec leurs autres biens, à l'église Saint-Jacques-la-Boucherie, mais à charge d'acquitter tant de legs particuliers qu'il ne fallut pas moins de sept années aux marguilliers pour les remplir. On avait soupçonné Flamel de sorcellerie, parce qu'il se livrait à l'alchimie, et il passait, à cause de sa richesse, pour avoir découvert la pierre philosophale ; mais cet écrivain et libraire juré de l'Université de Paris, qui, de plus, tenait une école, n'avait fait son honnête fortune qu'au moyen de spéculations heureuses sur les terrains, et tous les Parisiens de la croire sans bornes, comme sa générosité !

Le parrain de la rue n'était autre que le grand connétable Mathieu de Montmorency. L'hôtel qu'il y avait fait construire en 1215, resta aux premiers connétables de cette illustre race. Le maréchal Charles de Montmorency, comme otage volontaire à la place du roi Jean, se trouvait retenu en Angleterre, quand le prêtre Velvet, muni de la procuration du captif, et pour subvenir à ses besoins, vendit l'hôtel à Rogues, sire de Hangest. Seulement il ne faut pas croire, avec Sauval, que les Montmorency n'en reprirent plus possession. Hangest avait été nommé

Digitized by Google

panetier de France, le 11 février 1345, sur la démission du sire de Montmorency, puis créé maréchal de France par Jean-le Bon, et les gages de la paneterie furent augmentés en sa faveur; mais Charles VI en retrancha, quelque temps après, 5 sols prélevés sur chaque boulanger. La même résidence passa-t-elle à Guillaume de Hangest, prévôt de Paris, Philippe le Bel régnant? Faire se pouvait. Toujours est-il qu'au XVI[e] siècle, le connétable Anne de Montmorency n'avait pas moins de quatre hôtels à Paris : l'hôtel de Montmorency, rue Sainte-Avoye, l'hôtel Rochepot, rue Saint-Antoine, l'hôtel Damville, à la Couture Sainte-Catherine, et celui qui n'avait sans doute été l'objet que d'une vente à réméré 200 années auparavant. Cet aîné de tous les hôtels Montmorency était donné par Anne à Charles, son troisième fils, capitaine de 50 hommes d'armes.

L'hospitalité y fut reçue par le poëte Théophile, dont le frère, Paul de Viau, était maître d'hôtel du duc Henri de Montmorency, le petit-fils du connétable et le filleul de Henri IV. C'est aussi là que Théophile succomba, n'ayant pas plus de 36 ans, mais déjà exténué par des persécutions que les récidives satiriques de Boileau firent oublier, aussi vite que les productions poétiques de la victime. On l'avait accusé de lèse majesté divine et humaine, condamné par contumace à être brûlé vif, puis chargé de fers, et il n'était que lentement parvenu à faire commuer sa peine en bannissement de la capitale, avant d'obtenir grâce entière ; il avait pourtant conservé la fidèle protection du maréchal Henri de Montmorency, et touché, sans interruption, jusqu'à la pension que lui faisait le roi. L'acharnement des poursuites s'expliquait par le

Digitized by Google

crédit de ses ennemis auprès du cardinal de la Rochefoucauld. Mais la conduite de Théophile laissait encore plus à désirer, sous le rapport des mœurs, que ses écrits, au point de vue religieux, bien qu'ils ne méritassent, en vérité, pas même l'honneur de la persécution. La renommée du poëte n'était qu'à peine, de son vivant, obscurcie par celle de Malherbe, et il avait le pas sur Mairet, chez le duc, à Chantilli comme à Paris. « C'était, dit Voltaire, un jeune homme de bonne compagnie, faisant très-facilement des vers médiocres, mais qui eurent de la réputation ; très-instruit dans les belles-lettres, écrivant purement en latin ; homme de table autant que de cabinet, bienvenu chez les jeunes seigneurs qui se piquaient d'esprit et surtout chez cet illustre et malheureux duc de Montmorency, qui, après avoir gagné des batailles, mourut sur un échafaud. » La branche directe des Montmorency était tombée avec la tête du rebelle, et la confiscation avait frappé ses biens.

Les évêques de Châlons avaient vendu leur hôtel, en 1620, aux carmélites, dites de la rue Chapon. Le couvent de ces dames englobait, avec ses dépendances, une dizaine de numéros de la rue Montmorency actuelle, entre les rues du Temple et Beaubourg, où il survit non-seulement d'anciens bâtiments conventuels, mais encore des murs de cette église des carmélites où fut inhumée la duchesse de Longueville, et qui se transforma dans la suite en théâtre Doyen. Du même côté, plus près de la rue du Temple, donnait la seconde porte d'un hôtel de la rue Chapon, habité par M. le lieutenant criminel, avant la fin du règne de Louis XIV. Par conséquent, cette maison touchait, ou il s'en fallait de bien peu, à l'ancien petit hôtel

Digitized by Google

Montmorency (maintenant le n° 8), qui se trouvait en regard de l'ancien grand hôtel du même nom, que Nicolas Fouquet avait occupé étant procureur général (maintenant le n° 5).

La belle maison qui porte le chiffre 28 sur la rue Michel-le-Comte et le 17 sur la rue Montmorency, fut construite pour Louis de la Palu, comte de Bouligneux, longtemps colonel du régiment de Limousin, lieutenant général des armées de France, qui périt au siége de Vérue le 14 décembre 1704. D'autres membres de la même famille gardèrent cet hôtel Bouligneux, dont l'écurie avait des stalles pour 18 chevaux. Puis les d'Halvil, sur le plan de Ledoux, en modifièrent toutes les dispositions du côté du jardin, où une entrée de gala, avec sa barre seigneuriale, se trouva remplacée par une colonnade qui ne se voit plus de la rue, mais qui sert encore de portique tout bonnement à une maison de commerce. Il régnait en face un grand mur ; les carmélites permirent d'y peindre un paysage pour ajouter une trompeuse perspective aux charmes de la galerie couverte. Un d'Halvil était maréchal d'Autriche, et un autre, colonel d'un régiment suisse en France, vers le milieu du XVIIIe siècle. Après cette famille encore arriva, dans le même hôtel, celle du prince Esterhazy, qui représentait la Hongrie au couronnement de l'empereur François II, en 1792, et qui était ensuite ambassadeur d'Autriche à Naples, près du roi Murat.

Que de noblesse déjà pour une rue qui ne dédaigna pas de s'appeler Courtauvilain ! Tous les historiens rapportent qu'elle demanda, en 1768, par une supplique signée de ses habitants, à divorcer avec ce vilain nom, dont un meilleur parti avait été

Digitized by Google

tiré au moyen âge par ses habitantes. La corruption des mœurs en cet endroit avait été autorisée par des ordonnances, qui en purgeaient d'autres quartiers ; la corruption du mot *Cour-aux-Vilains* avait dû être la conséquence de l'autre. Les vilains n'affluaient-ils pas dans cette rue, quand maîtres et garçons boulangers s'y présentaient à la barre du panetier, ou venaient y payer des droits ? C'est entre la rue Beaubourg et la rue Saint-Martin que la nôtre n'a jamais changé de dénomination ; mais ses plus belles maisons toujours ont surgi dans l'autre moitié, qui avait déjà recommencé à se nommer Montmorency bien avant l'époque indiquée dans les ouvrages sur Paris. Trois curieux étaient cités dans le *Livre commode*, en 1691 et 92, avec indication de leur résidence dans la rue Montmorency, et non pas rue Courtauvilain : le comte de Vaux et M. de Crosy, en qualité d'amateurs de médailles, et M. de Creil, comme amateur de curiosités en général. Brice, moins de vingt ans après, vantait le cabinet d'antiquités de l'abbé Fauvel, chapelain du roi, en donnant son adresse à l'entrée de la rue Montmorency, et tout porte à croire qu'il sous-entendait : ancien hôtel Montmorency. Gresset enfin, étant déjà l'auteur de ses chefs-d'œuvre, *Vert-Vert* et le *Méchant*, logea pour quelque temps en la même rue, et nous pensons que c'était n° 11, chez Mme Thiroux de Lailly ou d'Arconville. Mme d'Arconville, femme d'un président, avait pour beau-frère M. Angran d'Alleray, lieutenant civil : elle publiait des livres qu'il y avait modestie de son fait à ne pas signer. Gresset, lorsqu'il était son hôte, avait le titre de *poëte de Paris*, qui se trouvait dans les attributions du prévôt des marchands et dont le traitement s'élevait à 5,000 livres.

Digitized by Google

Le cimetière Saint-Nicolas, qui comprenait une chapelle, avait été donné par les religieux de Saint-Martin-des-Champs à l'église Saint-Nicolas-des-Champs. Un incendie, le 19 novembre 1853, dévora plusieurs des maisons élevées sur cet ancien cimetière, et les corps de plusieurs victimes mêlèrent soudain leurs cendres chaudes à des cendres longtemps refroidies. Une population ouvrière était jetée sur le pavé par ce lamentable sinistre; la charité avait beaucoup à faire pour réparer le mal, en ce qui n'était pas irréparable. Mais des spectacles se donnèrent au bénéfice des incendiés, et des souscriptions s'ouvrirent, notamment chez M. Detouche, le grand horloger de la rue Saint-Martin, qui fit tant et si bien que M. Arnaud-Jeanti, maire de l'arrondissement, versa au bureau de bienfaisance l'excédant du budget du feu. Le n° 34 en était quitte pour des réparations urgentes; mais les décombres fumaient à la place du 32, et autant on en pourrait dire de plusieurs maisons, rue Beaubourg.

RUE RICHER.

A l'hôtel des Menus-Plaisirs, rue du Faubourg-Poissonnière, le conservatoire de la danse avait sa place, ainsi que le garde-meuble de la couronne. Des garçons y battaient à tour de bras les fauteuils et les tapis de rechange, pour empêcher que les vers ne s'y missent; mais ils ne braquaient pas, contre un

Digitized by Google

autre genre d'ennemis, assez de souricières. Les élèves danseuses, quand elles quittaient la classe, marchaient encore sur la pointe du pied, afin de laisser moins de prise, en cas de rencontre, à quelque rat de la *cour*. Ce calembour doit être de Cicéri, qui demeura longtemps aux Menus-Plaisirs, comme peintre décorateur de l'Opéra, et qui sans doute y surprit les rapports primitifs des *rats* de la danse avec les véritables rats, auxquels ils doivent leur surnom. Aujourd'hui ceux-ci et ceux-là se font la chasse au magasin de décors de l'Opéra, 6, rue Richer.

La seconde porte qui vient après était franchie, en 1841, par les amis de Berton, lorsqu'ils rendaient visite à cet auteur de la musique d'*Aline, reine de Golconde*. La famille Berton a produit plusieurs générations de compositeurs.

Le 18 était érigé, en 1793, par et pour l'architecte Damesme, qui fit aussi le théâtre de la rue de la Victoire et le grand théâtre de Bruxelles. M. Ollivier y succéda à Damesme.

En 1809, M. Duval acquérait du sieur Saint-Pierre une maisonnette que remplace le n° 1, passage Saulnier, habité encore par Mme veuve Duval. La même année, Mme Chasseraud était propriétaire du 34, rue Richer, petit hôtel datant de l'ancien régime. Nous serions tenté d'en attribuer l'origine à Jean-Charles Richer, écuyer, avocat au parlement, conseiller du roi, expéditionnaire en cour de Rome, quartinier aussi, puis échevin en 1780-82, de qui toutefois les *Almanachs royaux* marquaient la résidence rue des Petits-Augustins.

Les fonts baptismaux sur lesquels cet échevin tenait la rue, étaient un égout, par malheur, ou du moins la ruelle de l'Égout.

Digitized by Google

Les jardins, les marais et le peu de constructions qui y donnaient en 1738 appartenaient à des propriétaires dont voici le tableau complet :

Côté des numéros impairs.	Côté des numéros pairs.
La présidente Gilbert.	Leclerc.
Le marquis de Saint-Georges.	Lépine ou ses hoirs.
L'abbé Larcher.	Saulnier.
Brière.	Les hoirs Taussier, avec Lachambre pour locataire.
Saulnier.	L'abbesse de Montmartre.
Brière.	Dru père..
Les heritiers Bourgeois.	Les Quinze-Vingts.
L'Hôtel-Dieu.	Bedan et Saulnier.
Raoul.	Les hoirs Haran.
	Les hoirs Cliquet.
	Lanoix.
	Girard.
	Gaillou.

Paris.—Typ. Dupray de la Mahérie, boulevard Bonne-Nouvelle, 26.—193.

Digitized by Google

LES ANCIENNES MAISONS

Des rues Neuve-Saint-Denis, des Gravilliers, du Poirier, du Renard, Sainte-Opportune, de l'Aiguillerie, de la Huchette, du Petit-Pont, Galande, des Noyers, du Puits-qui-Parle et des Poules.

Notices historiques, entièrement inédites, se rattachant à l'ouvrage intitulé :

LES ANCIENNES MAISONS DE PARIS SOUS NAPOLÉON III

PAR M. LEFEUVE

Monographies publiées par livraisons séparées, avec une table de concordance et une table alphabétique par série.

RUE NEUVE-SAINT-DENIS.

Les portes Saint-Denis et Saint-Martin, avant de s'emparer des deux places qu'elles conservent à titre de monuments, se trouvaient sur la même ligne que la rue Neuve-Saint-Denis, qu'elles avaient fait naître au XVIe siècle sous ce nom : la rue des Deux-Portes.

La Ville adjugea, en 1675, à Julien Gervais, doyen de ses quarteniers, une maison et une place à bâtir, donnant à l'entrée de cette rue, ainsi que dans les rues Saint-Martin et Sainte-Apolline. La petite-fille de Gervais apporta

Digitized by Google

ce bien en mariage à Thomas Ragon, trésorier de France au bureau des finances de la généralité de Rouen.

Du même côté que la famille Gervais, l'évêque de Clermont n'avait pas moins de 9 maisons, dont les enseignes se suivaient dans cet ordre: le Cheval-Blanc, la Perle, la Fleur-de-Lis, le Chapeau-Rouge (de bon augure, n'est-ce pas, pour un évêque?), Saint-Nicolas, le Saint-Esprit, Saint-Martin et le Pied-de-Biche. La dernière propriété épiscopale ne gardait-elle l'anonyme que par hasard? La pudeur ne le conseillait que si l'image d'une sainte n'y convenait pas aux mœurs des habitantes, et celles-ci ressemblaient peut-être à celles du présent n° 4. Plus près encore de la rue Saint-Denis, du même côté, Mme Torcherie débitait ce qu'annonçait l'enseigne des Trois-Bouteilles. De l'autre côté, près de l'étude du notaire Gaillard, il y avait dès lors une traverse, boulevard Sébastopol en herbe.

RUE DES GRAVILLIERS

Avec la cendre gravelée, on ne colore ni les peaux, ni les étoffes; mais on les prépare à recevoir la teinture. C'est de la lie de vin séchée, puis calcinée. On en faisait usage près Saint-Martin-des-Champs, avant même que Paris ne

Digitized by Google

s'étendît jusque là. Une rue aux Graveliers, que l'on y connaissait déjà en l'an 1250, se trouvait encore habitée sous le règne de Louis X par des tanneurs et des pelletiers, en même temps que par des maçons, des charpentiers, des chauciers, des couteliers et des orfévres, sans compter le taunier Adam de Brou, sergent à cheval. Les historiens se bornent à rappeler qu'en cette rue, sous le règne précédent, un boucher s'appelait Gravelier; mais il ne faut pas oublier qu'à cette époque d'éclosion pour tant de noms patronymiques, l'œuf en était quelquefois le hameau, le quartier ou la rue que le ci-devant anonyme habitait.

On se contente aussi de qualifier propriétaire ce Jean Robert dont le nom passa vers 1710 à une portion de la rue des Gravilliers, entre les rues Beaubourg et Saint-Martin. Ne convient-il pas d'ajouter que ce parrain, farceur de son état en même temps que marchand de cirage, débitait par les rues encore plus de facéties et de calembours que de noir? Assez d'autres ne broient que du noir; mais ceux-là ne font pas fortune. En la rue Jean-Robert, alors qu'elle emprunta cette dénomination si populaire, 30 maisons et 7 lanternes faisaient suite directement aux 61 maisons et 13 lanternes de l'autre rue, plus fidèle à son nom du XIII[e] siècle. Ces bâtiments, comme on peut s'en rendre compte, n'ont fait depuis lors que croître; ces réverbères n'ont fait qu'embellir.

Au n° 69 d'à présent, le grand hôtel d'Estrées garde su la cour une madone dans sa niche; il fut bâti pour un grand maître de l'artillerie de France, père ou grand-père

Digitized by Google

de la belle Gabrielle. On retrouve au 70 le petit hôtel du même nom. L'un et l'autre nous reportent au bon temps des mansardes; elles ne couronnaient alors que peu d'étages, et il ne tient qu'à nous d'en revoir deux au n° 37, qui sont à cheval l'une sur l'autre, et qui semblent si entichées de leur célibat respectif qu'on les ferait tomber en poussière plutôt que de les accoupler.

Le passage de Rome, qui répond de ce côté au n° 24, nous rappelle qu'une rue des Cordiers, puis du Puits-de-Rome, relia la rue du Temple à la rue Aumaire, où elle se réduisit ensuite à l'état de cul-de-sac. Le plan de 1652 marque tout simplement la place dudit cul-de-sac, maintenant passage, avec un seul mot, le mot : *Rome*.

Baletti, acteur de la Comédie Italienne, demeurait en 1761 vers le n° 30 actuel. Lebel, premier violon au même théâtre, musicien ordinaire du roi, habitait la même rue vingt ans après. Le chimiste Cadet de Vaux y avait, à la même époque, sa pharmacie, qu'il vendit, afin d'appliquer plus librement, par ses expériences et ses écrits, la chimie aux besoins ruraux et domestiques. Cette officine portait le n° 16. Mais alors le n° 1 faisait le coin de la rue Transnonain, et le n° 2 suivait, sans changer de côté; Arbinet, serrurier notable, occupait le n° 14, et rivalisait avec Georges, établi n° 27 ; les angles de la rue du Temple portaient les chiffres 46, 47, et Naturali, banquier, habitait le n° 84.

Ce dernier numéro est assez élevé pour faire croire que la rue Jean-Robert ne se distinguait déjà plus, sous

Digitized by Google

Louis XVI, de celle des Gravilliers. Toutefois, MM. Lazare ne rapportent ce rapprochement qu'à l'année 1851. Ils racontent en même temps que, le 4 germinal an XII, Joyaut, Burban et Dutry, compromis avec Georges Cadoudal, furent arrêtés au n° 24 de la rue Jean-Robert, depuis lors n° 88 de la rue des Gravilliers.

RUE DU POIRIER.

Thaumasse, dans la *Coutume du Berri*, dit : « Selon que le blé vault au Poirier. » On appela donc *Poirier* un marché au blé, et cette ancienne acception semble donner à une rue qui suit, la rue Brisemiche, laquelle fait angle avec la rue Taillepain, la seule étymologie rationnelle de son nom. Mais celui-ci fut également porté par une sorte de jeu.

Aussi bien la rue s'était dite de la Petite-Bouclerie, dès le commencement du XIVe siècle ; et une reconnaissance censuelle de l'année 1723 ne la nommait encore Poirier qu'en ajoutant : « dite aussi de la Baudroirie. »

Ce titre confirmatif, passé au profit du chapitre de Saint-Merri, comme seigneur censitaire, était conçu dans les termes ordinaires; seulement on y relatait une circonstance particulière, c'est que le reconnaissant signait entre

les deux guichets du Châtelet. Le propriétaire en prison n'en était pas moins qualifié messire Jacques-Edouard Richer, sieur de la Petite-Barre, Hessel, Cli ot et autres lieux, bachelier de Sorbonne, prieur de Saint-Vincent de Laitre. Sa maison de la rue du Poirier comportait trois corps de bâtiment et aboutissait par derrière à une maison de la rue Neuve-Saint-Merri, appartenant à l'Hôtel-Dieu, et que nous avons désignée dans la notice consacrée à cette autre rue.

RUES DU RENARD.

Deux rues ajoutent à cette dénomination celle de leur quartier respectif : Saint-Merri l'une, Saint-Sauveur l'autre.

Dans celle-ci, l'enseigne patronymique du Renard distinguait encore, sous Louis XIV, une maison appartenant à Mlle Hardy, avec entrée principale rue Saint-Denis : là se trouve aujourd'hui le passage du Renard. Le duc de Coislin occupait les nos 5 et 9 actuels, son petit et son grand hôtel. L'acteur Laruette, compositeur de musique pour les pièces à ariettes, demeura postérieurement au petit, avec sa femme, Mlle Laruette, née Villette. Le nom dudit acteur désigne encore l'emploi qu'il rem-

Digitized by Google

plissait à la Comédie-Italienne ; il avait réussi au théâtre comme père noble bien mieux que dans les amoureux, rôle qu'il jouait déjà à la foire Saint-Germain en 1752. L'actrice ne jouait pas avec moins d'expression que son mari, et elle chantait mieux ; les opéras de Monsigny et de Grétry lui trouvèrent encore la voix fraîche, bien qu'elle eût débuté à l'Opéra en 1758, pour entrer aux Italiens trois ans après. Un agent de change habitait, au milieu du règne de Louis XVI, une maison contiguë à celle que les époux Laruette n'habitaient déjà plus, rue de Renard-Saint-Sauveur, et alors un autre agent de change était au grand hôtel Coislin, en même temps que le célèbre accoucheur Sigaud de Lafon, qui y faisait son cours. La Faculté de médecine, par gratitude, avait voulu qu'une médaille fût frappée en l'honneur de ce praticien, pour consacrer l'expérience heureuse d'une découverte spéciale qu'il avait faite étant encore élève en chirurgie. Utile progrès, qui ne laissait pas d'être la conséquence d'un autre progrès encore plus important ! Les sages-femmes avaient-elles toujours eu, pour leur donner de salutaires exemples, ces confrères, ces rivaux, ces maîtres qui différaient de leur clientèle par le sexe ? Rien qu'à ce mot : un accoucheur, combien de siècles antérieurs auraient crié à l'indécence ! Un magasin d'éponges, au petit hôtel, fut remplacé dès 1817 par le magasin de parfumerie que tient toujours la famille Dubuc-Josse. La maison intermédiaire se construisit vers le même temps, aux dépens de l'ancien jardin de M. de Coislin.

Digitized by Google

L'autre ruelle du Renard eut jusqu'à une salle de spectacle. Des amateurs y jouaient la comédie, au commencement de la République ; des acteurs plus ambitieux leur succédèrent, en ouvrant au public payant le théâtre de la Concorde. Si la rue était trop étroite pour les voitures, il en fut autrement de la salle pour les piétons, qui ne s'y aventurèrent eux-mêmes que peu de temps. Ce théâtre était-il à gauche, ou bien à droite ? D'un côté comme de l'autre il y avait eu place, sur des cours ou jardins d'anciens hôtels, pour cet établissement malencontreux. Quels étaient-ils donc, les hôtels d'une voie si peu carrossable ? Il se peut que le n° 1 de ce temps-ci ne soit pas absolument autre qu'une maison, située au même endroit, dont le propriétaire était Desnots, secrétaire des finances, vers la fin du XVIIe siècle. Mais les chiffres impairs qui suivent ne montrent plus rien d'un hôtel qui communiquait aussi par une allée avec la rue Neuve-Saint-Merri, et qui avait appartenu à René Potier, président au parlement : le conseiller d'État, René de Marillac, y avait pour voisins le président de Lesseville et M. de Buzenval; puis la maison passa au petit-fils de M. de Marillac, le duc de la Trémoille, encore mineur, mais déjà pair de France et président des états de Bretagne par droit de naissance. Quant aux chiffres pairs, ils commencent et ils finissent aristocratiquement, par une construction séculaire, sans compter le n° 10, qui se flatte d'avoir eu pour maîtres, durant le dernier siècle presque entier, les princes d'Orléans. Il nous paraît probable néanmoins que le

Digitized by Google

propriétaire de cette maison, sous la Régence, fut un simple conseiller au parlement, Lucas, seigneur de Muin, qui en avait une autre adjacente, et non pas le régent. M. Lucas y tenait d'une part à Arnauld de Pomponne, conseiller d'État, garde des sceaux, abbé commendataire de l'abbaye Saint-Médard, de Soissons, qui succédait lui-même à son père, ministre, et à son grand-père Robert Arnauld d'Andilly, dans la propriété de son hôtel, ouvrant rue de la Verrerie. Seulement M. de Pomponne tenait aussi à la marquise de Castilly, dont la maison avait sa porte sur la rue du Renard-Saint-Merri.

RUE ET PLACE SAINTE-OPPORTUNE

Vendue nationalement le 24 novembre 1792, l'église Sainte-Opportune fut bientôt démolie. Des maisons la remplacent entre la rue de l'Aiguillerie, la place Sainte-Opportune et la rue du même nom, qui s'appelait aussi de l'Aiguillerie quand la principale porte de l'église y donnait. Était-ce assez de place pour une église royale, collégiale et paroissiale, avec sa tour festonnée de fleurs de lis? Pas trop; vous pouvez en juger. Mais les paroissiens pauvres remplissaient le chœur, tandis que le service

Digitized by Google

curial se faisait dans une chapelle, sur le côté méridional de la nef. Et puis, n'avait-on pas comme sous la main l'église des Saints-Innocents, dont le curé était nommé par le chapitre de Sainte-Opportune? Le jurisconsulte Francois Connan, élève de l'Italien Alciat, et que François Ier avait fait maître des requêtes, reposait à Sainte-Opportune, au-dessous d'une épitaphe en vers latins, qui témoignait de la douleur de sa veuve. On ne remarquait pas moins un superbe candélabre, dont Charles-Quint, en passant à Paris, avait fait présent à l'église. Plus anciennement il y avait eu des recluses dans une loge qui dépendait du cloître, notamment Agnès du Rochier, fille d'un gros marchand de la rue Thibautodé, qui, le 5 octobre 1403, s'y était enfermée volontairement, n'ayant que 18 ans, et qui, à 98, y était morte. A une époque encore plus reculée, Sainte-Opportune avait été un prieuré de filles. L'église datait, comme oratoire, d'avant l'invasion des Normands; au siècle XIII on l'avait rebâtie, et au siècle suivant érigée en paroisse. Ses deux bienfaiteurs principaux étaient Louis le Bègue et Louis le Gros.

Il y avait aussi, en 12[illegible]0, une maison à Simon d'Auxerre sur la place Sainte-Opportune; entre cette maison et l'église siégeait la justice du fief. Or, nous retrouvons sur la place les nos 4 *bis* et 6, dont le plan de 1715 a tenu compte, c'est à n'en pas douter. De ces deux maisons la plus grande donnait à deux pas d'une porte latérale de l'église; elle a été probablement capitulaire et seigneuriale, par destination originaire ; ce qu'elle a conservé de

Digitized by Google

mieux est voué en notre siècle au commerce du bouchon, de l'éponge et de l'amadou. Aussi bien la justice du cloître avait été transférée aux Porcherons, dès le XVIᵉ siècle et peut-être avant, par « Messieurs les chefcier, chanoines et chapitre de l'église Madame Sainncte Opportune, seigneurs de leurs grand et petit cloistres et anciennes appartenances d'iceux, du fief de Saint-Caran et Cocatrix, en partie des Porcherons et marais de Paris, à prendre depuis le pont Perrin jusqu'au dessous de Chaillot, et austres lieux. » Du petit cloître dépendait la rue ; du grand, la place, et on ne cessait pas encore d'y voir, sous Louis XIV, un pressoir banal à verjus, propriété domaniale. La chefcerie n'en était pas moins propriétaire dans la rue des Fourreurs, et il en était de même du chapitre, dans la censive duquel il se trouvait des maisons situées en 16 rues de Paris, d'après le calcul de Sauval.

Du temps de Henri III, sur ladite place, une maison séparée dudit n° 6 par quatre maisons, tout au plus, appartenait à Benjamin Leriche, receveur taillon de la gendarmerie, lequel y venait après feu Blachivaille, commissaire examinateur au Châtelet. Cette propriété, sise à la pointe de la maison du Papegault, donnait sur le grand cloître, à l'angle d'une rue de la Tabletterie, et aboutissait par derrière à la maison des Rats, rue Saint-Denis. Une autre, qui faisait en ce cloître le coin de la rue des Fourreurs, dite alors de la Cordonnerie, était l'objet d'une reconnaissance passée au terrier de Sainte-Opportune par « Honorable homme Claude Richer, maître paticier et poullaier,

Digitized by Google

demeurant à Saint-Germain-des-Prez, au nom et comme tuteur des enfans de Robert Andry, maî're paticier, et de Jacqueline Berton, autrefois sa femme, à présent femme dudit Richer, tenant à Guillaume Jallier sur la rue, à Boutin sur le cloistre, et par derrière à Charles Andry. » Un siècle plus tard, l'enseigne du Papegault avait fait p'ace à celle de la Housse-de-Cheval, qui pendait à la porte de Mlle Antoinette Boursier, sage-femme ordinaire de la reine, veuve du docteur en médecine Robinet, tandis que l'ancienne maison de Blachivaille était à la veuve de Leroux de Clairfond, conseiller au bailliage d'Orléans. La rue Sainte-Opportune, qu'on a ouverte en 1836 entre la rue de la Féronnerie et la rue des Fourreurs, où commençait auparavant celle de l'Aiguillerie, garde la maison dont Boutin disposa, maintenant hôtel garni du Petit-Manteau-Bleu.

La place du Cloître-Sainte-Opportune, dont le nom n'a subi qu'une abréviation, était habitée par Mallet, agent de change et par Gibert, notaire, peu de temps avant la suppression de l'église. Le bureau des lingères s'y trouvait également, près la rue Courtalon, *aliàs* ruelle Sainte-Opportune, et ce n'était pas depuis peu, car il attenait déjà, sous la Régence, aux derrières de la maison de la Barbe-d'or, qui formait un des angles de ladite ruelle avec la rue Saint-Denis. Pour les maîtresses lingères le droit de réception s'élevait encore à 800 livres, vers la fin, et il avait été plus fort de la moitié sous le règne précédent. Sait-on même pertinemment si cette gracieuse corpora-

Digitized by Google

tion ne siégeait pas au cloître Sainte-Opportune dès le milieu du XVIIe siècle ? C'est justement l'époque où la

RUE DE L'AIGUILLERIE

commençait à se substituer à la rue du Cloître-Sainte-Opportune, laquelle avait porté antérieurement la dénomination de l'Esculerie, et, en 1220, le nom de particulier que voici : Alain de Dampierre. Il est vrai que la communauté des aiguilliers-épingliers pouvait s'être fixée, aussi bien que celle des D^{lles} lingères, dans une des maisons aliénées ou affermées par les chanoines de Sainte-Opportune.

L'excellence des dragées et confitures, ces premières épices affriolant Paris, fit, moins légèrement que les aiguilles, une spécialité de commerce à notre rue, puis une réputation à la rue des Lombards, dont elle est la queue en droite ligne. La communauté des épiciers achetait, en 1563, « dans la rue de l'Escuillerie, » c'est-à-dire au petit cloître Sainte-Opportune, une maison, moyennant une rente de 200 livres, qui dans la suite fut amortie. Or les épiciers-apothicaires ne formaient, sous Philippe-Auguste, que le dernier des quatre corps de marchands, qui passa plus tard le second. Les six maîtres ou gardes qui administraient ses affaires, au bureau de la rue de l'Aiguillerie,

Digitized by Google

portaient dans les cérémonies des robes de drap noir, à bordures de velours et à manches pendantes, comme les robes de juges-consuls. Cette confrérie était dépositaire de l'étalon des poids. Une de ses grandes assemblées avait lieu à l'église Sainte-Opportune, dès 1572; mais une autre, dix-sept ans après, à l'église des Grands-Augustins. Et le patron était saint Nicolas. Dans le même corps avaient été compris les chandeliers jusqu'au milieu du XVe siècle. Mais les apothicaires eux-mêmes avaient commencé sous Louis XII à se distinguer des épiciers, et d'autant plus facilement qu'ils avaient déjà constitué, pour Louis XI, une sorte de garde nationale. Des lettres qui interdisaient l'épicerie aux dissidents, avaient été octroyées par le roi, en 1553; mais défense aux épiciers de s'en servir avait été faite par Duprat, prévôt de Paris, l'année suivante. Les alternatives de la lutte devaient la rendre bi-séculaire; les apothicaires y gagnaient le monopole du pain d'épices, et cependant leurs adversaires, tenant à se montrer plus discrets, n'empiétaient pas sur le chapitre des rafraîchissements plus lucratifs que toute ordonnance de médecin faisait administrer à domicile. Tant que le divorce ne fut pas consommé, l'apothicaire ne convolait que par une sorte d'adultère permanent, dont la complice était la Faculté, et l'épicier jouait au naturel le rôle du mari malcontent. Au demeurant, des intérêts communs n'étaient-ils pas à sauvegarder? Les sieurs Rousseau, Vilain, Vadurel, Lambert, André et Serret pouvaient encore se dire, au milieu de l'année 1683, *maîtres et gardes de la marchan-*

Digitized by Google

dise d'apotiquairerie et d'épicerie. En 1715, qui plus est, les garçons apothicaires se louaient indifféremment à la Lamproie, maison de la rue de la Huchette, ou au bureau des épiciers, dans le cloître Sainte-Opportune.

Le siége de la communauté, lorsque les susnommés étaient en charge, portait l'enseigne de la Tête-Noire, que remplace aujourd'hui le chiffre 8. Le droit de réception était de 1700 livres (qui furent réduites sous Louis XVI à 800). Vuaflard et Marsollier avaient pour locataires, au n° 6, Raguenet, épicier, et Caucheteur, bourgeois; le 4 appartenait à des marchands, les frères Denis et Pierre Noiret; le 2, au chirurgien Paul Emmenez, successeur de Charles Bernard.

A quelque cinquante ans de là, Sauvage, à l'image du Sauvage, faisait un grand commerce de soierie et de mercerie, dans l'ancienne propriété de Vuaflard et de Marsollier. Le même magasin passait, au moment de la Révolution, pour le plus ancien de ce genre, sous la nouvelle raison de commerce Paulus et Reverard. Les épiciers, tant que les corps d'état ne furent pas entièrement abolis, maintinrent leur bureau dans cette rue; une auberge s'y établit au commencement de notre siècle; mais ce n'est plus qu'une maison ordinaire, en ce qu'on y paye son terme quatre fois par an.

Digitized by Google

RUE DE LA HUCHETTE.

Le Bureau des apothicaires. — Les Enseignes. — La Revue des huches. — La Huchette d'Or. — Les Hôtels. — L'Afficheur. — Les aiguilles à l'Y. — Les Tapisseries. — Les Rôtisseries. — Manon Lescaut au cabaret. — La Noce et l'Enterrement. — Les Lapidaires. — Les Peaussiers. — Petit-Radel.

En l'année 1714, le bureau des apothicaires se trouvait rue de la Huchette, à l'image de la Lamproie. Toutefois, un maître apothicaire, lorsqu'il était en quête d'un garçon, s'adressait aussi au bureau des épiciers, rue de l'Aiguillerie, afin de se mettre en rapport avec des sujets disponibles. Il y avait déjà, pour ainsi dire, séparation de biens; mais il n'y avait pas encore séparation de corps, entre les épiciers et les apothicaires. Le bureau particulier de ces derniers avait simplifié l'enseigne de la maison, pour la purger du sens trop culinaire dont le boulanger Pierre Budin s'accommodait encore trente ans plus tôt, étant alors propriétaire à cette enseigne : La Lamproie-sur-le-Gril.

Ladite image pendait probablement à la porte du n° 13, en sortant de laquelle vous eussiez rencontré sur votre droite :

— La Croix-Verte, à Michel Pelet; — Saint-Nicolas, à la veuve de Jacques Daminois; — l'Écu-de-France, à Hérard, chirurgien; — la

Digitized by Google

Hure-de-Sanglier, à D[lle] Marie Meusnier et consorts; — la Bannière de France;

Et à main gauche :

— Le Flacon d'argent; — Saint-Jacques, à Pierre Gilet, procureur au parlement; — Notre-Dame (antérieurement les Trois-Pigeons) à la famille Corniquet; — la Rose-Blanche, à Jacques de Logny; — la Huchette-d'Or.

Cette Huchette-d'Or ne succédait-elle pas de loin à la Huchette pure et simple, sous l'invocation de laquelle, Philippe le Hardi régnant, s'était placée modestement la rue? La vieille maison de ce nom appartenait au chapitre de Notre-Dame. Mais l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, propriétaire du territoire de Laas, en avait aliéné, vers l'année 1179, de quoi bâtir la rue qui nous occupe, primitivement dite de Laas. Les caisses de toute sorte, depuis le coffre-fort et le bahut jusqu'à la boîte à mettre les chandelles, ont commencé par être confondues le plus souvent sous la même dénomination que la *huche* à pétrir et à serrer le pain: huchier et menuisier ne faisaient qu'un. La dénomination de *huche* s'est appliquée aussi par extension à un petit étal de marchand et à un droit prélevé sur cet étal, principalement dans le commerce du poisson. Si originairement on n'en a pas vendu la maison capitulaire, nous est avis qu'on y a perçu le droit. Le receveur, pour parler de cet impôt, aura eu politiquement recours à un diminutif. De là, *huchette*, un assez pauvre mot, qui sou-

Digitized by Google

ligna sur une enseigne un coffret qu'on dorait plus tard. Sous Louis XV, la Huchette-d'Or fut remplacée, en tant que blason domestique, par les Trois-Maillets-Couronnés. A cette époque, la maison tenait d'une part à Notre-Dame-des-Anges, que possédait Degland, un officier du roi, et, d'autre part, à la Rose-Blanche, que Bachelier, un charcutier, avait au coin de la rue du Petit-Pont. La propriété du mi ieu était alors dans la censive du roi; es deux autres relevaient des abbé et religieux de Sainte-Geneviève. La plupart des maisons sus-désignées se retrouvent par le temps qui court; on en comptait pourtant dans cette rue 79, nombre réduit de plus de la moitié.

Que si vous demandiez, par exemple, en la présente rue de la Huchette, où est l'hôtel de Pontigny, on resterait sourd, on ouvrirait de grands yeux. Il est vrai que cet hôtel florissait bel et bien sous Charles VI et Charles VII, à l'extrémité occidentale de la rue, du côté de la rivière. Les femmes se baignaient en ce temps-là aux étuves de l'hôtel des Bœufs, qui attenait à l'hôtel de Pontigny.

Dans la même rue, en revanche, vous ne chercheriez pas en vain un afficheur, et déjà il y en avait un sous Louis XIV, à l'image des Trois-Bourses : le colleur d'affiches Lafolie. Les bonnes ménagères, à Paris, ont encore en prédilection les aiguilles dites à l'Y; apprenons-leur que cette marque de fabrique fit sa réputation, du vivant de Lafolie, comme enseigne d'une maison de commerce, établie rue de la Huchette, qui vendait en gros les épingles en même temps que les aiguilles. Les tapisseries

Digitized by Google

pareillement étaient l'objet d'un commerce local, qui, de fil en aiguille, allait bien avec l'autre. Mais passons de l'aigu au grave, en descendant, comme on fait en musique, et nous relèverons une spécialité infiniment plus substantielle, qui marqua encore davantage dans cette rue dont nous fouillons le passé.

La Lamproie, la Hure, les Pigeons et la Huchette ont déjà fait soupçonner, comme au flair, des habitudes gastronomiques; la rôtisserie n'a plus qu'à déposer pour qu'aucun doute, dans l'espèce, ne fasse ombre à la conviction. Un des négociateurs de la paix de Vervins, le père Bonaventure Catalagirone, général des cordeliers, se rappelait encore, de retour en Italie, avec un soupir de regret, les broches qu'il avait vues tourner, au bruit crépitant d'un feu clair, chez les traiteurs de la rue de la Huchette. Quel fumet, pour aller si loin! La variante nominative de rue aux Rôtisseurs eût pris le dessus; mais les marchands de cuisses d'oies y étaient surtout cabaretiers. L'abbé Prévost, qui avait pris en affection un de leurs cabarets, les restaurants du temps, y composa, dit-on, *Manon Lescaut*. Quel cabaret, s'il en était ainsi, et le moyen qu'il y en eût de meilleurs! Malheureusement l'auteur était absent de Paris depuis quatre ans, lorsque parut *Manon Lescaut*. Le dernier bal de noces qui se donna chez un des rôtisseurs dont nous parlons, fut interrompu tristement, le 7 février 1767, par l'écroulement d'un plancher : plusieurs danseurs et plusieurs danseuses tombaient, en se tenant par la main, pour ne plus jamais se relever.

Digitized by Google

Les lapidaires-diamantaires faisaient alors, comme de juste, moins de bruit que les cabaretiers; ils n'en avaient pas moins en cette rue le siége de leur corporation. Les statuts de la compagnie remontaient au règne de saint Louis, qui en était resté le patron. Pour passer maître, il fallait 300 livres et sortir victorieux de l'épreuve du chef-d'œuvre. L'apprentissage durait 7 ans.

Là n'était plus le bureau des lapidaires en 1787; celui des tanneurs, hongroyeurs, peaussiers et parcheminiers l'y remplaçait. Les tanneurs-hongroyeurs, qui se trouvaient établis pour la plupart au faubourg Saint-Marceau, n'étaient que depuis onze années réunis officiellement avec les corroyeurs, les peaussiers, les mégissiers et les parcheminiers. Depuis lors la maîtrise, dans cette corporation professionnelle, ne coûtait que 600 livres; le brevet, 30. On demeurait 5 années apprenti. La compagnie siégeait dans une maison qui portait le n° 8; mais l'ordre numérique, à cette époque, partait de l'extrémité de la rue Saint-André-des-Arts, sans que les chiffres pairs fussent appelés à faire vis-à-vis aux impairs.

Au n° 12 du même ordre, on venait suivre un cours d'anatomie, fait par Petit-Radel, qui avait été reçu docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris en 1782. L'un des deux frères de ce médecin connu, fut architecte, éleve de Vailly; l'autre, prêtre et littérateur.

Digitized by Google

RUE DU PETIT-PONT.

Le Petit-Pont, qu'il a fallu rebâtir plus d'une fois depuis l'époque de la domination romaine, menait au petit Châtelet, qu'on a démoli en 1782, et à la rue du Petit-Pont, qui commença à être connue dans le cours du XIIe siècle.

En cette rue, dont la longueur ne dépasse guère celle du pont, c'est du côté droit que les maisons ont toujours eu le plus d'importance. A des immeubles qui s'y suivent ont trait les notes que voici :

1685 : — Philippe Lécuyer, propriétaire à la Pomme-de-Pin. — Jean Savary, à l'image de Saint-Jean. — François Hersan, marchand drapier, à l'Étoile-d'Or. — Adrien de Croissy et Guillaume Engrand, au Grand-Cornet. — Louis Brochant, seigneur d'Orangis, à Saint-François-de-Paule. — Boucher, au Panier-Blanc, ci-devant à la Clef-d'Argent, maison à l'encoignure de la rue Saint-Séverin.

1768 : — Brizard, maître-maçon, à la Madeleine. — Delahaye, officier du roi, à la Pomme-de-Pin. — Les pères Lazaristes, à Saint-Jean. — Aubertin, greffier honoraire, à la Perle, ci-devant à Saint-François-de-Paule. — Louis-Étienne Chabenat de Bonneuil, conseiller au parlement, propriétaire du chef de sa femme, née Boucher, au Chat-qui-Écrit, ci-devant au Panier-Blanc.

Digitized by Google

RUE GALANDE.

Jolies maisons qu'on y découvre. — Images servant de numéros. — Bureau des amidonniers. — Bureau des charpentiers. — Hôtels. — Famille parlementaire des Leclerc de Lesseville. — Saint-Julien-le-Pauvre. — Clos, fief et famille de Garlande. — Regrattiers du XIIe siècle au XIXe.

Quelques-unes des plus jolies maisons de Paris, à notre avis, ne se cachent-elles pas dans cette rue ouvrière ? Voici le 3; voi à le 12, le 27 et le 31, et tous les quatre, avec d'autres encore, nous font vraiment plaisir à voir; mais ils tiennent si peu de place qu'un boulevard finira peut-être, un jour ou l'autre, par n'en faire qu'une bouchée. Le Paris qu'on aimait s'en va, et l'autre Paris jusqu'ici ne fait encore que proposer des améliorations purement matérielles, qui ne sont point toujours incontestables. Néanmoins on retrouverait encore, pour la plupart, les 76 maisons qu'éclairaient, dans la rue Galande, 14 des lanternes de M. de la Reynie, le lieutenant de police. L'historique de tant de pignons serait trop long à présenter; mais comme il suffira, cette fois encore, d'esquisser en quelque façon la biographie du personnage collectif que représente une de nos anciennes rues, la préférence ne cesse pas

Digitized by Google

d'être due aux documents qui lui restitueront son caractère particulier :

Summa sequar vestigia rerum.

Le n° 1, qui appartenait aux boursiers du collége de Presle, était à l'enseigne de Sainte-Thérèse, antérieurement des Pèlerins, et plus anciennement du Gril. Puis, venait immédiatement le Bon-Secours, ex-Cheval-Blanc, dont le propriétaire était Beaubrun, peintre du roi. Henri et Charles Beaubrun travaillaient fraternellement aux mêmes portraits; le premier fut de l'Académie. Louis Beaubrun, parent de ces deux frères, les avait devancés comme portraitiste. Etienne Langlois disposait du n° 5, où des Rats, ultérieurement, ne craignirent pas de remplacer un Lion-d'Or, pour flatter l'amour-propre d'un autre propriétaire, Pierre-François Le Rat, marchand bourgeois de Paris, mari de Louise-Charlotte de Bougainville.

Il est probable que le 9 et le 11, n'ont fait qu'un : Grandjean, chirurgien-oculiste de la famille royale, y demeurait au moment de la Révolution.

Jean-Marc Antoine, porte-arquebuse du roi, s'était rendu adjudicataire du 30 en l'année 1694.

Dans l'une des maisons que vous voyez en face, le bureau des amidonniers fut installé. Ce corps d'état n'obtenait pas sans peine, au mois de mars de l'année 1774, les

Digitized by Google

lettres patentes du roi l'autorisant comme communauté et déterminant ses statuts. Tout amidonnier, avant de passer maître, n'avait que 2 ans d'apprentissage à faire; mais il ne pouvait s'établir que si le lieutenant de police, condition moins facile à remplir, ne lui refusait pas son agrément.

L'apprentissage d'un charpentier se prolongeait trois fois autant que celui d'un amidonnier, et quand il aspirait à la maîtrise, il servait pendant un trimestre chez un juré de sa corporation, puis le même temps chez un des anciens maîtres; après quoi, s'il en était jugé digne, il subissait l'épreuve du chef-d'œuvre, pour en finir, et versait à la caisse commune 1,400 ou 1,500 livres, droit de maîtrise dont n'était pas exempt un fils de maître. Les charpentiers jurés du roi exerçaient le privilége de l'estimation et du toisé des bois, ouvrés ou non, soumis à leur inspection obligatoire sur les ports et dans les chantiers. Un des articles du règlement de la communauté des charpentiers, dont le siége se trouvait également rue Galande, défendait aux compagnons d'enlever les copeaux sous peine de punition corporelle. Saint Joseph était le patron de cette compagnie, dont on attribuait la fondation au roi Charles Martel. Les maçons et les charpentiers avaient ouvert ou adopté, pour le service de leurs confréries, une chapelle Saint-Blaise-et-Saint-Louis, attenante à Saint-Julien-le-Pauvre. Cette chapelle, rebâtie en 1684, ne fut détruite que près d'un siècle plus tard, et alors on disait les messes de la communauté à la chapelle Saint-Yves,

Digitized by Google

rue des Noyers, après les avoir célébrées quelque temps à l'église des Carmes, place Maubert.

Avant la fin du règne de Louis XIV, le n° 36 appartenait à Durfort, un maître des comptes, et le suivant, qu'on appelait la Perle, aux sieurs procureur, doyen et suppôts de la nation de Picardie, qui avaient aliéné ladite maison sous Henri IV, mais qui, depuis peu rentrés en possession, y succédaient au théologien Bouvard de Fourqueux. La Perle, qui touchait, rue du Fouarre, à la sacristie de la chapelle et aux écoles de cette nation, était désignée sur le plan de 1715 sous cet autre nom : *Saint-Nicolas*, qui sous-entend, à notre sens : séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

La nation de France avait le Château-de-Vincennes ou de Bicêtre, à l'autre angle de la rue du Fouarre, ainsi que la maison voisine, à l'image de Saint-Julien. Ensuite venait le Grand-Écu-de-Normandie, à la nation de Normandie, dont le collége était rue du Fouarre, du côté opposé au collége de Picardie.

Deux anciens hôtels se révèlent un peu plus loin, n° 57, où l'on se reconnaît successeur de Gabrielle d'Estrées, et n° 65, où résidèrent pour sûr des Châtillon. Mais l'un des deux porta le nom de Lesseville pendant un siècle pour le moins, si un troisième hôtel n'a pas été jeté bas au bout de la rue, rang des numéros pairs. Deux frères Leclerc de Lesseville obtinrent du Saint-Siége les dispenses nécessaires pour épouser deux sœurs, leurs cousines-germaines. L'un était Charles-Nicolas Leclerc de Lesseville.

Digitized by Google

baron d'Hauthon, seigneur de Saint-Leu et de Saint-Prix, conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes, puis successivement intendant de Limoges, d'Auch et de Tours; l'autre demeura conseiller au parlement. Le premier cessa de vivre au beau milieu du XVIIIe siècle, en laissant trois enfants : Charles, président de la chambre des enquêtes au parlement; Anne, mariée à M. de l'Escalopier, intendant de Tours en dernier lieu, et puis une seconde fille, en religion aux Filles-Dieu. Mais ne citait-on pas déjà en 1691, à cause de son importance, la bibliothèque réunie par M. de Lesseville, rue Galande ? Cet autre Charles Leclerc de Lesseville se qualifiait seigneur de Rubelles, Saint-Leu, Saint-Prix et autres lieux, et siégeait à la cour des aides; il avait épousé en premières noces Marguerite Prévost, fille d'un conseiller au grenier à sel, puis Anne Pallu, fille d'un fermier général. Les deux frères cités tout à l'heure étaient enfants du premier lit.

Dernièrement, pendant que la cathédrale était l'objet de grandes réparations à l'intérieur, le chapitre de Notre-Dame officia à Saint-Julien-le-Pauvre; mais cette petite église, depuis longtemps, n'est plus que la chapelle de l'Hôtel-Dieu. Il paraît qu'elle doit son origine à un établissement hospitalier du VIe siècle, où logea saint Grégoire de Tours, en s'arrêtant de passage à Paris. La rue Galande aurait donc eu pour habitant l'historien de la première race des rois de France; malheureusement elle n'était tout au plus qu'un chemin, du vivant de l'évêque de Tours dont nous parlons.

Digitized by Google

La rue, dit-on, ne fut percée qu'en l'an 1202, sur la lisière du clos Mauvoisin, lequel y confinait au clos de Garlande, en dépendant de la seigneurie du même nom. A cette date, en effet, le clos de Garlande fut donné en fief par l'abbé de Sainte-Geneviève à Mathieu de Montmorency et à sa femme. Mais la division ne s'était-elle pas jetée antérieurement dans le domaine seigneurial, et de façon à hâter l'ouverture de cette voie principale de communication, mitoyenne de deux clos primitivement distincts? Étienne de Garlande avait donné, dès 1118, une partie des vignes de Garlande pour la dotation de la chapelle Saint-Aignan, établie à Paris par les chanoines de Saint-Aignan, église d'Orléans, et le fait est que, dans la suite, on ne connut plus d'autre fief de Garlande, *aliàs* Galande, que celui qui appartenait audit chapitre. Il est vrai que la fusion de leurs droits respectifs a pu résulter d'une alliance que les Montmorency ont contractée avec la famille de Garlande, qui occupait aussi, au XIIe siècle, les premières charges du royaume. Anceau de Garlande fut sénéchal de France et premier ministre, sous Philippe 1er et Louis le Gros; Etienne de Garlande, son frère, mourut évêque de Beauvais, en 1151, après avoir été luimême sénéchal, chancelier et premier ministre pendant neuf années; enfin Anselme de Garlande, une quarantaine d'années après la mort de cet évêque, remplissait les fonctions de prévôt de Paris. Les chanoines de Saint-Aignan passèrent un accord avec les juifs, sous le règne de Louis IX, pour leur vendre conditionnellement une mai-

Digitized by Google

son et un terrain, où ils avaient alors la permission d'établir leur cimetière. Il ne se passa pas longtemps sans qu'on retirât cette autorisation; mais c'est précisément le cas a éatoire que le contrat de vente avait prévu, et le chapitre rentra dans tous ses droits.

Vers la fin du même siècle, presque tous les états se trouvaient exercés par la population de la rue Galande. Mais on y remarquait déjà des regrattiers, dont les traditions industrieuses sont précieusement conservées, en ce temps-ci, chez autant de gargotiers. Rien ne s'y perd!

RUE DES NOYERS.

« Un avocat en une ville, dit le proverbe, un noyer en une vigne, un pourceau dans un blé, une taupe dans un pré, un sergent dans un bourg, c'est pour achever de tout gâter. » Or, près des vignes de Garlande il y avait plus d'un noyer; on en voyait une allée toute garnie, comme l'Hoheveg d'Interlaken, et ce double rang de noyers séparait, on ne peut mieux, le clos Bruneau du clos Garlande. Mais le moyen que la vigne en bordure ne souffrît pas d'un pareil voisinage! L'air et le soleil y manquaient tour à tour. Aussi bien une rue, à la place de l'allée, amenait la ville jusque là dès le règne de Philippe-Auguste:

Digitized by Google

puis à saint Yves, patron des avocats, une chapelle y fut dédiée, et même la dénomination de rue Saint-Yves prévalut au milieu du XIVe siècle, mais moins longtemps que ne dure un procès, sur la dénomination héréditaire qui rappelait les deux rangées d'arbres. Noyers en vigne, puis avocats en ville, quel surcroît de mauvais augure ! s'il faut en croire la sagesse des nations. Néanmoins, la chapelle, que la Révolution avait fermée au culte, n'a vu tomber ses quatre murs, avec l'aile droite de la rue des Noyers, que pour faire place au boulevard Saint-Germain, et l'ai e qui reste ne sera pas découpée : le boulevard nouveau se l'incorpore. Ainsi, l'allée d'avant Philippe-Auguste reparaît plus large et plus longue, mais sans changer de direction, après huit siècles de pavé sans verdure.

Il nous est donc encore loisible d'y reconnaître deux maisons séculaires qui ont appartenu au collége de Lisieux, en face de la rue des Lavandières. Du même côté il y avait, sur la fin de l'ancien régime, l'entrepôt général des cartes de la marine du roi, sous la direction de Desauche, et les trois dernières maisons, après lesquelles venait la rue Saint-Jacques, étaient à Léonard, à Dubuisson, à Desprez, imprimeur.

Parmi les maisons, au contraire, que remplace le macadam du boulevard, nous en eussions signalé deux, situées près de la place Maubert ; l'une et l'autre s'étaient partagé l'enseigne de la Pomme-de-Pin, qui nous paraît sentir le cabaret. Mais une autre adresse de ce genre, que donna pour

Digitized by Google

la rue des Noyers le guide des amateurs, en l'an 1692, était celle de Payen, traiteur, au Petit-Panier.

RUE DU PUITS-QUI-PARLE ET RUE DES POULES.

Celle-ci date, comme dénomination, de l'époque où la poule au pot du paysan préoccupait un roi de France; mais elle fut dite aussi du Châtaignier pendant les troubles de la Ligue, et du Mûrier pendant ceux de la Fronde. Les basses-cours et les jardins n'y manquaient pas, car, aujourd'hui encore, des murs en protégent çà et là dans les deux petites rues dont il s'agit. Celle-là dut son nom, sous Henri III, à un puits et à son écho. On passe toujours devant le puits à l'angle des deux rues; par exemple, il ne parle plus : on le tient bouché.

La propriété contiguë au Puits-qui-Parle n'avait pas d'autre enseigne, et elle appartenait à René Bertignon, au commencement du règne de Louis XIV; puis elle fut annexée à la Tête-Noire, maison de la rue des Postes, qu'on abattit ensuite.

Il y avait alors un cimetière pour les protestants dans la rue des Poules. Guillaumet, avocat, y était propriétaire, à l'image du Petit-Jésus, dans le milieu du XVIIIe siècle, et le bourgeois Turpin y avait une maison, pourvue de sa

chapelle, qui passa sous Louis XVI à Lemoine de la Clartière, conseiller aux aides. La famille de ce dernier fut aussi propriétaire du Pot-d'Étain, tout à côté. Aumont, bourgeois, disposait d'une autre maison, dans la même rue, et une autre enfin fut vendue par la veuve de François Roland au sieur de Chazelles, bourgeois de Paris, vers l'année 1755.

Paris.—Typ. Dupray de la Maherie, boulevard Bonne-Nouvelle, 26.—709.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES ANCIENNES MAISONS

Des boulevards de l'Hôpital, des Gobelins, Saint-Jacques, d'Enfer, du Mont-Parnasse et des Invalides; des rues du Mont-Parnasse, Grégoire-de-Tours, de Surène et de Penthièvre.

Notices historiques, entièrement inédites, se rattachant à l'ouvrage intitulé :

LES ANCIENNES MAISONS DE PARIS SOUS NAPOLÉON III

PAR M. LEFEUVE

Monographies publiées par livraisons séparées, avec une table de concordance et une table alphabétique par série.

LES BOULEVARDS DE L'HOPITAL, DES GOBELINS, SAINT-JACQUES, D'ENFER, DU MONT-PARNASSE ET DES INVALIDES.

Ces boulevards du midi, officiellement natifs de lettres patentes du 9 août 1760, mais dont l'établissement était déjà projeté un demi-siècle auparavant, on ne les a jamais fréquentés autant que les boulevards du nord, leurs frères aînés, qu'on appelait dès le règne de Louis XV et qui seront toujours *le grand boulevard*. Toutefois le monde élégant ne dédaignait pas, au début, cette promenade méridionale, où les carrosses du faubourg Saint-Germain se croisèrent libéralement avec les premiers coupés de la chaussée d'Antin, inventés pour Mlle Coupé, de l'Opéra. De grands arbres s'y élevaient déjà : cinq vues le prou-

Digitized by Google

vent, cinq vues de Martinet. Une de ces bonnes petites gravures du temps représente le boulevard de l'Hôpital, vu du pont de la rivière de Bièvre.

L'Hospice de la Vieillesse, Femmes, y fut fondé en l'année 1632, comme dépôt de mendiants et de vagabonds, à la place d'une salpétrière, et de là vient que l'hospice n'a pas encore cessé d'être connu sous cet autre nom : la Salpétrière. On le désigna également comme l'Hôpital-Général; néanmoins la Pitié surtout fut le chef-lieu de cette administration hospitalière, qui relia les hospices de Bicêtre, du Saint-Esprit, de la Pitié et de la Salpétrière. Le plan de la maison du boulevard de l'Hôpital avait été jeté sur le papier par le crayon de Libéral Bruant, et elle reconnaissait particulièrement pour ses bienfaiteurs Louis XIV, Mazarin, la duchesse d'Aiguillon, le président Pomponne de Bellièvre, M. de Lassay et encore d'autres. N'était-ce pas, d'ailleurs, sous les dehors d'une magnificence relative que ce monument abrita jusqu'à 7,000 malheureux des deux sexes, parmi lesquels il y avait des fous? On continuait à y garder des pauvres, mais en les séparant des fous, des folles et des filles de joie. Des convois de ces dernières étaient, en cas de besoin, dirigés sur les colonies, comme nous le rappelle si dramatiquement *Manon Lescaut*, le célèbre roman. On en conclut, par exagération ou malveillance rétrospective, que l'hôpital n'était qu'une maison de force Mais la garde ne s'y composait, du vivant même de l'au-

Digitized by Google

teur de *Manon Lescaut*, que de 16 fusiliers, 4 caporaux et 1 sergent. A l'intérieur, un nombre égal de prêtres obéissaient à un recteur. Des religieuses, au surplus, desservaient la Salpétrière. Les femmes avaient beau dominer de plus en plus, dans cet établissement, combien de divisions encore, combien même de subdivisions ! Le style d'architecture y mettait moins de différence entre le pavillon Mazarin et tel autre, par exemple le pavillon Lassay, que la destination spéciale affectée à chaque bâtiment. On ne détenait que trop réellement, dans le fond, à gauche, des filles à corriger et des femmes incorrigibles, écume souvent pestilentielle de la prostitution; mais c'était un quartier à part. La cour des folles et des idiotes ne s'y rattachait aucunement. Il y avait des ateliers de lingerie, de broderie et de tapisserie, au premier étage, sur la droite, et les sœurs se retiraient au-dessus, dans leurs cellules. De vieux ménages se partageaient, plus loin, un dortoir réservé; puis venait une salle pour soigner des enfants qui tombaient en convulsions. Aussi bien la merveille de toute la maison, n'était-ce pas l'apothicairerie ? Les étrangers visitaient la chapelle avec moins de curiosité. La maison de force, par exception, était moins accessible que le reste aux visiteurs. La princesse de Lamballe elle-même ne réussissait pas à obtenir, en août 1786, la permission de voir Mme de Lamotte, que l'affaire du collier de la reine tenait enfermée à la Salpétrière depuis la fin du mois de mai. Celle-ci y fut assas-

Digitized by Google

sinée, avec 34 autres prisonnières, par des septembriseurs qui venaient de rendres libres 183 prostituées, détenues dans la même maison, et déjà, depuis un jour ou deux, au pied du mur d'une prison, la Force, qui n'avait plus rien d'un hospice, Mme de Lamballe était tombée sous les coups de bourreaux pareils, mais d'une barbarie plus raffinée.

Vis-à-vis l'Hospice de la Vieillesse, quelques maisons paraissent du même âge que le boulevard, et l'une d'elles, n° 26, fut une maison de santé sous plusieurs règnes, avant celui de Louis-Philippe.

Le restaurant à l'enseigne du Point-du-Jour, qui occupe l'un des deux angles de la rue Poliveau, a remplacé un pensionnat, vers la fin du premier empire; mais il se rattachait, comme construction, au jardin des Chevaliers de l'Arc, avant la grande Révolution, et il se pourrait même que cette maisonnette datât d'avant les lettres patentes. Il restait sous Louis XVI un tir, mais à l'usage d'une compagnie de bourgeois, dans le jardin du ci-devant hôtel royal de l'Arquebuse, dont nous revoyons le bâtiment principal sur la place de la Bastille, au coin du boulevard Richard-Lenoir. Les chevaliers de l'Arc ou de l'Arquebuse, devenus archers de la ville, avaient pris en location un autre jardin de l'autre côté de la Seine, entre le marché aux Chevaux et la rue Poliveau. Cette royale compagnie, qui remontait par origine à la confrérie arbalétrière de Saint-Sébastien, fondée par saint Louis, jouis-

Digitized by Google

sait de priviléges et d'exemptions; mais la charge de chaque membre coûtait 2,000 livres, et le lieutenant-général duc de Montmorency-Luxembourg, en sa qualité de colonel des archers de la ville, signait le brevet. Aussi quel brillant uniforme! Bleu de roi, rouge et or, arc et flèche couronnés, fleurs de lis, croix de Saint-Sébastien, veste jaune, culotte et doublures de même couleur. La tenue d'été n'était modifiée que par la veste et la culotte blanches. Les exercices avaient lieu au jardin, tous les dimanches, depuis le premier dimanche du mois de mai jusqu'à la Toussaint. On tirait de l'arc, en visant le *papigot*, autrement dit le *papegai* : cet oiseau figuré était au bout d'une perche, qui prolongeait elle-même d'autres perches. Ainsi gagnés chaque semaine, les prix étaient des jetons d'argent au coin de la compagnie; mais il y avait aussi des médailles d'or, accordées extraordinairement par le roi ou par la Ville. Les armoiries du corps des archers étaient : une arquebuse et une arbalète sur champ d'argent, avec chef d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or. En même temps que cet écusson, le jeton en portait deux autres : les armes de la Ville, à droite, et celles du roi, qui chevauchaient en tête. Minerve couronnait le tout, avec cette devise : *Per tela, per ignes*.

Une avenue plantée d'arbres conduisait au marché aux Chevaux, plus fréquenté alors que de nos jours. On y achetait le plus souvent un cheval quand on avait quelque voyage à faire, et, s'il ne crevait pas en route, on le

Digitized by Google

ramenait, avec un autre bouchon de paille à la queue. Mules et ânes faisaient aussi l'objet d'un commerce plus considérable, qui se traitait en même temps. C'était marché aux chevaux tous les mercredis et samedis, depuis trois heures de l'après-midi jusqu'au soir. D'importantes améliorations étaient dues à M. de Sartines, dans ce marché qui, avant lui, était pour ainsi dire impraticable par les mauvais temps. L'estrapade y avait été transférée, en 1687, de la place de la Vieille-Estrapade; mais Louis XVI supprima définitivement la punition corporelle à l'usage des militaires, dont elle était publiquement l'instrument. De cette façon disparut une machine dont on ne sait plus que le nom. Elle était de bois et s'élevait très-haut, disposée en forme de grue; à l'extrémité jouait une corde, mue d'en bas par un tourniquet : les pieds et les mains du patient étaient liés à cette corde, et on le hissait jusqu'en haut pour qu'il retombât brusquement, mais encore suspendu à plusieurs pieds du sol, autant de fois qu'on devait lui donner l'estrapade. C'était donc une peine du même genre que la cale, infligée à bord des navires. Depuis l'an 1642, le marché aux Chevaux touche presque au boulevard de l'Hôpital. Sa spécialité avérée n'a pas empêché d'y vendre aussi des bestiaux dont l'alimentation tirait parti plus spécialement et plus ouvertement dans la ville et dans les faubourgs. Le plus illustre des intendants du Jardin du Roi s'est montré bon voisin en qualifiant le cheval « la plus noble conquête que l'homme

Digitized by Google

ait jamais faite; » mais Gomboust, sur son plan de Paris, avait fait le contraire de Buffon, en reléguant trop loin du premier rang le quadrupède qui hennit, par cette inscription afférente au lieu public dont nous parlons : *Marché aux Cochons et aux Chevaux*. De nos jours encore, le dimanche, on y met en vente des chiens.

En 1773, permission fut donnée à M. de Jolly, grand-audiencier honoraire de France, de se faire bâtir un peu plus loin, sur l'un des deux côtés du même boulevard, une maison d'encoignure. Il portait un de ces noms que la particule suit de meilleure grâce qu'elle ne les précède; aussi bien, chez M. de Maupeou, qui donnait le sceau, on annonçait toujours M. Jolly, sans *de*. Mais chez son notaire et chez lui, rue Bourbon-Villeneuve, près celle des Filles-Dieu, y regardait-on de si près? Il est vrai que la charge d'audiencier anoblissait.

Ensuite la grande guinguette des Fêtes de Momus vint égayer la porte de Paris, au pied de laquelle finissait le boulevard de l'Hôpital et commençait le boulevard des Gobelins. Un autre genre de fête y fut donnée, dans la nuit du 12 au 13 juillet 1789, par une poignée d'hommes qui s'amusaient révolutionnairement à brûler la barrière en bois. Des rats-de-cave étaient de la partie; mais l'idée venait de Mirabeau, et l'exemple, si bien donné à cette porte de la ville, allait être fidèlement suivi à toutes les autres, par une populace déjà ivre du vin sans droit qu'elle promettait au peuple. Cette fois Momus ne se con-

Digitized by Google

tentait plus de tourner les autres dieux en ridicule dans les limites du vaudeville français; c'est à l'éloquence d'un tribun qu'il accordait libéralement plus encore que n'avait demandé un carme du XVe siècle en ce vers latin :

Mome, procul blattis tineisque nocentior esto.

Un autre dieu du paganisme avait eu, disait-on, un temple sur l'emplacement du clos Payen, que traversait notre second boulevard. D'après une version plus modeste, ce clos portait tout simplement le nom d'un ancien propriétaire, et le fait est qu'un ami de Scarron s'appelait Deslandes-Payen. De plus, la terre de Payen, diocèse et élection de Troyes, avait été érigée en marquisat, par lettres enregistrées au parlement et à la chambre des comptes les 17 et 21 août 1665, en faveur d'un Colbert, mestre-de-camp, plus tard inspecteur général de la cavalerie, 2e fils d'Edouard Colbert, marquis de Villacerf. La Bièvre, en arrosant ledit clos, y avait attiré des blanchisseurs dès le XVIIe siècle, peut-être même beaucoup plus tôt, et il était borné, du côté de la ville, par le champ de l'Alouette, par la maison royale des Gobelins. Il s'y était élevé, du côté de la campagne, un ou deux moulins à vent, que l'ouverture des boulevards du midi avait forcé de jeter bas, comme ceux de la butte Mont-Parnasse. Cette transformation, qui fait encore passer la petite rivière sous le boulevard des Gobelins, n'empêcha pas de couler

Digitized by Google

la lessive et de faire sécher le linge, comme par le passé, au clos Payen. Le plan de Verniquet marquait même, avant la fin du siècle, un étang au-delà du mur d'enceinte urbaine, qui séparait le boulevard d'à-présent, dans sa largeur, en deux voies parfaitement distinctes, et sur ledit plan figurait momentanément comme boulevard de la Glacière la portion de celui des Gobelins comprise entre les rues du Champ-de-l'Alouette et de la Glacière. L'autre voie contiguë, c'est-à-dire suivant le mur, ne se trouvait alors qu'une sorte de chemin de ronde extérieur. Un hôtel de campagne avait été construit, en 1762, sur le dessin de Peyre l'aîné, architecte du roi, pour M. Le Prêtre de Neufbourg, à qui appartenait le clos Payen. N'était-il pas aussi le financier d'une entreprise manufacturière? On blanchissait surtout des toiles neuves, en leur donnant de l'apprêt pour le commerce, autour de sa jolie maison, que nous revoyons n° 58. A Saint-Hippolyte, sa paroisse, on remarquait postérieurement, dans une chapelle située au fond, un tombeau sculpté par Gauthier, sous lequel reposait Le Prêtre de Neufbourg fils. Maintenant la blanchisserie des hôpitaux occupe l'hôtel.

Et, depuis que l'octroi est reculé aux fortifications, la nouvelle rive gauche du boulevard des Gobelins se dit boulevard d'Italie. Cette dénomination rappelle que les voyageurs italiens n'entraient pas là dans notre ville par le plus beau quartier, avant l'invention des chemins de fer. Au boulevard d'Italie font suite ceux de la Glacière, de la

Digitized by Google

Santé et d'Arcueil, en regard du boulevard Saint-Jacques. L'hôpital de la Santé, dit aussi, mais ultérieurement, de Sainte-Anne, avait été fondé pour les pestiférés au faubourg Saint-Marceau, puis transféré près du futur boulevard par Anne d'Autriche. Non loin de cet établissement, Louis XVI avait ouvert pour les militaires et pour les prêtres une autre maison royale de Santé, avec le concours du clergé de France, qui avait donné 100,000 livres pour la construction des bâtiments, sous la direction de l'architecte Antoine. Le moins ancien des deux hospices devait au roi la provision de 12 lits, à la Ville celle de 3, et à un prélat celle du 16e lit. Le premier président et le procureur général nommaient aux 6 lits destinés à des militaires; les agents généraux du clergé, aux lits ecclésiastiques. Mais il y avait d'autres chambres et de grands jardins, qui recevaient à un prix modéré des malades, des convalescents et des infirmes, même quand leur religion n'était pas celle des Frères de la charité, investis du gouvernement de la maison. Faut-il considérer comme substituée indirectement à l'une de ces fondations hospitalières la filature que vous voyez boulevard Saint-Jacques, à l'angle de la rue de la Santé? C'est l'avis d'un honorable membre du conseil municipal de Paris, qui nous écrit à ce sujet en Suisse, au moment où nous venons de passer de ce pays dans les Pyrénées; mais dont la lettre arrive encore à temps, et voilà le point qui importe. Que n'avons-nous toujours des collaborateurs aussi peu en retard que celui-là, et aussi

Digitized by Google

éclairés ! On ne trouverait plus que nous prenons trop de vacances. L'officieux correspondant se souvient que des religieuses, tenant une maison de correction, ont quitté, dans l'une des premières années du règne de Napoléon III, cette propriété qui, depuis lors, est devenue une filature : renseignement qui manque dans tous les livres. Plus haut, nº 46, connaissez-vous le pavillon dont jouissent MM. Deck, habiles céramistes ? Il dépendit originairement de la maison royale de Santé, et ensuite il s'en détacha, avec un superbe jardin, pour devenir la propriété de Masséna. Ce général célèbre avait toutefois pour maison de campagne, dès le Consulat, l'ancien château du cardinal de Richelieu, à Rueil.

Le plus dramatique des spectacles n'a que trop souvent attiré place Saint-Jacques un immense concours de curieux, qui passaient la nuit à attendre que les teintes blafardes du petit jour y missent lentement en lumière la guillotine dressée dans les ténèbres. Maintenant le lieu d'exécution des condamnations capitales est la place de la Roquette.

La rue d'Enfer débouche, après cela, sur le boulevard pareillement appelé, qui représente un embranchement, bien que trait-d'union indispensable dans le réseau primitif des boulevards du midi. Le Val-de-Grâce, l'Observatoire et Port-Royal arrêtaient court la ligne principale, qui n'était reprise qu'au boulevard du Mont-Parnasse. Le cimetière du même nom et du Sud, longeant le boulevard

Digitized by Google

d'Enfer, ne fut ouvert qu'en 1824 ; un compartiment réservé y recevait, encore tout chauds, les morts de la place Saint-Jacques. Pour établir ce boulevard de jonction, il avait fallu aplanir une butte décorée du même nom que la plus haute montagne de la Phocide, où les poëtes de l'antiquité placent le séjour d'Apollon et des Muses : rapprochement qui venait, dit-on, de poésies chantées ou récitées par des écoliers se réunissant sur la butte ! La rencontre des boulevards d'Enfer et du Mont-Parnasse, sur l'emplacement de la même butte, avait lieu sous la forme d'une demi-lune. Un corps de garde empêchait de passer toutes les voitures indignes de figurer sur l'élégante promenade qui commençait derrière Port-Poyal pour finir près des Invalides. Et ceux de nos lecteurs qui connaissent le quartier, de s'écrier : — Comme tout change !

Une des vues gravées par Martinet représente, à l'entrée du cours, la maison de la rue d'Enfer où le duc de Chaulnes avait créé un cabinet de physique. Ce membre honoraire de l'Académie des sciences fut ruiné par les folles dépenses de sa femme, fille de Joseph Bonnier, baron de la Mosson, et le chagrin qu'il en conçut abrégea ses jours, que la guerre avait épargnés. Sa veuve se remaria à l'âge de 65 ans. Le duc de Chaulnes, leur fils, qui s'adonnait également aux sciences physiques, et principalement à la chimie, se prit de querelle avec Beaumarchais, et comme son cabinet de physique avait été transféré rue de Bondy, vis-à-vis la demeure du chevalier du guet, celui-

Digitized by Google

ci n'eut qu'un autre boulevard à traverser pour arrêter le duc de Chaulnes, qui fut mis à Vincennes, pendant que son antagoniste était conduit au Fort-l'Evêque.

Le long de ce clos des chartreux, dont une grande portion est absorbée par le jardin du Luxembourg, régnait le cours qui, en tête de la ligne, s'appela aussi boulevard d'Enfer, puis boulevard du Luxembourg, avant de s'incorporer absolument au boulevard du Mont-Parnasse dont l'ordre numérique commence actuellement à la rue de Sèvres pour remonter à l'ancien point de départ.

Le n° 133, nous dit-on, garde les cuisines d'un hôtel de Chevreuse disparu, et le 129 lui-même est séculaire : il nous semble très-fort que l'ancien hôtel de Rohan-Guéménée a dû englober le premier et avoisiner le second. Mais les hôtels de Fleury et de Laval étaient surtout remarqués, sous Louis XVI, le premier entre les rues de Chevreuse et du Mont-Parnasse, le second entre les rues du Mont-Parnasse et de Vaugirard. L'hôtel de Fleury, construit pour l'abbé Terray, donnait aussi rue Notre-Dame-des-Champs; c'est le premier local qu'ait occupé depuis, sous la direction de l'abbé Liautard, le collége Stanislas, ensuite transféré dans la même rue à l'ancien hôtel de Mailly. Quant à l'hôtel de Montmorency-Laval, postérieurement raffinerie Santerre, nous l'avons indiqué de l'autre côté de la rue; mais il se peut qu'il y ait eu en face dudit grand hôtel un petit hôtel de ce nom. Ainsi trouverait place, sans contradiction avec nos autres documents, celui qui nous

Digitized by Google

révèle une maison de chasse, bâtie en 1774 sur le boulevard du Mont-Parnasse, pour le duc de Laval, par l'architecte Célerié, avec salle de concert, avec deux grilles, et ne comportant qu'un seul étage. Toutefois un marais entre rue et boulevard n'aurait-il pas permis de regarder, par extension, comme sis sur le boulevard, l'hôtel en vue derrière ce marais?

Il y avait là non-seulement des marais, mais encore quelques maisons, telles que l'hôtel de Mailly, avant la formation définitive du nouveau cours. L'une de ces maisons fut habitée par un grand peintre de portraits, Hyacinthe Rigaud, qu'on surnommait *y Ros*, c'est-à-dire *le Roux*, dans sa ville natale, à Perpignan. Comme Rigaud résida tantôt rue Neuve-des-Petits-Champs, tantôt rue de Richelieu, il n'avait que sa maison de campagne dans le voisinage du jardin des chartreux, et l'on ne pouvait guère y donner plus explicitement son adresse, puisque le chemin ne s'érigea qu'après lui en boulevard du Mont-Parnasse. Or le chagrin d'avoir perdu sa femme l'emporta en 1743, mais de concert, il faut en convenir, avec son âge de 84 ans. Pour lui rendre une visite posthume, il suffit vraisemblablement de frapper à la porte du nº 85, où deux balcons présentent dans l'ornementation de leurs ferrures deux *r*. Seulement Mme Bouchard-Huzard objectera, par délicatesse, qu'elle a eu pour prédécesseur, comme propriétaire de cette maison, un Rigaux, bourgeois de Paris, Suisse de naissance, qui l'acheta, la refit

Digitized by Google

et la revendit de 1765 à 1782. Une obligeante lettre à ce sujet ne nous fait pas chercher fortune ailleurs, bien que Rigaud ait pu se mettre au frais dans l'une des propriétés que nous remarquions tout à l'heure, à la hauteur de la rue de Chevreuse. Le nº 85 paraît s'être élevé du même jet que le 87, qui touche une autre propriété à l'encoignure de la rue du Mont-Parnasse, et certaine tradition locale, qui n'y va pas de main-morte avec cet autre immeuble, y loge jusqu'à des pages de Henri IV. Oh! pour le coup, une vraie maison de chasse! Quoi de plus naturel qu'il s'en fût détaché, sous l'un des règnes suivants, celle du peintre, qui aurait été rachetée après sa mort par un parent ou par un homonyme? Sur la façade qui a gardé son chiffre, deux petits pavillons reliés par une terrasse, étaient d'un aspect moins bourgeois que l'étage, depuis lors rempli, qui donne plus de logement. Pierre Leroux demeurait là lorsqu'il initia Georges Sand aux secrets de sa philosophie, dont le côté intelligible est purement saint-simonien. C'est de l'autre côté sans doute que le maître se tournait pour montrer au disciple, dans un peuplier du jardin, le symbole d'un gouvernement sans défaut. Ils fondèrent ensemble la *Revue indépendante.* Puis une révolution peupla la grande ville d'exemplaires innombrables de l'arbre préconisé. Mais dès lors Mme Azais, veuve d'un autre philosophe qui avait inventé un système de compensations, habitait, au lieu de Pierre Leroux, l'intéressante maison dont nous parlons.

Digitized by Google

Qu'est devenue une maison Leduc, surélevée d'un belvédère, et que Damesme avait dessinée en l'année 1788? Prenez de ses nouvelles au n° 102.

Les quatre immeubles que vous trouvez après, en rebroussant l'ordre des numéros, se sont fait une réputation impérissable sous ce nom : la Grande-Chaumière ! C'est là que la jeunesse des écoles, qui jusqu'alors avait tant résisté aux empiétements de la galanterie vénale, a enterré elle-même l'amour au pair, qui s'endettait comme un cadet de famille pour soutenir vers la fin un rang déjà perdu. Cette jeunesse, hélas ! renonçait à danser, même le cancan, dont les calicots, dans les bals, allaient faire une sotte parodie. Mais la Chaumière se ressentait elle-même du manque de foi et de conscience qui devait faciliter, en politique, la révolution de février. La grisette vieillissait; la fille de joie se cachait pour avoir trop fait le trottoir; la lorette voulait être à la fois l'une et l'autre, en passant du neveu à l'oncle, ou de l'artiste à l'agent de change. Par malheur ce même luxe qui envahissait tout, n'excepta pas le bal de la Chaumière, qui, ne recrutant plus ses habitués exclusivement dans les écoles et dans les ateliers, mit en présence souvent les deux rivaux, et la lorette eut l'embarras du choix : deux coupés en même temps l'attendaient à la porte, dont un toujours pris à crédit ! La bohème dorée reprochait à la Chaumière ses accointances avec l'autre bohème, qui n'y avait plus du tout ses coudées franches. Le père Lahire, en mettant le

Digitized by Google

holà, n'empêchait pas toutes les altercations, et le temps était déjà loin où le quadrille, dans ses nombreux écarts, sollicitait toute sa surveillance. La contredanse et les montagnes russes languissaient trop dans ce jardin, le plus plus beau des jardins publics : restaurant, café, bal et jardin firent place nette à divers établissements industriels. Heureusement pour Lahire, dernier entrepreneur des fêtes de la Chaumière, il n'avait pas qu'une corde à son arc : non-seulement il vendait du vin en gros, mais encore il tenait la caisse dans une pension de demoiselles que sa belle-sœur dirigeait au Marais. Du pensionnat au bal, jolie distance ! Benoît, dont Lahire était le gendre, avait tenu la Chaumière avant lui. Les montagnes russes n'y dataient, il est vrai, que de 1810; mais le bal et le café avaient été fondés en 1788, comme Vauxhall des boulevards du midi, par un Anglais nommé Tickson, qui avait pris ensuite pour associés Ettinghausen et le traiteur Filard, lequel avait fini par rester seul à la tête de l'établissement. Les enfants de Filard avaient donné le nom de Grande-Chaumière à ce jardin public, déjà très-fréquenté par les étudiants et les artistes, en même temps que par les orfévres et les libraires. Les maisons qui faisaient alors concurrence à la Grande-Chaumière étaient notamment les guinguettes de l'Arc-en-Ciel et de la Polonaise, établies sur le même cours. Aussi bien des cafés où l'on faisait de la musique n'avaient pas attendu l'ouverture du bal de Tickson pour s'installer là et aux alen-

Digitized by Google

tours. Dès la fin de l'année 1768, on avait jeté les bases du Vauxhall, qui devait être un théâtre hydraulique, représentant en relief le palais de Neptune dans le fond du jardin; mais les travaux avaient été interrompus l'année suivante, pour ne reprendre qu'au mois de juin 1775, avec d'autant plus de célérité que l'exécution y simplifiait le plan primitif de Legrand, architecte des économats. Toujours il y a que l'ambassadeur de Sardaigne donnait de très-grandes fêtes en ce Vauxhall, du 23 au 25 août de la même année, à l'occasion du mariage de la princesse Clotilde de France avec le prince de Piémont. Qui de nous aurait deviné, ô Grande-Chaumière, ton auguste origine?

Un souvenir plus ancien se rattache au n° 25 dudit boulevard du Mont-Parnasse. On peut avoir raison, dans le quartier, d'y voir une des anciennes résidences du grand Turenne; mais ce ne fut, à nous en porter garant, que la petite maison du duc de Vendôme, démissionnaire du grand-prieuré en 1719, qui mourut huit années plus tard. Ce petit-fils de Henri IV avait gagné, comme son frère Philippe, des batailles qu'on regardait déjà comme perdues à l'heure tardive où il sortait de son lit. De notre temps, M. Lucas, chimiste, est mort propriétaire de l'immeuble.

On dit aussi de la maison des Oiseaux, à l'angle de la rue de Sèvres et du boulevard des Invalides, qu'elle doit ce sobriquet à une ancienne volière. Toutefois il est plus

Digitized by Google

constant que le sculpteur Pigalle, propriétaire de cette maison, fit peindre sur le mur d'une salle une multitude d'oiseaux, dont le gazouillement ne rivalisait pas avec les concerts du Vauxhall, mais encore mieux apprivoisés, en revanche, que ceux qui pouvaient abuser d'une cage mal fermée pour prendre leur volée. Pigalle ne se fixa que plus tard rue Pigalle. La maison des Oiseaux, sous la Terreur, renfermait des prisonniers qui, par bonheur, ne furent pas traduits au tribunal révolutionnaire. Maintenant on y met au couvent un grand nombre de demoiselles, sous la direction des chanoinesses de la congrégation de Notre-Dame.

Le terrain du boulevard des Invalides avait servi de dépôt aux eaux du faubourg Saint-Germain, trois ou quatre puisards y recevant les ruisseaux de la rue de Varennes et des rues parallèles. Les grands hôtels qui se trouvaient placés à l'extrémité desdites rues, bordaient le nouveau cours de magnifiques jardins, dans plusieurs desquels ont été données des fêtes pendant la Révolution. Raison de plus pour qu'il y eût peu de maisons et surtout peu d'hôtels qui appartinssent en propre au boulevard des Invalides. Citons pourtant l'hôtel d'Entragues, lequel était situé entre la Bourbe et la barrière de Grenelle, presque en face de la rue Plumet. On avait le tort de reconnaître plusieurs boulevards des Invalides; aussi essaya-t-on, vers 1790, d'appeler boulevard Plumet celui sur lequel débouchait la rue du même nom, présentement

Digitized by Google

rue Oudinot. C'est alors que Brongniart, architecte du roi et de l'hôtel des Invalides, ouvrit sur des terrains dont il était propriétaire une rue nouvelle sur laquelle donnait aussi l'hôtel d'Entragues, construit ou reconstruit depuis six ans par le même architecte, et longtemps habité par le prince de Masserano ou Masseran, dont la rue conserve le nom. Ce noble Piémontais qui, en 1805, était ambassadeur de Ferdinand VII, roi d'Espagne, près Napoléon Ier, a ensuite accepté le titre de grand-maître des cérémonies du roi Joseph Bonaparte, à Madrid; mais au lieu de remplir ses fonctions nouvelles, il est resté boulevard des Invalides. Le prince y a eu pour successeur M. Leclerc, ancien homme d'affaires des Rohan, qui, nous dit-on, a fait bâtir la belle maison adjacente.

Il y eut néanmoins un hôtel Richepanse contigu à l'hôtel Masserano, et tout nous amènerait à croire que le général Richepanse, s'il eut personnellement cette résidence, y suivit de près M. Chamblin. L'architecte des Invalides avait aussi fait le plan d'une maison Chamblin, élevée sur le boulevard Plumet en 1789.

L'hôtel que vous voyez en face, et qui se contente aujourd'hui d'une porte sur la rue Oudinot, fut occupé par l'un des auteurs du Code, le comte Abrial, bon sénateur, mais pair de France meilleur, dont la bru ou la petite-bru est encore propriétaire.

Plus modestement le 39 compte parmi ses locataires la fille de Leterrier, marbrier de Louis XVI, qui a fait con-

Digitized by Google

struire la maison en 1791. Le premier propriétaire du 13 avait été un autre marbrier, plus d'un demi-siècle auparavant. Enfin, quelle fut la résidence du fameux naturaliste Adanson ? Elle fait place depuis peu à l'hôtel de M. de Vertillac, qui répond au chiffre 35.

RUE DU MONT-PARNASSE.

Un poëte romantique piteusement effacé, qui habite le n° 11 de cette rue, est devenu le dispensateur, aussi infatigable que fatigant, d'une critique entièrement dépourvue de caractère; il n'a jamais été croyant, et il ne sera jamais penseur, bien qu'en sacristain qui raisonne, il sache, convenons-en, donner de l'eau bénite et convertir son goupillon immédiatement en férule. Par bonheur, on peut dire, malgré les deux manières de s'effacer déjà trouvées par ce M. Sainte-Beuve, que sa valeur réelle n'a pas changé.

Mais la transformation complète que paraissent avoir subie les idées d'un de ses voisins, M. Ducoux, qui donc n'étonnerait-elle pas? Il était purement démocrate et républicain à faire peur; le voilà toutefois qui exerce, comme

Digitized by Google

fondateur et chef de la compagnie des voitures de place et de remise, un monopole sans pareil, en se moquant pas mal de la seule liberté connue en industrie, la concurrence! La charmante habitation de M. Ducoux, n° 23, doit l'ancien surnom d'hôtel des Cariatides à deux façades que décorent principalement deux cariatides élevées sur leur piédestal et portant un entablement dorique. M. Parker y succédait, sous le premier empire, à un notaire, M. Pierron; mais le premier occupant avait été Benjamin Calau, peintre de la cour de Prusse, lequel fit de bons portraits, retrouva la cire punique et mourut à Berlin un peu plus que sexagénaire en 1785. Poyet n'avait donné que dix ans plus tôt le plan de la maison. L'ouverture de la rue avait été autorisée vers le même temps, à la requête et aux frais de Roussel, curé de Vaugirard, représenté par Morel, avec qui il avait traité; le prolongement de cette rue au-delà du boulevard du Mont-Parnasse n'eut lieu, d'après MM. Lazare, que vers 1786 sur des terrains échus à l'Hôtel-Dieu ou à l'Hôpital-général, mais ayant dépendu de la ferme du Grand-Pressoir.

Le bouquet de la fin des travaux ne fut pas plutôt mis et arrosé à l'hôtel des Cariatides, que le comte d'Orliane fit jeter, presque en face, les fondements de l'hôtel du Silène, qu'il avait dessiné lui-même et que lui-même il occupa. L'invocation du nourricier de Bacchus était justifiée par une statue et par des bas-reliefs. Le sénateur et comte de l'empire Dubois-Dubais, qui avait siégé à la Convention,

Digitized by Google

fut un des successeurs du comte d'Orliane, en cet hôtel, ainsi qu'un des prédécesseurs de la marquise Christine Tridulzi, princesse de Belgiojoso, qui voyage, qui écrit, qui fait de la politique. Le collége Stanislas, pour s'agrandir, a depuis peu d'années acquis de la princesse l'ancienne maison du Silène, qui en formait deux pour le moins, tant sur la rue que sur le boulevard. Un portique à quatre colonnes y distingue le principal corps de bâtiment, celui qu'habita l'architecte.

RUE GRÉGOIRE-DE-TOURS

Raoul d'Aubusson avait acquis, en l'an 1254, de l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, moyennant 40 sols parisis de rente, un terrain sis sur un chemin qui, à la fin du siècle suivant, tirait encore sa dénomination d'une propriété. dite la Folie-Reinier. Des bouchers survenaient qui firent dire : rue de l'Escorcherie. On sait que les règnes de Charles V et de Charles VI se ressentirent vivement de la turbulence d'une communauté de bourgeois, principalement composée de bouchers, qui eut pour chef

Digitized by Google

Caboche, un écorcheur de bêtes, et qui, lors des factions entre le duc d'Orléans et le duc de Bourgogne, se déclara pour ce dernier, en commettant les plus affreux désordres : à ces causes la rue de l'Escorcherie passa rue des Mauvais-Garçons. Une rue de Craon prenait le même nom le jour où Pierre de Craon, qui y demeurait, assassina Olivier de Clisson, connétable de France ; mais elle était située entre les rues de la Tixéranderie et de la Verrerie, c'est-à-dire dans la ville, et l'ancienne rue de l'Escorcherie ne se trouvait alors qu'à Saint-Germain, qui ne faisait pas encore partie de Paris. Une ordonnance royale, en 1846, fit de celle-ci la rue Grégoire-de-Tours. Quant à celle du Cœur-Volant, qui la continuait depuis la rue des Boucheries (maintenant de l'École-de-Médecine) jusqu'à la rue des Quatre-Vents, elle s'est appelée ruelle de la Tuerie, de la Boucherie et de la Voirie avant le XVIe siècle, et elle n'a été absorbée qu'en 1851 par la rue Grégoire-de-Tours.

La plaque municipale n'honore ici qu'un historien, et peu importe qu'il ait été évêque ou capitaine ; néanmoins on dirait qu'une révolution vient de passer par là, pour y gratter ce qui manquait, en 1793, à la rue Honoré et à la rue Antoine. Mieux ne valait-il pas laisser une inscription qui rappelait historiquement les nombreuses boucheries que ces parages n'ont pas gardées moins de cinq cents ans ? Dans la rue des Mauvais-Garçons il y aurait plus de filles que de garçons, et l'enseigne du

Digitized by Google

Cœur-Volant y conviendrait surtout à deux ou trois maisons, par la même raison sans doute qui la fit jadis adopter dans la rue qui a modifié plus récemment son estampille indicative.

On retrouve au nº 6 un Sauvage sculpté, qui a servi d'enseigne. Mais une de celles en saillie que M. de Sartines a supprimées, par ordonnance de police du 17 septembre 1761, représentait, à l'un des angles de la rue du Cœur-Volant, une Devantière. On nomme ainsi une jupe que mettent les femmes pour monter à califourchon sur un bidet. La nommée Pigault abritait sous ce pudique pavillon la fabrication clandestine des vestes dites de petits-soupers, qui, l'habit une fois dégrafé, montraient des peintures licencieuses. Le sieur Passavant, limonadier, disposait de la Justice-Royale, à l'entrée de la rue des Mauvais-Garçons, où le prêtre J.-B. Passavant avait eu pour prédécesseurs Philippe, bourgeois de Paris, et sa famille. En face de cette rue et de cette maison se trouvait établi, rue de Buci, Landelle, cabaretier en réputation, bien que tailleur de son état. Crébillon et Gresset, en sortant de chez Landelle, pouvaient se rendre à la Comédie-Française par la rue des Mauvais-Garçons, où un passage conduisait à leurs loges les comédiens ordinaires du roi. Un corps de garde de pompiers veillait sagement au seuil de ce passage. Comme ladite salle de spectacle menaçait ruine, les comédiens l'abandonnèrent en 1770, pour occuper le théâtre des Tuileries. Mais il resta encore dans la

Digitized by Google

rue des Mauvais-Garçons un jeu de paume, tenu par François Farolet, paulmier du roi.

RUE DE SURÊNE

Où prendriez-vous rue de Surêne une maison Cournand ou Courmont, ayant eu Chevallier pour architecte en 1789, qui figure honorablement dans les cartons de la Bibliothèque impériale, et dont parle le dictionnaire de Latynna? M'est avis qu'on l'a démolie au profit du boulevard Malesherbes; mais qu'elle ne montrait en dernier lieu sur la rue de Surêne, ni son fronton ni la porte de sa cour carrée. Elle donnait plutôt rue de la Madeleine, où un ancien hôtel séparait effectivement la rue de Surêne de la rue de la Ville-l'Evêque. Trop beau logis, de toutes les façons, pour que nous en fassions sans hésiter les honneurs à un cuistre d'abbé, Antoine de Cournand, qui devint membre, après le 10 août, de la commission administrative remplaçant le département de Paris, et qui concourut à la nomination des conventionnels Danton, Robespierre et Marat! La police du Collége de France

Digitized by Google

qu'il exerça, en y ayant une chaire, l'obligea vraisemblablement à résider dans cet établissement, comme son confrère Delille. Celui-ci avait même reçu l'ordre d'y garder les arrêts; aussi le citoyen Cournand, un jour qu'il passait au jardin des Tuileries en costume de garde national, fut-il surpris d'y rencontrer Delille, et le ramena-t-il au Collége. Puis, l'auteur du *Mérite des femmes* ayant été appelé à suppléer le traducteur des *Géorgiques*, Luce de Lancival fit d'une pierre deux coups, et même trois, en lançant le distique suivant :

> Legouvé sait, dit-on, le latin à peu près
> Comme Gall sait le grec et Cournand le français.

Il est vrai que la rue de Surêne, qui commençait plus bas en 1789, pouvait s'y montrer encore moins esclave de la ligne droite que dans tout ce qui reste. Elle avait même pris antérieurement sa source plus près de l'endroit où commence la rue de la Ferme que de l'entrée du boulevard Malesherbes, puisqu'elle touchait, à son point de départ, l'hôtel de Chevilli à gauche, et le mur des bénédictines de la Ville-l'Evêque à droite. Même longueur et même direction sont attribuées, sur le plan de 1652, à un chemin sans nom reconnu : on le prenait pour aller à Surêne. Le cimetière de l'ancienne église de la Madeleine donnait sur ce chemin, où s'élevait en 1697 une maison destinée à loger des soldats.

Digitized by Google

Joseph-Antoine d'Aguesseau, conseiller honoraire au parlement, M. de Champeron et Mme de la Vergne furent autorisés en 1723 à établir le marché d'Aguesseau dans un marais situé entre les rues de Surêne et du Faubourg-Saint-Honoré, au-dessus de la rue d'Aguesseau. Des lettres patentes, datées du camp d'Alost le 16 août 1745, permirent de transférer ce marché à la place qu'il occupe encore, rue de la Madeleine et rue Royale ; seulement le terrain vendu à cet effet par l'avocat André Mol de Lurieux ouvrait rue Basse-du-Rempart, en attendant qu'il y eût une rue Royale et qu'elle s'étendît jusque-là.

Sur l'emplacement primitif du marché fut édifié l'hôtel de Choiseul-Meuse, au coin de la rue d'Aguesseau. Or François-Joseph de Choiseul, dit marquis de Meuse, était guidon des gendarmes bourguignons en 1767, et mari de Mlle de Braque depuis plusieurs années. Son habitation est par le temps qui court hôtel de Merci-d'Argenteau, depuis que n'y demeure plus le comte d'Espagnac. Les trois dernières propriétés de la rue de Surêne, même côté, appartenaient l'une à M. Bienfait, et les deux autres à M. de Champeron, du vivant de M. de Choiseul-Meuse. Un des angles de la rue d'Anjou se trouvait occupé, plus bas, par des dépendances de l'hôtel du maréchal de Contades, qui s'est depuis converti en mairie. Plus bas encore il y avait un passage conduisant à la cour des Coches.

Que vous semble, par devant, du n° 28 ? Il a l'âge d'un gandin à peine. Mais par derrière, rue de la Ville-l'Evê-

Digitized by Google

que, c'est l'ancien hôtel de Boufflers, déjà centenaire en l'an 1806. En regard du jardin de l'hôtel de Contades, un bâtiment se reliait par un autre jardin à une autre maison de ladite rue parallèle, et toute cette propriété, sur un plan de 1728, s'appelait la Charité.

RUE DE PENTHIÈVRE.

Mlle Gatenaire se donnait, au milieu du siècle dernier, comme héritière des secrets, ou comme ayant retrouvé les recettes perdues des courtisanes peuplant le Céramique d'Athènes, qui avaient vendu cher des philtres pour raviver les sens épuisés par le libertinage, ainsi que des breuvages narcotiques pour endormir la surveillance jalouse, et elle faisait, sous le manteau, absolument le même commerce, dans une maisonnette solitaire de la rue du Chemin-Vert, qui succédait au chemin des Marais. Cette Circé mystérieuse ne descendait-elle pas en droite ligne de Gatenaria, inventeur de la seringue? Le même nom paraît s'être francisé pour s'attacher moins

Digitized by Google

indiscrètement à une spécialité qui touchait de près, si l'on veut, à celle de l'aïeul. La gloire, hélas! est comme la fortune, qui souvent ne tient qu'à un fil! Cette Gatenaire serait devenue riche sans un éclat fortuit qui la brouilla trop tôt avec la médecine et avec la justice. La femme du fermier des postes, Mme Thiroux de Montsauge, qui lui avait acheté du narcotique, fut surprise par son mari au moment où elle en versait dans un bouillon qu'il allait prendre; les aveux complets de sa femme rappelèrent aussitôt à M. Thiroux de Montsauge, que la même pourvoyeuse venait de lui fournir de l'eau aphrodisiaque, et, cette coïncidence ne faisant que doubler les périls par lui courus, il envoya directement les deux fioles au procureur du roi, qui les fit analyser par un docteur-régent de la Faculté! On n'y trouva aucune trace de poison; mais on acquit formellement la preuve que la Gatenaire se moquait du monde en aromatisant tantôt du lait et tantôt du vinaigre pour vendre un louis ce qui valait six liards.

Ladite rue du Chemin-Vert passait ensuite rue Bergère, puis rue Verte et Grande-Rue-Verte sous le règne de Louis XVI. L'hôtel de Ray, ouvrant sur la rue du Faubourg-Saint-Honoré, s'étendait à la fois sur la Grande-Rue-Verte et sur la Petite, annexée aujourd'hui à celle de Matignon. La baronnie de Ray, en Bourgogne, fut dans la maison de Mérode, et nous croyons que l'hôtel appartint à Marie-Thérèse-Apolline de Mérode, ba-

Digitized by Google

ronne de Ray, femme ou veuve du comte de Cosvaren-Loos.

Néanmoins, le marquis de Ray, en 1780, était propriétaire, et il avait le sieur David pour voisin, dans la rue qui nous occupe pour le moment. Tout dernièrement, en juin 1864, on y a mis à découvert des peintures murales de jardin, qu'avaient faites à l'hôtel de Ray le peintre allemand Nebel, et déjà de nouvelles bâtisses cachent pour jamais les pavillons, les arbres qu'elles représentaient si bien!

Le génie militaire avait dessiné en même temps le plan de la caserne que trois compagnies de gardes-françaises occupaient dans la même rue.

On y remarquait aussi un hôtel de Bachmann, pour lequel il ne faut pas prendre le n° 22, qui date seulement de l'une des dernières années du premier empire. Nous pensons que les n°s 2, 4 et 6 remplacent la maison de qualité dont nous évoquons le souvenir. Le baron Bachmann-Anderletz, Suisse au service de la France depuis l'âge de 19 ans, émigra après la journée du 10 août, pour aller servir en Sardaigne, et ce vieux général ne cessa de vivre qu'en l'année 1831.

Une inscription rappelle hautement que le n° 26 fut le séjour de l'illustre Franklin.

La même rue, enfin, fut habitée par Lucien Bonaparte, avant le 18 brumaire.

Digitized by Google

Elle reçut, en 1846, la dénomination de rue de Penthièvre, qu'elle a repris en 1852, après un retour de quatre ans à la dénomination de Grande-Rue-Verte.

Paris.—Typ. Dupray de la Mahérie, boulevard Bonne-Nouvelle, 26.—1019.

Digitized by Google

LES ANCIENNES MAISONS

Des rues Grenier-sur-l'Eau, de Jouy, Percée, Payenne, du More, du Ponceau, Turbigo, de Lancry et Grange-aux-Belles.

Notices historiques, entièrement inédites, se rattachant à l'ouvrage intitulé :

LES ANCIENNES MAISONS DE PARIS SOUS NAPOLÉON III.

PAR M. LEFEUVE

Monographies publiées par livraisons séparées, avec une table de concordance et une table alphabétique par séries.

RUE GRENIER-SUR-L'EAU.

En l'année 1241, quelques maisons groupées entre l'églis Saint-Gervais et la rivière ont été données aux templier par Garnier ou Guernier, nom propre dont le populaire fait ensuite par corruption Grenier, et, à cela près, la petite rue dans laquelle se trouvaient les maisons du donateur est restée sa filleule. Néanmoins on disait encore en 1257 : rue André-sur-l'Eau. Elle figurait dans les comptes relevés de la taille, pour l'an 1391, sous le nom de Garnier-sur-l'Eau, et deux contribuables y étaient signalés, Jacob de Marcilli, Raulin Petit : le premier pour une maison « qui fust aux Nonneardierre, depuis aux moines de Prully, depuis à Jacques Lenoble, tenant à la maison du coin de ladicte rue de vers Seine ; » le second, « d'austre part de ladicte rue, maison à apentis. »

Digitized by Google

Dans la même rue, au-dessus d'une porte, on a vu pendre un Cygne-percé-d'un-Dard, sous le règne de François Ier. N'était-ce pas la flatterie plutôt que le hasard qui reproduisait cet emblème? La reine Claude l'avait adopté, et il se profile en ronde-bosse, avec le chiffre couronné de cette princesse, avec l'hermine et le bouquet de lis qui rappellent aussi la candeur de son âme, sur des médaillons qu'on remarque depuis lors au château de Blois. A l'emblème royal s'attachait cette devise : *Candida candidis*. Plusieurs savants vont encore nous reprocher de ne rien vouloir faire comme eux, qui donnent de ces deux mots une traduction bien différente de la nôtre. « *Blanche*, disent-ils, *parmi les blanches*, » et nous comprenons, quant à nous: *le blanc sied aux candides*.

En mars 1577, Henri III établissait par édit une communauté nouvelle des marchands de vin, dont les statuts ont été confirmés par Henri IV, Louis XIII et Louis XIV. Sous le dernier de ces rois, les marchands de vin eurent dans la rue Grenier-sur-l'Eau le siége de leur corporation. Leurs gardes et maîtres jouissaient des mêmes priviléges que ceux des six corps de marchands, et ils pouvaient remplir, par conséquent, les charges municipales et consulaires. Les armoiries qu'ils avaient obtenues en l'année 1629 comportaient principalement un navire à bannière de France, qui flottait entouré de six petites nefs, et une grappe de raisin en chef, sur champ d'azur. Au moment de la Révolution, le droit de réception ne s'élevait plus qu'à

Digitized by Google

600 livres, et le brevet d'apprentissage à 12 : le bureau se trouvait alors rue de la Poterie.

Vers le même temps était propriétaire un serrurier qui s'appelait Prévost, à l'un des coins de la rue Geoffroy-l'Asnier, et deux maisons qui se touchaient, du même côté de la rue Grenier-sur-l'Eau, mais au milieu, appartenaient à Tristant, colonel au régiment de Boulonnois.

En cette ruelle du XIIIe siècle, coupée en deux par la rue du Pont-Louis-Philippe et qu'un nouvel alignement appelle à devenir presque aussi large que longue, la moitié des souvenirs que nous venons d'évoquer s'appliquent à des maisons encore debout. Des écoles municipales de garçons et de filles ne sont que depuis 1830 au n° 2, antérieurement occupé par les sœurs qui tiennent d'autres écoles rue du Fauconnier.

RUE DE JOUY ET RUE PERCÉE.

De 1404 à 1865.

« Le duc de Berry, aux termes d'un contrat d'échange en date du 22 juin 1404, cesde au duc d'Orléans son hostel des Tournelles assis prez du Chastel ou Bastide de Sainct-Antoine, lequel hostel fust paravant à Pierre d'Orgemont, jadis chancellier de France, et depuis à Pierre d'Orgemont, son fils, evesque de Paris, joignant d'une part aux hoirs feu Braulard, maison en laquelle demoure présenctement Jean Thibaut, et à l'hostel et jardin qui fusrent à Nicole de Rancé et depuis à Pierre de Giac, d'austre aux maisons de Guillaume Petitt Sainct, aboutissant par-devant sur la rue Sainct-Antoine et par derrière à la cousture Saincte-Catherine. Et en contre-échange le dic-

Digitized by Google

duc d'Orléans cesde audict duc de Berry son hostel qui fust à Hugues Aubriot, prévost de Paris, et depuis à Pierre de Giac, tenant d'une part à la ruelle nommée la rue Percée, par laquelle on va de la rue de Jouy à la grant'rue Sainct-Antoine, d'austre part aux murs de l'ancienne closture de la ville, aboutissant par-devant à la rue de Jouy et par-derrière aux hostels qui fusrent à Pierre de Montigny et à Pierre d'Orgemont, et depuis à Guillaume d'Orgemont, son fils, et à un hostel nommé la Pomme-de-Pin, appartenant à Jacques Guérard, et à l'hostel de Jean Chanteprime qui joinct auxdicts murs. »

Quoique d'une naissance obscure, Hugues Aubriot était devenu surintendant des finances, puis capitaine de la ville de Paris, autrement dit prévôt de Paris. Il avait posé, le 12 avril 1369, la première pierre de la Bastille, forteresse destinée à couvrir de sa protection le royal hôtel de Saint-Pol, contre les incursions des Bourguignons et des Anglais; mais la Bastille s'était montrée bientôt d'une ingratitude sans pareille en servant de prison à Aubriot, que l'université de Paris accusait de presque tous les crimes. En 1383, le roi avait donné l'ancien hôtel de ce prévôt de Paris, ainsi que l'ancien mur de la ville compris entre la rue Saint-Antoine et le jardin dudit hôtel, à Pierre de Giac, chancelier de France. La même propriété était connue sous le nom de *maison des Marmouzets,* quand le duc d'Orléans en disposait. Le duc de Berri, frère de Charles V, la donna, dès qu'il en fut maître, au surintendant Jean de Montaigu. Cinq ans après, pour ce dernier, le sablier de la faveur était vide et ne devait plus se remplir : le prévôt Pierre des Essarts, créature du duc de Bourgogne, arrêtait près la porte Saint-Victor, en plein jour, Jean de Montaigu, qui eut la tête

Digitized by Google

tranchée. Guillaume, duc de Bavière, tint le même hôtel de Charles VI, avant que ce roi n'en gratifiât Jean de Bourgogne, duc de Brabant, contre l'occupation duquel se pourvut Louis de Bavière, comme héritier de Guillaume. Morcellement de la propriété, au commencement du XVIe siècle. Acquisition d'une dernière part de cette propriété, en 1629, moyennant 105,000 livres, par les jésuites, pour l'agrandissement de leur maison professe, ouvrant principalement rue Saint-Antoine. Plus d'un mur se reconnaîtrait de l'ancien hôtel d'Aubriot, tant dans la ruelle vénérable qui n'était, de son temps, ni plus ni moins Percée, que dans le passage Charlemagne et dans la rue du même nom, qui fit partie de la rue de Jouy. On sait que le lycée Charlemagne occupe, depuis sa création, le ci-devant séminaire dans lequel Louis XV, par lettres-patentes du 23 mai 1767, avait donné aux jésuites exilés pour successeurs les chanoines réguliers de Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers.

Cette rue Percée cache si peu qu'elle existait déjà au XIIIe siècle ! Qui oserait dire qu'elle n'a rien conservé, non-seulement du logis prévôtal, mais encore des hôtels de Jouy et de Chaalis, dont notre rue de Jouy n'a certainement plus pierre sur pierre ? L'abbaye de Chaalis, de l'ordre de Citeaux, s'était formée sous les auspices de Louis le Gros, dans un domaine offert, près de Senlis, par Guillaume de Senlis, seigneur de Chantilly et grand bouteiller de France : saint Guillaume de Corbeil, arche-

Digitized by Google

vêque de Bourges, avait été lui-même abbé de Chaalis. Les religieux et l'abbé de cette maison eurent pendant quelque temps une succursale urbaine *dans la rue à l'abbé de Jouy*. Du même ordre, l'abbaye de Jouy devait sa fondation, en 1124, près de Provins, dans la forêt de Jouy, à deux gentilshommes du canton, Pierre de Castel et Milon de Naudé. La propriété entretenue par les religieux de Jouy, dans la rue qui portait ce nom, ne fut aliénée qu'en 1658 par Pierre de Bellièvre, abbé commendataire. La rue de Jouy, à cette date, se prolongeait encore jusqu'à l'emplacement de la poterne Saint-Pol, qui avait fait partie de l'enceinte de Philippe-Auguste. Cette poterne n'avait donné son nom que passagèrement et partiellement à ladite rue, de laquelle est sortie ensuite, mais pour n'y plus rentrer, la rue des Prêtres-Saint-Paul, convertie en rue Charlemagne depuis l'ouverture du lycée.

En revanche, demandez l'ancien hôtel d'Aumont, et le n° 7 de la rue de Jouy s'empressera de répondre : « Présent ! » La pharmacie centrale de France y remplace la pension Petit, qui elle-même y succédait à la mairie du IXe arrondissement. L'administration de cette pharmacie est purement civile et libre ; elle se propose l'approvisionnement de toutes les pharmacies, bien qu'elle ait pour clients des corps constitués, tels que la garde municipale. Un fameux financier, l'abbé Terray, a occupé le même hôtel, auquel se rattachait le n° 5 ; ce ministre de Louis XV

Digitized by Google

était en même temps propriétaire à l'angle de la rue de Fourcy. Un siècle s'était déjà passé depuis que François Mansart, le vieux et le grand Mansart, avait dessiné l'hôtel d'Aumont, et depuis que Lebrun l'avait illustré d'un plafond, l'*Apothéose de Romulus*, plus stable que la Vénus à demi couchée d'Auguier, qui était l'honneur du jardin. Le premier occupant se trouvait un duc d'Aumont que sa majorité précoce, comme celle des rois, avait fait colonel de cavalerie à l'âge de 10 ans, capitaine des gardes à 16. Vie bien remplie que la vie de ce duc, servant avec honneur et gouvernant le Boulonnais ! Sa mort date de 1704, et il s'était entouré à Paris d'un si grand nombre de curiosités et de meubles précieux, qu'il fallut plusieurs mois pour les vendre publiquement dans ses appartements de la rue de Jouy.

Bien moins connu est un hôtel adjacent, qui paraît quelque peu plus ancien. Il a partagé le nom de Henri de Fourcy, qui était prévôt des marchands de 1684 à 1692, avec un cul-de-sac qui survivait à la rue de l'Aviron, antérieurement ruelle Hélie-Annot. Ce cul-de-sac de Fourcy, bien que déjà donné à M. de Fourcy, subsista encore quelque temps, comme cour ouverte à tout le monde ; sa place était entre les nos 9 et 11, où il n'en reste plus de traces. En revanche, la rue de Fourcy-Saint-Antoine, qui eut le même prévôt des marchands pour parrain, est florissante encore.

La cour Guépine, qualifiée impasse sur une plaque au

Digitized by Google

coin de la rue de Jouy, nous remet en mémoire qu'un bourg de la Guespine avoisinait la porte Baudet, sous le règne de Louis IX.

Le nº 12 de cette rue dépendait de l'hôtel de Beauvais, situé dans la rue Saint-Antoine.

A l'époque où ledit hôtel appartenait au comte d'Eck, M. de Bligny était propriétaire, au milieu de la rue Percée, d'une maison plus que séculaire. Elle s'était détachée pour sûr d'un des premiers hôtels dont fait mention la présente notice.

Une toute autre rue Percée, dite Percée-Saint-André, n'est plus même une impasse depuis qu'une porte en bois la bouche du côté de la rue Hautefeuille, au pied d'une jolie tourelle. De l'autre côté, un immeuble lui ferme le boulevard Sébastopol. Cette ruelle, qu'on connaissait déjà comme *vicus Perforatus*, donnait encore rue de la Harpe, avant le percement dudit boulevard. Mignot, le plus célèbre des pâtissiers-traiteurs, avait sa boutique rue de la Harpe, vis-à-vis de la rue Percée, dans la seconde moitié du grand siècle. Ses charges de maître queux de la maison du roi et d'écuyer de la bouche de la reine l'avaient-elles préservé de ce qu'on appellerait actuellement de la diffamation ? Qu'on reprenne la parole, et le vin ordinaire sera moins extraordinaire chez les restaurateurs de ce temps-ci, lesquels tentent de supprimer jusqu'au gril et jusqu'à la broche, grâce au silence absolu de la critique ! Mignot avait beau se plaindre à M. Deffita, le lieutenant

Digitized by Google

criminel, et à M. de Riants, le procureur du roi, les satires de Boileau n'en continuaient pas moins à le traiter d'empoisonneur, vengeant ainsi de mauvaises digestions qui de nos jours resteraient impunies. De guerre lasse, que fit Mignot ? Il servit d'excellents biscuits, qui n'auraient jamais vu le jour sans la polémique culinaire qui finit par faire sa fortune : ces biscuits étaient enveloppés dans une réponse de l'abbé Cotin à d'autres critiques de Boileau.

RUE PAYENNE.

Mme de Sévigné. — Mme de Maintenon. — L'Arsenal de la Ville. — Le duc du Lude. — M. de Maupeou. — Les religieuses. — M. Rouillé. — Le comédien Floridor. — Marion Delorme. — La famille Le Peletier. — Les d'Argouges. — La duchesse de Châtillon. — M. Mocquart.

Cette rue du Marais, si vous lui demandez quel fut l'apogée de sa fortune, vous ramène aussitôt en plein XVIIe siècle. Attendez-vous donc à de grands noms. Mme de Sévigné par-ci, et Mme de Maintenon par-là : le moyen de mieux commencer! Les derrières du célèbre hôtel Carnavalet, où s'écrivaient des lettres plus célèbres encore, se trouvaient d'un côté de la rue; de l'autre, une des habitations de la femme illustre qui, dans le même siècle, devait le plus changer de place. Que Mme de Maintenon, avant de porter ce nom de cour, en ait été réduite aux charités de la paroisse Saint-Eustache, et qu'elle soit sortie de cet état précaire par des expédients

Digitized by Google

encore moins avouables, Saint-Simon ne se fait pas faute de le dire; mais convient-il d'en croire ce grand ennemi de Mme de Maintenon? Croire, au contraire, Scarron assez cul-de-jatte pour que sa veuve ait pu écrire un jour à d'Aubigné, son frère : « Je n'étais pas mariée, » serait-ce donner dans moins d'invraisemblance? Un poëte burlesque se marier en buste : chasteté absolue singulièrement placée entre l'hymen et la bouffonnerie! A l'hôtel du Lude, rue Payenne, l'intéressante protégée appelée à devenir une si haute protectrice, n'était pas loin de la chambre jaune que la belle et spirituelle Ninon de Lenclos, à ce qu'on dit, lui prêta en cachette; mais on sait que Ninon refusait pour elle-même le plus petit cadeau, en ennemie déclarée de l'amour interressé!

La famille de Deslandes-Payen, ami de Scarron, pouvait avoir tenu cette rue sur les fonts baptismaux de l'édilité parisienne. Toutefois on l'avait dite Payelle, Parelle et de Guyenne, avant l'année 1636. Au siècle précédent, Henri II avait demandé à la Ville des granges à l'usage de l'artillerie qui avaient été prêtées à François Ier en 1533, et il avait offert un dédommagement, sans le déterminer lui-même; les édiles, par délibération du 10 mars 1550, avaient choisi une grange et un terrain de la culture Sainte-Catherine, que le roi avait achetés pour établir l'Arsenal de la Ville, et celui-ci avait été construit, par conséquent, entre les rues Payenne et Culture-Sainte-Catherine, près de celle du Parc-Royal. Que si nous re-

Digitized by Google

montons encore plus haut le cours des âges, nous voyons que Jean Payen, écuyer, avait une maison dans le voisinage des Tournelles, sous le règne de Charles VI.

Henri de Daillon, comte du Lude, grand-maître de l'artillerie de France, fait duc en 1675, puis premier gentilhomme de la chambre, gouverneur des châteaux de Saint-Germain et de Versailles, n'avait pas, en ces qualités, à jouer un mince personnage, et néanmoins, il amusait souvent de ses bons mots la galerie : il fut un des adorateurs de Mme de Sévigné. Le plan de Bulet, achevé en l'année 1707, indiquait encore la place de l'hôtel du Lude, aux nos 11 et 13 d'à présent, bien que depuis dix-sept ans déjà, il n'y eut plus de duc du même nom. Le comté du Lude, avait successivement passé au maréchal de Roquelaure, dont la mère était une Daillon, et au duc de Rohan-Chabot, dont la mère avait hérité du maréchal de Roquelaure; l'hôtel avait suivi plus ou moins longtemps le même sort que cette terre. Un plan de 1728 marquait l'hôtel Maupeou au même endroit.

Mme de Sévigné et Mme de Grignan, à l'hôtel Carnavalet, avaient immédiatement pour voisines, dans la rue Payenne aussi bien que dans la rue Culture-Sainte-Catherine, les annonciades célestes, ou filles bleues, couvent fondé par la marquise de Verneuil en 1622, et dont l'église avait un maître-autel magnifiquement décoré de l'*Annonciation*, du Poussin.

Cette inscription topographique de Gomboust : *Reli-*

Digitized by Google

gieuses de la Nativité de Jésus, et cette autre de Bulet : *M. Rouillé*, sont remplacées le long de notre rue par les premiers chiffres impairs. Réformées sous le titre de filles de la Nativité-de-Jésus, les petites cordelières de l'ordre de Sainte-Claire venaient du faubourg Saint-Marcel; elles quittèrent pour la rue de Grenelle-Saint-Germain, en 1687, celle où leur succéda M. Rouillé. Ce procureur-général en la chambre des comptes, nommé ensuite l'un des directeurs des finances, nous est représenté par Saint-Simon, non comme un bourru bienfaisant, mais comme un bourru débauché. Quand le duc de Noailles fut obligé de s'effacer, Rouillé se retira volontairement des affaires, avec une pension de 1,200 livres : était-ce là un acte de brusquerie qui rapportât de quoi nourrir des vices ? Sur le théâtre machiné de l'ancienne cour, comme les changements à vue s'opéraient bien ! Tout n'y procédant que par cabale, quel acteur n'avait pas ses jours pour être sifflé ?

Le *Roman comique* de Scarron nous montre assez que les tréteaux véritables mettent encore moins à l'abri des disgrâces le comédien de profession. Floridor, qui en avait mené la vie nomade, s'appelait réellement Josias de Soulas, sieur de Prinefosse; il avait essayé de la profession des armes, avant que de servir en province de bilboquet à la fortune dramatique, et par bonheur il était parvenu à se faire goûter du public parisien dans les premiers rôles de la comédie et de la tragédie. Ce notable comédien

Digitized by Google

portait le titre d'écuyer, à la ville; il y demeurait rue Payenne, non loin du théâtre du Marais, où avait commencé sa réputation. Mais c'est à l'hôtel de Bourgogne que Philidor et ses confrères de la troupe royale donnèrent en spectacle *gratis* une des premières représentations de *Stilicon*, ouvrage de Thomas Corneille, et un ballet. La *Muse historique* de Loret, chroniqueur en vers, rendait compte de cette solennité en ces termes :

Floridor et ses compagnons,
Sans estre incitez, ny semons,
Que par la véritable joye
Que dans le cœur la paix envoye,
Pour réjouir grands et petits,
Jeudi récitèrent *gratis*
Une de leurs Pièces nouvelles
Des plus graves et des plus belles,
Qu'ils firent suivre d'un Balet
Gai, divertissant et folet;
Contribuans, de bonne grâce,
Aux plaizirs de la populace
Par cette générozité,
Autrement libéralité,
Qui fut une évidente marque
De leur zèle pour le Monarque.

Les principaux « compagnons » de Floridor, dans cette circonstance mémorable, n'étaient rien moins que Baron père, M[lle] Béjard, les époux Brécourt et les époux Champmeslé, qui eurent, ainsi que lui, l'insigne honneur de servir d'interprètes au grand Corneille, à Molière, à Racine. De tels comédiens ne méritaient-ils pas d'avoir un théâtre bien à eux? Leurs représentations d'alors alternaient avec celles d'une troupe italienne, que Mazarin avait installée

Digitized by Google

à l'hôtel de Bourgogne, et ces farceurs de Scaramouche, Mezetin et Pantalon y donnaient l'hospitalité au tragique Stilicon. Plus tard, la réunion des comédiens français de l'hôtel de Bourgogne avec ceux de la troupe du Marais et de la troupe de Molière, à laquelle la mort venait d'enlever son directeur illustre, eut lieu dans une salle neuve, au bout de la rue Guénégaud. Un genre nouveau de comédie italienne continuait à exploiter, mais sans partage, la scène où s'étaient joués le *Cid*, *Andromaque*, *Phèdre* et tant d'autres chefs-d'œuvre! En 1697, la représentation de la *Fausse Prude*, pièce dont l'héroïne ressemblait trop à Mme de Maintenon, fit fermer, par ordre du roi, la salle de l'hôtel de Bourgogne, à laquelle il ne fut permis de rouvrir ses portes qu'après la mort de Louis XIV.

Parmi les membres du conseil de régence figurait Michel Le Peletier de Soucy, directeur général des fortifications, membre du conseil des finances, du conseil d'Etat et de l'Académie des belles-lettres, qui, âgé de quatre-vingts ans, se retira à l'abbaye de Saint-Victor. Son hôtel occupait la place de cet Arsenal de la Ville dont nous avons parlé un peu plus haut, et il y avait été précédé par Marion Delorme, cette autre étoile de l'admirable pléiade des femmes illustres du XVIIe siècle. Le Peletier des Forts, comte de Saint-Fargeau, fils de M. de Soucy, époux de Mlle de Lamoignon et grand-père du conventionnel Le Peletier de Saint-Fargeau, fit partie de l'Académie des sciences et fut contrôleur-général, après cela ministre d'Etat. L'ancienne

Digitized by Google

résidence de cette famille sert maintenant de siége principal à l'administration du Factage parisien.

De l'hôtel d'Argouges il survit, même rue, le n° 3.

La duchesse douairière de Châtillon, propriétaire de l'hôtel de Maupeou, antérieurement du Lude, y tenait encore, sous la fin du règne de Louis XV, à M. d'Argouges, d'une part, à M. d'Herault, d'autre part. Sa belle maison fut acquise en 1783, par Mme Hocquart, femme du procureur-général à la cour des aides. Celui-ci, ou quelqu'un des siens, remplissait, quelques années plus tard, les mêmes fonctions à la cour des comptes, d'après un livre d'adresses ne signalant plus, rue Payenne, que l'hôtel et les bureaux de M. Hocquart.

RUE DU MORE

L'assignation d'il y a cent ans. — Mesdames de Montmartre. — Anciens propriétaires. — Saint-Julien-des-Menétriers. — Le pont sans eau. — L'abbaye de Rigny — Les moines de Clairvaux. — La Poterne. — Le cul-de-sac des Anglais. — La rue enchaînée. — La section de la Réunion. — Le passage. — Le citoyen Possoz.

« L'an mil sept cent soixante dix le treize janvier à la Requête de Mesdames les abbesse prieure et religieuses de l'abbaye Royalle de Montmartre dames du for-aux-Dames à Paris et autres lieux pour lesquelles domicile est élu en leur dite abbaye j'ai *Nicolas François Simon premier huissier ordinaire du Roy en son Bailliage*

Digitized by Google

du Palais à Paris y demeurant rue Montmartre paroisse Saint-Eustache soussigné donné assignation *à la D[lle] Giroux* propriétaire au lieu du sieur Louis Giroux d'une maison rue cour du Maure la première après celle du coin tenant d'une part à la D[lle] Cotelle d'autre aux représentants du sieur Bernard par derrière sur les maisons de l'abbaye de Rigny et par devant sur ladite rue cour du Maure étant ladite maison en la censive des dittes Dames de Montmartre à cause de leur seigneurie du for-aux-dames et vers elle chargée de deux deniers obol tournois de cens par chacun an en la ditte maison *et domicile de la ditte D[lle] Giroux parlant à sa personne ainsi qu'elle m'a dit être* à comparoir à la huitaine à l'audience et pardevant monsieur le Bailly du for-aux-Dames transféré à Montmartre et messieurs les officiers tenant ledit siége cour extérieure de la ditte abbaye pour se voir condamner à payer aux dites dames en deniers ou quittances vingt neuf années échues le jour de saint Denis dernier d'arrérages de cens dus sur la ditte maison à raison de deux deniers obol tournois par chacun an exhiber les titres de propriété de ladite maison et passer déclaration aux dittes Dames payer les droits de lods et ventes et amendes suivant la coutume sinon et faute de ce faire que la ditte maison sera et demeurera réunie au domaine de laditte abbaye dont elle sortie sans préjudice d'autres droits le tout avec dépens déclarant que maître Pierre Georges Brunet procureur audit bailliage demeurant rue des Martirs à Montmartre occupera pour les dittes dames et j'ai *à la ditte D[lle] Giroux* et parlant comme dessus laissé copie par extrait des lettres patentes du mois d'avril mil six cent soixante seize et arrest d'enregistrement d'ycelles du premier avril mil six cent soixante dix sept et du présent exploit — SIMON — *Controllé à Paris le* 16 *janvier* 1770 — DUVAL »

Ainsi parlait un exploit dont le style était rendu encore plus indigeste par l'absence complète de points et de virgules: la saisie reste immuable dans ses expressions pendant qu'il s'introduit plus d'une innovation dans le style de l'ameublement, dans celui de l'architecture ! Parmi les religieuses à la requête desquelles l'acte d'huissier menaçait d'expropriation M[lle] Giroux, on ne distinguait qu'à l'abbaye celles-ci :

Digitized by Google

Marie-Louise de Montmorency-Laval, *abbesse*: Henriette Parry, *prieure:* Marie-Catherine d'Entragues, *prieure du cloitre;* Marie-Madeleine Duret, *portière;* Marie-Madeleine Botentuit, *célerière;* Catherine-Louise Narcis, *secrétaire du chapitre,* Marie-Catherine Lemaire, *dépositaire.*

Louis Giroux avait été mitoyen, dans la rue du More, avec Justin du Châtelier et avec les héritiers de François Besnard, procureur au parlement. La maison desdits héritiers touchait d'autre part et par derrière à un jardin et à une maison qui tous les deux appartenaient aux abbé et religieux de Rigny, de Reigny ou d'Erigny. Ces derniers avaient eu aussi un jeu de paume dont s'était détachée la maison de Justin du Châtelier, rue du More et rue Saint-Martin. Sur la même ligne, au coin de la rue Beaubourg, un ancien contrôleur des rentes provinciales d'Orléans, nommé Cournier, eut Jacques Lefeuve, bourgeois de Paris, pour acquéreur, vers l'époque où cessa de vivre Louis XIV.

Jean Richard, secrétaire du roi, qui avait fait bâtir vis-à-vis de Cournier, y tenait par derrière à Philippe de Flexelles, propriétaire dans la rue des Petits-Champs, dont on vient de faire la rue Brantôme. Le quatrième angle était occupé par la petite église Saint-Julien-des-Ménétriers, que remplace en façade sur la rue Saint-Martin le n° 168, qui monte cavalièrement en croupe sur notre petite rue du More. S'en faut-il de beaucoup que cette chevauchée traditionnelle dure depuis trois siècles ? Robert Rouelle, conseiller au parlement, qui se trouvait locataire

Digitized by Google

à long bail au coin de la rue Saint-Martin, acheta 60 livres, en 1568, de la confrérie des joueurs de violon, gouverneurs de l'hôpital des Ménétriers, le droit d'ajouter à son logis une pièce attenante au jubé de leur église, en bâtissant au-dessus de la ruelle, et depuis lors il y régnait un pont.

Le monastère de Rigny, du vivant de maître Robert Rouelle, avait pour succursale, pour maison de ville, une portion de l'ancienne succursale du monastère de Clairvaux, et à l'entrée de cet hôtel monacal il pendait une Croix-d'or sur la rue Saint-Martin. Il s'y retrouve de nos jours une impasse de Clairvaux, entre les n°s 178 et 180. Cette abbaye de Rigny, fille de Clairvaux, ordre de Citeaux, était située près Vermanton, dans le diocèse d'Auxerre; l'abbé commendataire en retirait par an de 6 à 8,000 livres, au XVIIIe siècle. L'abbaye de Clairvaux était beaucoup plus riche et chef d'ordre de la filiation de Citeaux. Quant à la propriété dans laquelle les moines de Rigny succédaient à ceux de Clairvaux, elle avait une porte sur la rue du More, qui s'était dite rue Palée au XIVe siècle (probablement à cause de Jean Palée, fondateur de l'hôpital de la Trinité) et ensuite rue Saint-Julien, puis de la Poterne ou Fausse-Poterne. Ladite maison conventuelle touchait aussi à l'impasse des Anglais, dénommée Cul-de-Sac-sans-Tête en 1260, et Petit-Cul-de-Sac-près-la-Poterne en 1370. La poterne ou fausse porte Nicolas-Huidelon ou Hidron se rattachait à l'enceinte urbaine de Phi-

Digitized by Google

lippe-Auguste, et alors le cul-de-sac tenait d'une part à ce mur, d'autre part à un jeu de paume. Sous le règne de Henri IV on connaissait déjà la rue ou cour du More, et pourtant, sous le règne suivant, on l'appelait aussi des Anglais. Le plan de Gomboust, qui est venu ensuite, ferait croire à une origine sépulcrale par la façon d'écrire : *rue de la Cour-des-Morts*. Mais de nouveau s'oriente l'orthographe, plus d'un demi-siècle après, sur le plan de Lacaille, où se lit : *rue de la Cour-des-Mores*.

Il y eut même plusieurs cours dépendant de ladite rue, et le prévôt de Paris Antoine Duprat autorisa, en 1559, la fermeture de celle-ci aux deux bouts, celles-là étant devenues pendant la nuit des repaires de filous, dont les bourgeois voisins se plaignaient fort. L'une de ces cours fut absorbée plus tard par le passage de la Réunion, qui se formait sous les auspices de la section du même nom. Ladite Réunion, qui plus est, n'avait-elle pas pour chef-lieu rue du More, n° 6, l'ancien hôtel de Rigny, que les moines de Rigny avaient cédé avec ses dépendances, en 1788, à Hussenot, marchand de dentelles, moyennant une rente foncière et non rachetable de 8,000 livres ? Le citoyen Possoz s'établissait, peu de temps après, marchand de mousselines en gros, dans le passage.

Digitized by Google

RUE DU PONCEAU.

La section. — Le ponceau. — L'escalier de l'égout. — La fontaine. — Les passages. — Le perruquier bourgeois. — L'entrepreneur de l'éclairage. — Les lanternes et les reverbères. — Les amants. — Les voleurs. — Le guet. — Les démolitions. — La rue Notre-Dame-de-Nazareth.

Pendant la Révolution, la section des Amis de la patrie, dans le quartier de la porte Denis, devint la section du Ponceau, parce que son point de repère était dans la rue du Ponceau. Cette voie publique descendait elle-même en ligne transversale d'un égout. On y avait couvert, dès 1605, l'égout sur lequel était jeté le ponceau dit de Saint-Denis, et la rue elle-même avait été tracée cette année-là aux dépens de François Miron, messire le prévôt des marchands, qui s'y trouvait propriétaire. Les eaux sales passaient depuis lors sous cette rue, en la croisant, et c'est sur la même ligne que de nos jours elle a livré passage au boulevard Sébastopol. Tout près de là, les mêmes eaux n'étaient pas plus à découvert: elles passaient sous le boulevard Saint-Denis, quand les remparts furent plantés en boulevards.

L'escalier de l'égout séparait, à vrai dire, de la rue du Ponceau celle nommée des Égouts; mais on prenait volontiers, sous Louis XV comme sous Louis XVI, l'une pour l'autre ces deux rues, qui avaient été réunies et se réunirent de nouveau, avant d'être encore séparées nominativement. Gomboust en marquait-il plus d'une, au milieu du XVIIe siècle, entre les rues Saint-Denis et Saint-Martin, et ne l'appelait-il pas « des Esgouts ? » Telle était en tous

points la rue du Ponceau, auparavant qu'un décret impérial du 29 septembre 1854 n'en fît sauter plus de la moitié, à distance égale des deux bouts. Si la rue des Égouts avait fait lit à part du côté de Saint-Martin-des-Champs, lorsqu'il y avait eu divorce, l'autre avait eu l'air d'en pleurer avec la fontaine du Ponceau, à l'angle de la rue Saint-Denis, vis-à-vis la villa des filles de Sainte-Catherine, qui n'était habitée que quatre mois sur douze par ces hospitalières.

Au-dessus de l'escalier de l'égout, un passage communiquait de la rue des Égouts à la rue Neuve-Saint-Denis, présentement Blondel ; un autre, qui ouvrait plus bas, menait de la rue du Ponceau à la cour du Roi-François, qui forme aujourd'hui rue Saint-Denis le n° 328. Entre ces deux passages, d'après un plan de Paris, les derrières de l'hôtel de Milly donnaient du même côté sur la rue du Ponceau, et puis ceux de la communauté des filles de Saint-Chaumont, un peu plus près de l'escalier.

Les sept premières maisons en partant de la fontaine, et toujours sur la même ligne, appartinrent à Tuillier, perruquier, sous Louis XV. Les marchands bourgeois de Paris avaient tous en ce temps-là un cheval, un domestique et une servante pour le moins ; mais nous ne savions pas qu'un pareil train de maison fût compatible avec l'état de perruquier. Il est vrai que Tuillier accommodait parfois les plus grands seigneurs de son temps, soit à Paris, soit à Versailles, et qu'il avait, partant, son rang à tenir. Quel

Digitized by Google

était ce monsieur tiré à quatre épingles et parfumé comme un bouquet de jasmin, qu'on voyait si souvent au Cours-la-Reine passer sur un cheval rouan cavecé de noir ? — Beau cavalier! murmurait une grisette, l'y remarquant pour la première fois, et qui le trouvait d'autant plus à son goût qu'elle n'avait pas encore de mobilier. — Puah! s'écriait de plus loin un habitué, voilà l'odeur du croquant de perruquier qu'on reconnaît tous les jours par ici, les yeux fermés !

Du côté opposé à celui des maisons du bourgeois perruquier, se tenaient le bureau général et le dépôt de l'éclairage public. L'entrepreneur de l'illumination de la ville et des faubourgs de Paris, sous Louis XVI, était M. Tourtille Sangrain ou Saugrain. L'invention du réverbère, cette lampe à réflecteur pour éclairer les rues, avait été récompensée au moyen d'un prix proposé par M. de Sartines, lieutenant de police, et décerné par l'Académie des sciences. On avait donc substitué, en 1769, aux vieilles lanternes de M. de la Reynie, les nouvelles de son successeur; mais on ne s'était pas encore décidé à allumer les jours de lune. Ces jours-là n'avaient pas de nuit, dans l'almanach des lieutenants de police. Lorsque la lune faisait mal son service, n'était-ce pas fête pour les amours cachées ? Les réverbères clair-semés à la porte des commissaires luisaient assez, par exception, pour mettre les voleurs sur leurs gardes au passage de la patrouille. Par malheur, les petits-soupers étaient suivis, dans les fau-

Digitized by Google

bourgs, d'autres rencontres plus fâcheuses pour le guet, qu'on punissait alors de ses indiscrétions réitérées en le rossant d'importance après boire.

A cette époque la rue du Ponceau prenait, immédiatement après les maisons de Tuillier, un sens parallèle à la rue Saint-Denis ; puis elle reprenait la perpendiculaire dans l'axe de la rue des Égouts.

De celle-ci il nous reste près de la moitié entre le boulevard Sébastopol et la rue Saint-Martin; seulement on vient de l'ajouter à la rue Notre-Dame-de-Nazareth.

RUE TURBIGO.

Cette voie, née à peine, n'a encore pour histoire qu'un nom de guerre glorieusement attaché à une campagne récente, et sous de tels auspices, elle ira loin, appelée à relier en ligne transversale les Halles au boulevard du Prince-Eugène. Mais déjà elle englobe deux rues, dont les maisons viennent de tomber dru, sans qu'on en ait dit un seul mot. Deux de celles-ci, échappées par miracle à cet abatis imprévu, regardent passer l'alignement nouveau, qui les relègue dans un angle rentrant.

La première de ces maisons, naguère 10, rue du Grand-Hurleur, répond pour le moment au chiffre 37 dans la rue neuve.

La propriété contiguë, qui doit à une moindre élévation

Digitized by Google

et à deux mansardes d'avant. Mansart sa physionomie beaucoup plus pittoresque dépend depuis plusieurs siècles, de l'Auberge du Chariot-d'Or, dont la façade sur la rue Grenéta a changé depuis peu d'aspect et d'alignement. Des rouliers, comme par le passé, descendent au Chariot-d'Or; mais aucun des autres voyageurs n'y est plus amené par le coche, dont le burreau et les écuries se trouvaient dans l'hôtellerie même. Le public a également fait son deuil d'un passage libre à travers les cours du Chariot-d'Or.

Un sieur Garguille, qui n'était pas le farceur Gautier-Garguille, notabilité des temps héroïques de notre théâtre, mais qui n'en bouffonna pas moins contre l'église, comme les parpaillots du XIXe siècle, ce Garguille-là demeurait au XVe dans une rue de Huleu, dite également du Pet, qui n'est autre que celle du Grand-Hurleur. Il s'amenda après avoir donné scandaleusement dans le libertinage, et entra dans la confrérie du Saint-Esprit, fondée à l'hôpital de ce nom. Une fois reçu dans cette compagnie, on donnait ordinairement à tous les confrères un repas de corps. Garguille fit bien les choses, et qui sait, je vous prie, si ce ne fut pas au Chariot-d'Or? Mais il se plut ensuite à se dire membre de la *confrérie aux Goulus*, sobriquet qui resta à cette compagnie.

Des 37 maisons que comptait, à la fin du XVIIe siècle, ladite rue du Grand-Hurleur, il y en avait une appartenant à l'église Saint-Jacques-l'Hôpital, et qui touchait à

Digitized by Google

la rue Saint-Martin, du côté opposé à celui de l'auberge. Puis venaient trois ou quatre maisons à Grenier, greffier des consignations; une autre ensuite à un payeur des rentes, frère de ce greffier.

Dans la rue du Petit-Hurleur, sur la même ligne, à l'angle de la rue Bourg-l'Abbé, l'archevêque de Paris, comme propriétaire, était suivi par le sieur de Santeuil, qui n'avait pas moins de quatre maisons. Vis-à-vis, c'est-à-dire à droite en allant de la rue Bourg-l'Abbé à la rue Saint-Denis, Aubry disposait de deux propriétés; la veuve Gautier, de deux autres; Santeuil, déjà nommé, des deux dernières.

Les rues du Grand et du Petit-Hurleur avaient porté d'autres dénominations, moins difficiles peut-être à expliquer, mais qui ne méritent pas plus de regrets. Le pseudonyme de rue Sallée fut appliqué à la plus petite, qui tenait à la rue Saint-Denis : le plan de Lacaille en fait foi. Il est probable que la salle, chef-lieu de la juridiction de l'abbé de Saint-Martin-des-Champs, avait été dans cette voie publique, dite en conséquence rue Sallée, et qui se trouvait, du reste, au beau milieu de l'ancien bourg l'Abbé.

L'autre rue, sur le plan de Gomboust, se nomme exclusivement du Pet. La préfecture de la Seine a bien fait de n'en pas réveiller le souvenir dans son remaniement des inscriptions municipales, et toutefois cette dénomination pouvait avoir une origine en odeur de saine morale. Dans son

Digitized by Google

Instruction à ses filles, le chevalier de la Tour a raconté ceci :

« Geoffroi de Langres avait coutume de s'informer, quand il estoit en campagne, à qui appartenoient les chasteaux qu'il voyait; et quand on lui montroit le chasteau d'une dame de mauvaise réputation, il se seroit destourné d'une demi-heure pour y aller : foisoit un pet à la porte et escrivoit dessus avec de la craye, *ung pet, ung pet.* »

Ce Geoffroi de Langres exprimait son mépris autrement que bien des moralistes. Un autre Geoffroi était porté à prendre, d'après Ronsard, la même chose tout différemment, afin de se montrer courtisan à tout prix :

Si l'Empereur foisoit un pet,
Geoffroi diroit qu'il sent la rose,
Et le sénat aspireroit
A l'honneur de prouver la chose.

Avant de porter ce surnom, de toute façon peu honorable, la rue de Huleu fut connue, voire même en l'année 1253.

RUES DE LANCRY ET GRANGE-AUX-BELLES.

La rue de Lancry à l'âge de treize ans. — Le théâtre de l'Ecluse. — Le Vauxhall. — La Mairie et les Belles. — Le Marais et la Grange. — La confrérie des Jardiniers. — La censive de Sainte-Opportune.

Étaient propriétaires dans la rue de Lancry, tout au commencement de la Révolution :

Digitized by Google

Gauche	Droite
Lécluse, au coin de la rue de Bondy.	Lancry, au coin de la rue de Bondy.
Le premier président.	*Idem*, au coin de la rue Saint-Nicolas.
Lancry.	Moreau, autre angle de ladite rue.
Mme Ferrand.	Lancry, tenant par derrière au curé de l'église Saint-Laurent et à Lefebvre de Caumartin.
Lancry, au coin de la rue Saint-Nicolas.	Borneaux, au coin de la rue des Marais et tenant par derrière au curé de Saint-Laurent.
Hiotte, autre angle de ladite rue.	
Lancry.	
Goupy.	
Lavieille.	
Lancry.	
Le curé de l'église Saint-Laurent, au coin de la rue des Marais.	

Lécluse, que sous l'ancien régime on appelait sieur de l'Écluse, avait été directeur de spectacle, et sa salle, d'une dimension restreinte, avait pris la place d'une caserne de gardes-françaises, à l'encoignure de la rue de Bondy. M. Girault de Saint-Fargeau, que nous nous reprochons d'avoir trop peu cité, écrivait en 1845 : « A côté du théâtre de Torré un sieur de l'Écluse fit bâtir, en 1779, un petit théâtre en bois, qui ouvrit le 12 avril par le *Jugement de Pâris*, et auquel l'Écluse donna le nom de *Théâtre des Variétés amusantes*. Plus tard ce théâtre ne put se soutenir et fut démoli. Vers 1789 de nouveaux administrateurs firent reconstruire une jolie salle, petite et commode, qui reçut le nom de *Théâtre français, comique et lyrique :* on y jouait la comédie, l'opéra et des drames, dont quelques-uns obtinrent du succès ; mais sa destinée était d'attirer la foule par de grandes niaiseries : *Les battus payent l'amende*, où le célèbre Volanges jouait Jeannot, eurent un succès prodigieux. Beffroy de Rigny, plus connu

Digitized by Google

sous le nom du cousin Jacques, y fit représenter *Nicodème dans la Lune*, qui eut, de 1790 à 1793, trois cent-soixante représentations; ce fut Juillet, devenu depuis une des gloires de l'Opéra-Comique, qui créa le rôle de Nicodème. Vers 1795 ou 1796 ce théâtre prit le nom de *Théâtre des jeunes artistes*. Désaugiers y débuta et y donna ses premières pièces, et Lepeintre aîné, aujourd'hui un de nos meilleurs comédiens, s'y fit remarquer dans les rôles d'Arlequin. Parmi les autres comédiens qui depuis se firent un nom, nous citerons encore Monrose, Lepeintre jeune, Lafont, notre célèbre violoniste, qui débuta dans le rôle de *Rose d'amour*, Mme Toly, Mme Vautrin, Mlle Galathée, M. Elomire, etc., etc. Martainville y fit jouer les *Assemblées primaires* et le *Concert de la rue Feydeau*, et Brazier y fit représenter *Caroline de Lichtfield* et la *Jardinière de Vincennes*. Le théâtre des Jeunes-Artistes fut supprimé par le décret du 9 août 1807, et transformé en une maison particulière, où sont établis aujourd'hui les ateliers de M. Jecker, fabricant d'instruments de mathématiques. »

Les sieurs Lancry et Lollot avaient été autorisés, par des lettres-patentes en date du 22 novembre 1776, à ouvrir une rue nouvelle entre la rue de Bondy et celle Saint-Nicolas, présentement du Château-d'Eau. Un hôtel, à l'angle de celle-ci, était debout l'année suivante, et Lancry à peine installé dans cet hôtel, obtenait le droit de prolonger sa rue jusqu'à la rue des Marais. Pourtant on n'y omptait encore, en 1789, que quatre maisons, ou guère

Digitized by Google

plus : une à Goupy, une à Moreau, le théâtre de Lécluse et l'hôtel du patron de la rue, qui n'a été jeté bas qu'en 1860 ou 1861.

Le premier président, qui avait du terrain près du théâtre, était M. d'Aligre; son hôtel ouvrait rue de Bondy. Le terrain du curé de Saint-Laurent ne donnait que par une pointe sur la rue de Lancry, au bout, même côté ; mais il s'étendait par derrière entre la rue des Marais et la rue Saint-Nicolas. De l'autre côté, Lancry avait acquis l'ancien emplacement du Vauxhall, sur lequel avait été prise la première moitié de la rue elle-même : Lancry y tenait par derrière, et sur la rue de Bondy, à la famille de Saint-Contest, laquelle avait là son hôtel, et par derrière également, mais près de la rue Saint-Nicolas, au marquis de Villers.

L'artificier Torré avait fondé, en 1761, dans la rue de Bondy, son Vauxhall, qui était d'abord un théâtre de pantomime, où la pyrotechnie jouait un rôle capital, notamment dans cette pièce : les *Forges de Vulcain.* On avait bientôt permis à Torré d'y donner des fêtes foraines, dans lesquelles se jouaient des farces et se chantaient des ariettes. La chanson et la danse étant de bon conseil, tous les plaisirs ne finissaient pas là. Les rendez-vous bourgeois, comme disaient nos pères, suivaient de prè la plupart des rencontres qu'on avait faites au Vauxhall, où l'intérêt ne disputait pas toujours à l'amour une proie de bonne volonté. En 1769, les dispositions de l'établissement furent modi-

Digitized by Google

fiées par une reconstruction, et c'est probablement alors qu'il changea de maître et de place. Nous croyons qu'il était déjà dans la rue Samson, à main gauche, entre les rues Saint-Nicolas et des Marais, quand on le qualifia Vauxhall d'été. Les *Fêtes de Tempé* y avaient de la vogue en 1782. Une salle de bal, qui n'affiche actuellement ni autant d'ambition ni autant de littérature, se trouve dans la rue de la Douane, qui continue la rue Samson; mais c'est au moins la quatrième étape d'un voyage en zigzag autour du Château-d'Eau, pour le Vauxhall, qui donnait à danser précédemment boulevard Saint-Martin, 13.

A la rue de Lancry faisait suite le chemin de la Grange-aux-Belles, érigé en rue du même nom l'an 1783, entre les rues des Marais et des Récollets. La mairie du v[e] arrondissement y siégeait au moment de la Restauration. Nombre de belles n'en continuaient pas moins à contracter tout simplement des mariages de grange, surtout dans la rue de Lancry, qui devait à la proximité des théâtres du boulevard sa population prédominante d'auteurs dramatiques et d'acteurs, d'actrices et d'ouvreuses de loges. On y a même vu, n° 33, un théâtre d'élèves, ayant reçu d'un peintre en bâtiment sa dénomination de salle Génard. Puis cette rue s'est prolongée, en 1852, aux dépens de la rue Grange-aux-Belles, qui depuis lors la continue toujours, mais plus haut, c'est-à-dire depuis le quai Jemmapes jusqu'à la ci-devant barrière du Combat, en absorbant l'ancienne rue de l'Hôpital-Saint-Louis.

Digitized by Google

Au lieu dit Grange-aux-Pelles, puis Grange-aux-Belles par enjolivement, trois arpents et un tierceau de marais appartenaient en 1714 à damoiselle Anne de la Londe, veuve de Jean-Eustache Taitbout, conseiller du roi, juge au Châtelet; à Marie-Anne-Elisabeth Taitbout, veuve de Copineau, procureur au parlement, et à Jean-Eustache Taitbout, mineur sous la tutelle de Jean-Etienne Taitbout.

D'autres quartiers de terre au même endroit avaient, quelque trente ans auparavant, des tenants et aboutissants que nous allons faire connaître, en même temps que les propriétaires. Denis de Mauroy, écuyer, seigneur de la Madeleine : un marais tenant d'une part à Philippe Levesque, d'autre part à une ruelle menant à l'hôpital Saint-Louis, et d'un bout à Michel Fremyn, trésorier de France, d'autre bout à une ruelle conduisant à la rue de Carême-Prenant, plus anciennement appelée les Fossés-de-Sainte-Opportune et plus récemment rue Bichat. Le même, comme héritier de son frère, Antoine de Mauroy, abbé de Saint-Vincent à Bourg-sur-Mer : marais tenant d'une part aux hoirs de Fiacre Legrand, d'autre part à la fabrique de Saint-Nicolas-des-Champs, d'un bout à Jean Cobret, d'autre bout à la grande ruelle des Marais. La confrérie de Saint-Fiacre, établie en l'église Saint-Nicolas-des-Champs : un quartier de marais tenant à Boyvin, avocat, à Lebret, mari de Geneviève Convin, aux héritiers de Jacques Himet, à Touret; aboutissant à la fabrique Saint-Nicolas d'un côté et aux fossés de Sainte-Opportune de l'autre côté.

Digitized by Google

Les jardiniers en charge de la confrérie de Saint-Fiacre, au printemps de l'année 1685, étaient Martin Hemery, maître jardinier-fleuriste, rue et faubourg Saint-Victor, vis-à-vis l'abbaye; Jacques Legendre, *id.*, au faubourg Saint-Antoine; Laurent de la Chambre, *id.*, chemin des Poissonniers, proche la Nouvelle-France, et Jean Cloud, *id.*, à la porte Gaillon, proche la Ville-l'Evêque. Le maître jardinier Pierre Giroust avait légué à cette confrérie ledit marais, sis sur le terroir de la Courtille, au lieu dit la Grange-au-Pelé ou aux Pellées, et la délivrance du legs, faite par Isabeau, veuve du testateur, datait de l'an 1477.

Or, on a appelé *pelée* une mesure de bois mort. Mais *pellée* est maintenant encore la forme la plus correcte, bien que la moins usitée, des mots *pelletée* et *pellerée*. Nous pensons donc, sans en être bien sûr, que lors de la formation des fossés dits ceinture de Sainte-Opportune, ou bien lors de la formation de l'égout longeant la rue Saint-Nicolas, la terre déblayée, les gravois et les pelles furent l'objet d'un dépôt, dans une grange située entre lesdits fossés et ledit égout. Cette grange aux Pellées et aux Pelles devait être établie tout près de l'impasse Sainte-Opportune, qui se trouve maintenant rue de Lancry, et elle était certainement placée, avec ses dépendances, dans la censive du chapitre de Sainte-Opportune.

Paris.—Typ. Dupray de la Mahérie, boulevard Bonne-Nouvelle, 26.—1109.

Digitized by Google

LES ANCIENNES MAISONS

Des rues Poliveau, du Puits-de-l'Ermite, Triperet, Gracieuse, de l'Épée-de-Bois, Neuve-Saint-Médard, des Marmousets, de la Truanderie, Pirouette, et de l'impasse des Peintres.

Notices historiques, se rattachant au recueil intitulé :

LES ANCIENNES MAISONS DE PARIS SOUS NAPOLÉON III.

PAR M. LEFEUVE

10e et dernière livraison de la série : **De la rue des Postes à l'impasse des Peintres.**

RUE POLIVEAU.

Au lieu qu'on avait connu sous la dénomination de la Cendrée, *locus Cinerum*, se fit jour la rue qui s'appela de la Cendrée, des Saussayes, Pont-Livaut, et que deux plaques municipales reconnaissent aujourd'hui pour les rues Poliveau et Jouffroy. Par là demeurait un Renaud des Saussaies au XIIIe siècle, à ce qu'on dit ; mais il prenait sans doute pour nom de terre, celui du lieu qu'il habitait, dit des Saussaies, à cause d'une rangée de saules bordant probablement la Bièvre. Le pont Livaut ne fut-il pas lui-même jeté sur cette petite rivière ? La folie Eschalart, qui longeait cette rue, dérogea sans vergogne au point de se

Digitized by Google

convertir en marché aux pourceaux, l'année 1627, sur la demande de Jean Baudouin. Celui-ci fut bientôt obligé à enclore de murs les quatre arpents que mesurait le terrain, et à en faire paver tous les abords. Ce qui trahit évidemment l'époque où les paveurs commencèrent à refaire le lit de la rue Poliveau. Immédiatement après, Baranjon, apothicaire et valet de chambre du roi, obtint la permission d'ouvrir le mercredi, au même endroit, un marché aux chevaux, qui ne fut pas longtemps sans faire supprimer entièrement celui qui existait encore près de la porte Saint-Honoré, dans le futur jardin des Capucines. Avec son entrée par la rue Poliveau, le nouveau marché en avait trois autres.

Lacaille a donné en 1715 le tracé de la rue Poliveau entre la croix Clamart c'est-à-dire l'extrémité actuelle de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire, et le quai Saint-Bernard, dans la partie devenue quai d'Austerlitz, et en même temps Lacaille y a compté treize maisons et six lanternes. L'une de ces maisons, que nous croyons le n° 23 de notre temps, était occupée par le notaire Bouron, qui tenait d'une part à l'amidonnier Ygard, et de l'autre à un voiturier, locataire du baron Delbec. Au dessous du voiturier, M. Fontenay, commissaire provincial de l'Artois, n'avait sans doute que sa petite maison, dont le sieur Marcau était propriétaire. D'autres amidonneries s'exploitaient dans la même rue, et l'une d'elles, quelque vingt ans plus tard, était celle du sieur Poullet.

Digitized by Google

Le n° 1 d'à présent dépendait, sous Louis XVI, du jardin de l'Arquebuse, dont nous avons parlé dans la notice du boulevard de l'Hôpital. L'abbé Miolan logeait en ce temps-là de l'autre côté de la rue, mais plus haut ou plus bas. Il fit avec si peu de succès, en 1786, une expérience aérostatique dans le jardin du Luxembourg, que le public payant brûla le ballon, en poursuivant l'aéronaute, qui avait sagement fait de prendre de l'avance. Et ne vous apercevez-vous pas que les petits-fils de ces curieux deviennent, en semblable occurrence, d'une patience évangélique?

Cette rue était longue; aussi les plans de Paris en laissaient-ils quelquefois la moitié sous le nom de rue des Saussaies. Là donnaient les fenêtres de l'hôtel Darricau. dans la suite prison de la garde nationale, avec le sobriquet d'hôtel des Haricots.

La compagnie du chemin de fer d'Orléans a rendu définitive, en 1836, la séparation intermittente d'une rue en deux; elle en a acheté un tronçon dont n'a pas hérité la rue Jouffroy, substituée plutôt à la rue des Saussaies qu'à la rue Poliveau, mais qui n'a reçu le nom du philosophe Jouffroy qu'en 1844, entre le quai Saint-Bernard et la rue de la Gare.

Digitized by Google

RUES DU PUITS-DE L'ERMITE, TRIPERET, GRACIEUSE, DE L'ÉPÉE-DE-BOIS ET NEUVE-SAINT-MEDARD.

Plusieurs de ces rues-là et d'autres, qui forment des angles avec elles, ont porté simultanément : — le nom de Courtoise, alors qu'on appelait, par ironie, *chambre courtoise* un cul de basse-fosse, *pré courtois* un cloaque infect ; — les noms du Petit-Chardonnet, du Petit-Champ et d'Albiac, en raison du clos du Petit-Chardonnet, dont se détacha le clos ou petit champ d'Albiac; — le nom de Saint-Médard, sur le chemin de l'église Saint-Médard; — les noms de Saint-René et d'Ablon, à cause des vignes d'Ablon, qui, au temps de Philippe-Auguste, rapportaient deux muids de vin à l'abbé de Sainte-Geneviève, et à cause d'un terrain donné par cet abbé à René d'Ablon, en 1540; — les noms enfin de Ville-Neuve et de Françoise, parce qu'on avait bâti ces rues sous le règne de François Ier.

Toutefois, il n'y avait plus en ces parages, dès le milieu du XVIIe siècle, qu'une petite rue Françoise, maintenant absorbée par celle du Puits-de-l'Ermite, entre les rues de la Clef et Gracieuse. De Sainte-Pélagie, pas encore; mais à sa place, des maisons, des jardins et l'hôtel Zaulne, dit la Gueuserie. Déjà la Pitié venait d'enlever à la rue du Puits son extrémité qui donnait vis-à-vis du Jardin-du-Roi. Le nº 9 ou le 11 appartenait alors à Pierre

Faudrin : l'image de Notre-Dame y pendait. De l'autre côté, une place nous indique où fut le puits d'un ermite inconnu. Sur cette place, auprès de la Pitié, Mme Viole était propriétaire conjointement avec Mme de Périgny, héritière de la présidente de Herse, et chez elles s'établirent les filles de la Crèche.

Cette communauté fut supprimée, en 1702, par le cardinal de Noailles, et ses biens passèrent à la communauté de Saint-François-de-Sales, refuge de prêtres infirmes. Witasse, le célèbre sorbonniste, avait fondé ladite institution avec son collègue Vivant, curé de Saint-Leu ; elle obtint l'attribution de 15,000 livres de rente en réunion de bénéfices, lors de son installation rue du Puits-de-l'Ermite, et puis les biens du prieuré de Saint-Eugène de Deuil. Quel accroissement n'en résulta-t-il pas pour la communauté ! Une succursale existait rue de la Clef, avant la fin du règne de Louis XIV, encore que le fondateur subît son exil à Noyon, pour avoir refusé de recevoir la bulle *Unigenitus*. Les prêtres infirmes n'avaient donc plus assez des cinq maisons, y compris celle de Pierre Faudrin, qu'ils occupaient rien qu'en la rue du Puits, sans compter ce qui s'y rattachait en donnant sur les rues voisines. Là se maintint encore l'hospice de la communauté, après la translation de celle-ci à Issy, en 1753.

Date à laquelle le n° 21 que vous voyez était orné d'un Saint-Michel, et à la disposition du charcutier Renouard, comme était le 23 à celle de Corvé, marchand de che-

Digitized by Google

vaux, que remplaça, trente ans après, le peintre François-Antoine Bourdon. De l'autre côté, un peu moins haut, une maison à l'Écu-de-France, avec jardin, avait pour maître Thibert, un autre peintre.

Quand Pierre Faudrin entrait dans la ruelle Triperet ou Tripelet, par la rue de la Clef, il avait à main gauche, avant de tomber rue Gracieuse, la maison de Berthelemy Tartarin et de Catherine de Lagny, sa femme, à l'enseigne du Château-Thierry, et puis une maison à Lambert. Nous les revoyons sans doute l'une et l'autre. Mais vis-à-vis, grâce aux démolitions, nous retrouverions tout au plus les terres qui, d'après Jaillot, appartinrent à Jean Tripelet, dont la rue n'était encore qu'un chemin à la fin du XVIe siècle.

Assez près de Lambert, mais dans la rue Gracieuse, à la Corne-de-Daim, demeurait le peintre Robert Butaye, et plus bas le sieur Clément le Seyne. Presque en face de ce dernier, Nicolas Guénin : maison et jardin donnant aussi rue de l'Épée-de-Bois, image du Saint-Esprit.

Furent propriétaires dans ladite rue Gracieuse, au XVIIIe siècle :

Côté droit : Leroy, officier juré des porteurs de grains, coin de la rue d'Orléans (maintenant Daubenton). — Roussy, chevalier de la Motte. 1756. — Le président Danès, 1766, et la veuve Lambert, née Cosson, 1771. — Danès, comte de Serres, 1754, et Savouré, 1779. — Baillet, baron de Saint-Jullien, 1764, et Brouin, faïencier, 1782 (ancienne maison Le Seyne). — Bret, greffier de la Faculté de médecine, à la

Digitized by Google

Tête-Noire, 1751. — Hocquet, écuyer, porte-manteau ordinaire du roi, 1759, et Villot, brasseur, 1770, puis Schweinfelt, brasseur, 1780. — Bougon, archer de la Ville (ancienne maison Butaye). — Faneau, soldat, à l'image Notre-Dame, 1750. — *Côté gauche :* La famille de Jassaud, 1700, et Gond, vicomte d'Argenlieu, 1747 (ancienne maison Guénin). — Les hospitalières de la Miséricorde. — Girault, architecte, 1761, coin de la rue Neuve-Saint-Médard. — Prudhomme, au Treillis-de-Fer, autre coin de la même rue.

L'enseigne de la Tête-Noire était justement celle d'une maison qui avait appartenu à Jacques Pays, avocat, et valu à la rue Gracieuse les pseudonymes du More et du Noir, notamment dans la partie basse de cette rue, et au commencement encore de notre siècle. Au milieu du XIIIe, le nommé Jean Gracieuse avait été propriétaire près de là. Quant aux religieuses de la Miséricorde, elles occupaient l'ancien petit séjour d'Orléans, maintenant caserne de la rue Mouffetard.

De tout ce que la rue Gracieuse a gardé des siècles précédents, rien n'approche comme importance des bâtiments à travers lesquels deux passages mènent en la cour des Patriarches, qui, depuis si longtemps, est publique. L'hôtel de ce nom ne remplissait-il pas tout le carré compris entre les rues Mouffetard, de l'Epée, du Noir et Orléans? Telle fut la résidence de Guillaume de Chanac, évêque de Paris, puis patriarche d'Alexandrie, qui fonda dans la rue de Bièvre le collége de Saint-Michel; du cardinal Bertrand de Chanac, patriarche de Jérusalem, son exécuteur testamen-

Digitized by Google

taire, et de Simon Cramault, haut placé sous Charles VI. Le collége n'en était pas moins donataire de cette propriété, sur laquelle étaient dus aux moines génovéfains 3 sols de cens, 3 livres 4 sols de rente et une dîme de 13 setiers de vin, évalué 2 sols le setier. Faute de payement de ces redevances, il y eut saisie, puis adjudication, le 14 juillet 1443, au profit de Thibaud Carrache, bourgeois de Paris. Ange de Caule, marchand lucquois, avait pris l'hôtel à ferme d'Etienne Canaye, conseiller au parlement, propriétaire par voie de succession, lorsqu'il s'y établit un prêche calviniste. Or, le 25 décembre 1761, le ministre Malo, ancien prêtre habitué à Saint-André-des-Arts, a de la peine à se faire entendre dans ce prêche, tant les cloches de Saint-Médard prennent le dessus en sonnant les vêpres; aussi envoie-t-il dire au curé d'en finir. Le clocher redoublant alors, au lieu d'arrêter ses volées, les religionnaires furieux s'en vont saccager Saint-Médard. Le lendemain, on livre le prêche à des flammes qui bientôt s'étendent hors du cercle des représailles. Le désordre à la fin n'est maîtrisé que par des supplices, dont on a ordonné l'exécution devant l'église, et le feu lui-même ne s'éteint qu'en laissant des taches bien noires. Mais celles-ci disparaissent, avec des bâtiments endommagés que fait raser le connétable de Montmorency, et les cours souveraines assistent, le 14 juin suivant, à une procession publique de Sainte-Geneviève à Saint-Médard, dont la violation sacrilége reçoit ainsi sa purification.

Digitized by Google

Le *tumulte* d'Amboise avait été bien autre que ce *vacarme*, comme on disait alors, qui avait éclaté un jour de Saint-Etienne, fête du propriétaire déjà cité. Mais la famille Canaye se composant alors de plusieurs membres, pas un d'eux, n'avait eu, selon nous, la totalité de l'hôtel des Patriarches. Jean Canaye devait être encore plus innocent qu'Etienne de ce qui s'était passé chez ce dernier; néanmoins, il avait chargé son frère Jacques, avocat éminent, de déclarer au parlement qu'il abandonnait sa maison et ses dépendances, au profit des bonnes œuvres qu'il plairait à la cour d'en avantager. Voilà pour sûr ou ce que le connétable avait rasé de la propriété, ou ce qu'il en avait épargné, si le parlement n'avait pas accepté un sacrifice faisant double emploi avec ladite exécution. Le terrain déblayé, au lieu dit *Les Canayes*, car on ne voulait plus le désigner comme avant, fut acquis par Michel Charpentier, afin d'y exploiter le brevet qu'il avait obtenu du roi, le 8 février 1574, pour la teinture des draps. Mais un maître des comptes, ayant nom Jean Canaye, disposait encore bel et bien, sous Henri IV, de la maison des Patriarches, et pareillement Elisabeth Rousseau, veuve de Philippe Canaye, en l'année 1640. Est-ce le cas d'oublier que Philippe Canaye, sieur de Fresnes, avocat comme son père Jacques, et conseiller d'Etat, avait abjuré le calvinisme? Un autre Jean, de la même famille, marquait bientôt dans la compagnie de Jésus, et puis un autre Etienne encore plus à l'Oratoire.

Digitized by Google

La place carrée du Petit-Champ-d'Albiac, où était casernée une compagnie de gardes-françaises, a quitté la première encoignure des rues du Noir et de l'Epée-de-Bois, en vertu d'une décision ministérielle du 2 germinal an XIII. Sa mauvaise réputation remontait à de grands désordres qui avaient eu lieu en 1554. Les 14 arpents du champ d'Albiac avaient été vendus, vingt ans avant, par les héritiers du conseiller à l'élection Acasse d'Albiac. Dans un hôtel du même nom, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, le collége des Trente-Trois s'installait en 1657.

Marguerite Bourgeois, veuve de Pierre Cartault, avait à cette date, sur la rue Neuve-Saint-Médard, à l'enseigne du Monde-en-travail-d'argent, une maison qui passa plus tard aux Incurables. On la retrouverait sans doute dans cette rue, forte de vingt-quatre maisons en 1714, et qui en compte vingt-trois à l'heure qu'il est. Par exemple, ne cherchons plus l'hôtel d'Ablon, qui s'y trouvait des plus mal habités à la fin du XVIe siècle, et à ce point que tout le voisinage avait fini par demander pour la rue, jusque-là d'Ablon, un changement de dénomination qui effaçât de crapuleux souvenirs. Probable que René d'Ablon y avait résidé précédemment.

Digitized by Google

RUE DES MARMOUSETS.

Ressouvenirs embrassant sept siècles.

Ça, ne remontons, pour commencer, qu'à l'époque où M. Regnaud, honnête marchand de papier, occupe tranquillement, avec les siens, un coin de la rue des Marmousets. On ne parle pas encore de Robespierre; la famille Regnaud n'en est que plus éloignée de se douter que Robespierre fera tomber la tête de quatre de ses membres, dont deux femmes, soupçonnés d'avoir essayé d'avancer le 9 thermidor. De leur temps, dans ladite rue, l'ordre numérique part de là où nous voyons présentement l'établissement de la Belle-Jardinière, et il s'arrête vis-à-vis, après avoir fait tout le tour. Nous croyons le marchand de papier installé au nº 1 de son époque. Mais il y a plus sûre exactitude dans les indications suivantes :

Bureau des imprimeurs en taille-douce, dans l'une des premières maisons de la rue. — M. Lepage, greffier des bâtiments, nº 10. — Cabinet de sculpteur, ou plutôt de sculpture, du sieur Barthélemy, nº 18. — Bureau des horlogers, nº 22. — Lanterne du sieur Dorival, commissaire de police, nº 30. — Bureau des insinuations ecclésiastiques, sous la direction de M. Chauveau, nº 32. — Porte latérale de l'église archipresbytérale de la Madeleine, nº 45.

Cette Madeleine de la Cité, qui donnait principalement sur la rue de la Juiverie, maintenant de la Cité, était une

Digitized by Google

ancienne synagogue, confisquée par Philippe-Auguste ou par Philippe le Bel, et puis donnée à l'évêque de Paris. La grande confrérie de Notre-Dame-aux-Seigneurs-Prêtres-et-Bourgeois-de-Paris avait pu se fonder, comme on le dit, à l'église Saint-Étienne-des-Grès, près du clos aux Bourgeois, dont une portion appartenait à cette compagnie; elle avait pu se transporter ensuite à la Madeleine de la Cité, où jusqu'à la fin fut son siége. Toutefois, la rue des Deux-Ermites, qui donne dans celle des Marmousets, assez près de l'endroit où s'élevait l'église, s'appelait en l'an 1300, rue de la Confrérie-Notre-Dame. Etait-ce à cause de la même compagnie déjà, ou bien d'une autre, sous la même invocation? L'élection conférait ordinairement le titre d'abbé de cette confrérie au prélat chargé de la conduite du diocèse de Paris, et le titre de doyen au premier président soit du parlement, soit d'une autre cour. La compagnie célébrait sa propre fête en même temps que celle de l'Assomption, et sa procession annuelle avait lieu le lundi, dans l'octave de ladite fête.

Au bureau des insinuations ecclésiastiques, on enregistrait les dispenses obtenues à l'archevêché, les provisions des bénéfices, etc.

Le centre professionnel des horlogers devait toucher de près le cloître Notre-Dame, dont toute la rue Chanoinesse faisait partie. Toutefois ce bureau n'était pas depuis longtemps établi rue des Marmousets, puisque la corporation avait son siége, à l'avénement de Louis XVI, place du

Digitized by Google

Parvis-Notre-Dame. Une messe à faire dire pour le roi, ainsi que pour les princes de sa maison et les seigneurs de son conseil, le premier dimanche de chaque mois, était l'objet d'un des articles ajoutés en 1646 aux statuts de cette compagnie, que Louis XIV confirmait alors, à l'exemple de Henri II, de Charles IX et de Henri IV, mais qui avaient été donnés dès l'année 1483 de par Louis XI. Saint Eloi, patron des orfévres, l'était également des horlogers. Apprentissage : 8 ans, brevet : 54 livres, et maîtrise : 800, avec production obligatoire d'un chef-d'œuvre.

Moins ancienne, partant plus modeste, se trouvait la communauté des imprimeurs en taille-douce, dont l'institution ne remontait qu'à l'année 1694. Ils s'étaient mis sous le patronage de saint Jean-Porte-Latine, comme les imprimeurs typographes. Leurs apprentis, au bout de quatre ans, passaient compagnons pour deux ans; puis le brevet leur coûtait 33 livres et 600 la maîtrise. Dans la rue du Plâtre-Saint-Jacques avait été tenu le bureau des imprimeurs en taille-douce, avant de passer dans la rue des Marmousets.

Et quant au sieur Lepage, qualifié ci-dessus greffier des bâtiments, ne marchez-vous pas sur ses traces, vous qui franchissez de nos jours la porte cochère du n° 30, en passant sous le mascaron qui la surmonte?

D'autres maisons de la même rue conservent depuis plus longtemps des niches à madone ou à saint, par-devant, et comme des chapelets à gros grains de chêne, dans

Digitized by Google

la rampe de leurs escaliers. D'un pareil rosaire est garnie ce qui s'appelait autrefois la montée, au n° 1, par exemple. On adjugea ledit immeuble comme bien national, le 24 septembre 1791, au plus offrant, qui n'était autre que M. Neveu, père du propriétaire actuel. Une clause des baux consentis en 1766 et 1775, pour cette maison, alors canoniale, en obligeait le locataire à souffrir que l'on supprimât, si le chapitre l'exigeait, un vieux mûrier s'élevant dans la cour, près du mur qui la séparait d'une propriété claustrale de la rue Chanoinesse. Mûrier, cour et maison sont encore là, et le chanoine Boitet, propriétaire sous le règne de Louis XIV, ne les trouverait pas trop changés; mais ils devaient déjà dater à cette époque de plus d'un siècle. Derrière la propriété se trouvent des restes de la petite église Sainte-Marine, paroisse des domestiques de l'archevêché, dans la circonscription de laquelle vingt maisons se comptent à peine. Lemaire dit, dans *Paris ancien et nouveau*, qu'on mariait à Sainte-Marine, par autorité de justice, des filles dont l'honneur n'était pas intact, et auxquelles un usage ironique avait fait, dans les premiers temps, passer au doigt un anneau de paille pour alliance. Ajoutons que les mariages de cette sorte furent assez rares, et toujours ordonnés par l'officialité dans le cas où la faute ne demeurait pas indigne de cette réparation.

Au 11, une image de la Vierge ne suffit pas à effacer entièrement le souvenir d'une légende criminelle, qui ne

Digitized by Google

devait certainement pas tout à l'imagination. Là demeurait un barbier, chez lequel il entrait plus d'étrangers qu'il n'en sortait : dans le nombre, ce barbier en rasait de si près qu'il avait passé un marché avec un pâtissier voisin pour l'approvisionner secrètement, par un passage souterrain, de chair fraîche pour ses pâtés, au détriment de la boucherie ordinaire. La renommée des pâtés de la rue des Marmousets grandissait depuis, sans laisser soupçonner la recette de leur perfectionnement, et le lieutenant-criminel ne fut pas le dernier à s'en lécher les barbes. Mais un jour on vit s'arrêter à la porte du barbier un chien, y jappant avec persistance, et, aussitôt que la porte s'ouvrit, l'animal se précipita sous la chaise occupée par une pratique, qui en fut quitte pour une estafilade. La main qui tenait le rasoir tremblait d'autant plus, que le chien résistait à des coups de pied, aboyait de nouveau et en même temps grattait les fissures d'une trappe, que découvrirent bientôt les curieux attirés par les aboiements. Ce fidèle animal avait perdu son maître; il n'en retrouva que les restes, dont partie en chair à pâté. Plusieurs personnes moururent du chagrin d'en avoir mangé de pareille et de l'avoir bien digérée; des crimes posthumes furent donc ajoutés par des malédictions tardives à ceux que les deux coupables avaient expiés par le supplice de la roue. La maison du barbier elle-même avait subi la peine du talion, en étant rasée à son tour, et le terrain indubitablement avait été passé au sel. Une autre

Digitized by Google

maison y fut construite, en 1536, mais en vertu d'une autorisation spéciale accordée par François Ier à Pierre Bélut, conseiller au parlement; elle appartenait au comte de Brisset, dans le courant du XVIIIe siècle, et vous la revoyez audit n° 11.

Rien de plus innocent, en revanche, que les oublies, dites aussi du plaisir, pâtisserie on ne peut plus légère que fabriquait en cette même rue, et que vendait également sur le Pont-Neuf, Mlle Siméon, femme de Siméon, valet de pied de Louis XIV. Les valets de pied du roi étaient propriétaires, par le temps qui courait, du terrain des boutiques portatives du Pont-Neuf. Autrefois même la rue des Oublayers avait englobé une portion de celle des Marmousets, qui, de longue date, chauffait grand et petit fours : *oublayer* avait voulu dire *marchand d'oublies*. De tout temps ce genre de plaisir a été colporté en ville; mais on ne l'a jamais fabriqué, que nous sachions, en pleine rue, comme les gaufres. Mlle Siméon avait son gîte et son petit four à l'une des encoignures de la rue de Glatigny. Or la maison que le greffier des bâtiments habita postérieurement n'occupe-t-elle pas un de ces mêmes angles?

C'est aussi le cas ou jamais de rappeler la préexistence d'un grand hôtel du temps de Charles VI, qui, d'après une des notes que nous avons recueillies, appartenait au chevalier Jean Jouvenel et se trouvait rue des Marmousets, mais « assis en une petite ruelle qui descendait en Gla-

Digitized by Google

ligny et aboutissant par derrière audict Glatigny. » Ce document, à notre avis, désigne imparfaitement un personnage historique très-connu, et il s'agit de l'ancien hôtel de Jean Juvénal des Ursins, qui ne disparut pas entièrement en 1533, bien qu'on ouvrît l'année suivante, au milieu de son emplacement, la rue du Milieu-des-Ursins.

N'est-ce pas un reste de ce grand hôtel qui, dans la rue des Marmousets, convenait le mieux aux archevêques d'Embrun? La France, en prenant possession du Dauphiné, avait fait perdre à ces prélats le titre de chambellans de l'empire, leur souveraineté partielle dans l'Embrunois et le droit d'y battre monnaie, que l'empereur Conrad le Salique leur avait libéralement octroyé. Néanmoins l'archevêque d'Embrun se qualifiait encore, au XVII[e] siècle, prince et comte de sa ville métropolitaine, qui grandissait au souvenir des conciles qu'elle avait assemblés, et puis Julien de Médicis, le plus célèbre de ses prédécesseurs, était devenu Clément VII.

Alors que Louis le Gros n'était encore qu'associé au gouvernement du royaume de son père, il fit abattre un jour, dans notre rue, tout près du cloître Notre-Dame, une maison au chanoine Durauc, parce qu'elle était en saillie et gênait la circulation. Le chapitre aussitôt de réclamer : il y avait atteinte à ses priviléges les plus chers. Le prince, contre de pareils droits, sut tenir bon, et les chanoines, après son avénement, attendirent encore le jour de son mariage avec Alix de Savoie, fille de Hum-

Digitized by Google

bert, comte de Maurienne, pour exiger une réparation qui leur avait été refusée. Le chapitre, profitant de cette circonstance, recevait du roi Louis le Gros non-seulement un denier d'or à titre d'amende, mais encore la promesse formelle de se montrer plus circonspect à l'avenir, et la bénédiction nuptiale n'était donnée aux augustes époux, notez ceci, qu'en dernier lieu. On faisait si peu de crédit à tous les rois de ce temps-là, que l'idée ne leur venait guère de battre monnaie au moyen des emprunts! Quant à la rue, portait-elle dès lors la dénomination qu'on lui connaît, et la faisait-elle déjà partager à la porte claustrale de la rue Chanoinesse? Nous en sommes d'avis, sans pouvoir le prouver.

Malheureusement on sait, et voilà tout, que *domus Marmosetorum*, la maison patronale de la rue des Marmousets, florissait encore sous Louis XI et déjà sous Philippe le Bel. Complétons ce renseignement autant que possible. Les *Marmousets* originairement sont de grands cabarets, qu'on appelle à la même époque des *Marmousettes* quand des jeunes filles, au lieu de petits garçons, y servent à boire et à manger. Le plus ancien *taunier*, c'est-à-dire tavernier, que nous découvrions dans la maison-mère a nom *Ogier des Marmousets*, et, de son temps, dans ladite rue, trois autres tauniers sont établis. Or, on en compte juste autant dans le *Livre de la taille de 1313*, parmi les contribuables de la même rue désignés comme il suit :

Digitized by Google

En la rue des Marmosez ou renc devers Saine.

Henri le pastaier (*un pâtissier*). — Jehan de Gournay. — Robert des Moles, cordoanier et sa fame, regratière. — Pierre le Breton, hostelier. — Adam, le barbier. — Marguerite de la Flamenge, hosteliere. — Jehan de Nangis, tavernier. — Mahiet l'Abbé, *id.* — Pierre Hardi, *id.* — Pierre de Reaumont, *id.* (*et le plus voisin du cloître*).

En la rue des Marmosez en l'autre renc.

Robert le barbier (vis-à-vis du 4me tavernier). — Guillaume de Balestre, drapier. — Thomas l'Anglais, chandelier. — Rogier, l'oublayer. — Nicolas le Ribaut, tailleur de robes. — Huitace Plésant, cordoanier. — Symon d'Orlians et sa fame, regratière.

Par conséquent, au commencement du XIVe siècle, une espèce de courtille est formée par des cabarets, en des propriétés très-probablement canoniales, à la porte même du cloître, et l'un de ces cabarets est infailliblement la taunerie des Marmousets.

Mais des établissements semblables, tantôt de Marmousets, tantôt de Marmousettes, sont connus dans le même siècle sur divers autres points, notamment rue de Jouy, près l'église Saint-Paul, et dans le faubourg Saint Marcel, près l'église Saint-Hippolyte.

Digitized by Google

RUES DE LA TRUANDERIE.

Le bohême. — Les truands. — Le truage. — Le puits d'Amour. — Les frères cordonniers. — L'école de Boulangerie. — Faux cheveux et faux mollets. — Le commissaire au Châtelet. — Une fille honnête homme au bal de l'Opéra. — Récompense honnête. — Les honnêtetés de l'épicier.

Un bohème, au XIXe siècle, peut-il encore faire vie qui dure ? Il se range avant de dire adieu à la jeunesse, ou il meurt prématurément. Mais le véritable truand, ce bohême beaucoup plus complet, n'a-t-il pas vu son temps, le moyen âge, s'effacer auparavant lui ? La truanderie ne conservait-elle pas jusqu'à la dernière heure ses duègnes et ses barbons, aux guenilles pittoresques, aux infirmités de contrebande, qui avaient été la fine fleur de ses ribaudes et ribauds, par la jeunesse et le laisser aller ? Cette gueuserie douée de longévité, cette corporation mystérieuse, dont les secrets n'ont transpiré qu'à peine, exploitait la mendicité, sans négliger la prostitution, et si la bourse qui s'ouvrait pour répondre à l'un ou à l'autre de ces deux appels, paraissait pleine, aussitôt les mains jointes ou caressantes, pour la mettre en péril, se livraient à des tours d'adresse : l'occasion faisait le larron ! De tels ancêtres méritaient fort d'être reniés par la population honnête des rues de la Grande-Truanderie et de la Petite-Truanderie, au moment même où la cour des Miracles, dernier repaire des truands, en était à jamais purgée par Louis XIV. Déjà le voisinage des Halles vouait au com-

Digitized by Google

merce, depuis assez longtemps, les habitants de ces deux rues; il était donc à souhaiter qu'un nouvel arbre généalogique fût chargé de fruits plus en rapport avec les habitudes locales, et des historiographes tentèrent de le dresser. Ils voulaient qu'un impôt, perçu à la Truanderie des Halles, eût valu à ce nom de lieu pour racine le mot *truage*, qui a signifié *tribut*. O truands, ô bohèmes, ô gueux de tous les temps, le poëte et le philosophe restent toujours un peu des vôtres; mais comme on vous tourne le dos, dès qu'on a une position faite! Grande et Petite Truanderie n'en occupent pas moins, depuis plus de six siècles, une portion de fief de Thérouenne, dont une autre portion est entrée dans les Halles.

Au point où se touchent les deux rues, une petite place porte originairement la dénomination de carrefour de la Tour. Mais on y a foré un puits public, devant la tour, et bientôt une jeune fille, appelée Agnès Hellebick, dont le père est des mieux placés à la cour de Philippe-Auguste, noie avec elle, tout au fond de ce puits, le noir chagrin que lui fait éprouver la trahison de son amant. De cette fin le tendre désespoir entraîne la désignation de puits d'Amour ou de l'Ariane, qui embrasse la petite place, et qu'on essaye même d'accoler à la rue de la Petite-Truanderie. D'autres serments à l'infini sont échangés, avec le temps, par des amants qui ont pris rendez-vous sur la margelle de ce puits : pierre qui se crible de noms, d'emblèmes et de devises, que l'amour entrelace! Une fois

Digitized by Google

même, trois cents ans après Agnès Hellebick, un amoureux se porte aux mêmes extrémités, parce qu'il est las des rigueurs que sa maîtresse lui a toujours tenues; mais il s'en trouve quitte à meilleur compte, car la belle vient à temps pour lui tendre une corde, en promettant de se montrer moins cruelle. L'amant sauvé et consolé donne au puits une preuve de sa reconnaissance, en le faisant remettre à neuf, avec cette inscription :

L'amour m'a refaict
En 1525 tout-à-faict.

Distique et puits ne disparaissent que vers la fin du règne de Louis XIV. Encore l'enseigne du Puits-d'Amour est-elle gardée, au XVIIIe siècle, par la maison qui fait angle sur les deux rues, et qui appartient alors à Sauvage, marchand drapier.

Une communauté de frères cordonniers s'était établie en 1645 dans la rue de la Grande-Truanderie, sur l'initiative du baron de Renty, qui s'était asssocié un cordonnier du grand-duché de Luxembourg, nommé Henri-Michel Buch et surnommé le *bon Henri*. M. Cocquerel, un docteur en Sorbonne, avait rédigé les statuts de cette compagnie laborieuse, pourvue d'une succursale dans la rue Pavée-Saint-André. Les membres priaient, mangeaient et travaillaient en commun, sans engagement qui fût pris par des vœux. Ils occupèrent le fond du grand et vieux hôtel

Digitized by Google

qui porte actuellement le chiffre 42 sur la rue de la Grande-Truanderie, et le chiffre 11 sur la rue Verderet. Toutefois un livre d'adresses plaçait les frères cordonniers, en l'année 1787, dans la sixième maison de la première desdites rues, et du même côté, en partant de la rue Saint-Denis.

A cette dernière époque, une école de Boulangerie disposait de la totalité ou de la plus grande partie du 42. L'ouverture en avait eu lieu le 8 juin 1780, sous les auspices de M. Lenoir, bibliothécaire du roi, ancien lieutenant-général de police, et sous la direction de Breck, maître boulanger. Parmentier et Cadet de Vaux y donnaient des leçons publiques le mercredi et le samedi, à onze heures du matin, pendant quatre mois de l'année : avril, mai, septembre et octobre. L'utilité de cette institution était à ce point reconnue que les intendants de différentes provinces envoyèrent à leurs frais des boulangers de leur généralité suivre les cours, pour se mettre au courant des meilleurs procédés de panification. Et remarquons que la pratique était jointe à la théorie : l'école de Boulangerie fabriquait le pain blanc de l'école Militaire et le pain bis des prisons de Paris. A la suite d'une contestation entre édiles et boulangers qui s'était élevée en province, un arrêt du parlement de Paris, rendu le 7 septembre 1784, sur les conclusions de l'avocat-général d'Aguesseau, avait confié à l'Académie des sciences le soin de nommer une commission spéciale, chargée d'apprécier ce qu'une quan-

Digitized by Google

tité déterminée de blé produit de farine, et cette farine de pain. Le choix de cette académie tomba sur MM. Til let, Roy et Desmarets, commissaires qui se transportèrent à Corbeil pour faire moudre le froment, mais qui revinrent, pour en faire du pain, à l'école de Boulangerie.

Les religieux célestins étaient propriétaires, dans la même rue, du présent n° 37, qui la relie par un passage aux rues Mondétour et Pirouette. Il y demeurait un perruquier qui n'accommodait pas les gens sans les avoir toisés du haut en bas, et d'où venait sa curiosité, qui paraissait friser l'impertinence? De ce qu'on réparait chez lui simultanément les disgrâces d'une tête chauve et d'une jambe mal tournée. L'espèce d'annuaire publié en 1787 donnait l'annonce ainsi conçue : « Molets postiches faits à l'aiguille par la dame Flamand, chez le perruquier. » A la porte de la même maison s'allumait, chaque soir, la lanterne de M. le commissaire Serreau.

Ce commissaire-là, ou son prédécesseur, recevait, une vingtaine d'années auparavant, une visite bien faite pour l'étonner. La fille Sophie, une beauté facile, qui habitait la rue de la Petite-Truanderie, se présentait chez lui de bon matin, en demandant à remettre personnellement au lieutenant de police 50,000 écus en portefeuille, qu'elle venait de trouver au bal de l'Opéra. L'audience qu'elle sollicitait ne se fit presque pas attendre, tant l'objet en était nouveau pour M. Lenoir, qui reçut en effet des

Digitized by Google

mains de la visiteuse toute la somme en billets au porteur, émis par la caisse d'escompte. Ce magistrat, voulant qu'une telle action trouvât de suite une récompense, engagea noblement Sophie à en fixer elle-même la quotité. Mais elle demanda, au lieu d'argent, la liberté de six de ses compagnes, qu'on avait enfermées à la Salpêtrière. M. Lenoir ne fit grâce qu'à cinq, la sixième étant trop indigne de l'intérêt que lui portait une amie. Vinrent ensuite les remerciements du marquis de la Vaupalière, qui, en sortant du jeu, avait perdu au bal les 150,000 livres, ramassées par un ange déchu que la probité relevait, et M. de la Vaupalière proposa au choix de Sophie une rente viagère de 1,000 livres, ou 10,000 une fois payées. C'est pour la rente qu'elle opta. Enfin son épicier, M. de la Voiepierre, pareillement établi dans l'ancienne Truanderie, et qui se trouvait, s'il vous plaît, garde en charge du corps des épiciers et des apothicaires, ne put apprendre sans une vive émotion que la plus galante voisine qui fût au nombre de ses pratiques, se conduisait, du reste, en honnête homme. Il en coûta au notable épicier le plus gros de ses pains de sucre, sans compter que cette munificence à la confiance ébranlée de sa moitié substitua des soupçons permanents, qui ne finirent qu'avec la vie.

Digitized by Google

RUE PIROUETTE.

Une maison qui doit encore y être sise, appartenait, sur la fin du règne de François Ier, aux héritiers de Claude Foucault, sieur de Mondétour, lequel avait été échevin sous la prévôté de Jean Morin.

Ladite petite rue, qui continuait la rue de la Petite-Truanderie, était issue comme elle du fief de Thérouenne; son nom de *Pyrouet* s'associait encore à celui de *Therouanne* ou *Tyroie*, qui rappelait depuis le siècle XII cette origine féodale. Adam, archidiacre de Paris, puis évêque de Thérouenne, avait hérité de son frère Gautier, en l'an 1179, le même fief de Thérouenne, situé au territoire des Champeaux; il en avait cédé une part à Philippe-Auguste, pour compléter les Halles, et le reste avait été vendu, le 2 juin 1330, à Pierre des Essarts, moyennant 1,025 livres, par Adam de Mesmer, l'un des héritiers de l'évêque. Mais il s'élevait déjà des constructions, un siècle avant cette aliénation, dans les rues de la Truanderie et Pirouette. Et plût à Dieu que celle-ci dût sa sautillante dénomination à la succession de pirouettements dont se composa longtemps la danse française! Malheureusement, le pilori des halles avait toujours été voisin de la rue, et le mouvement orbiculaire qui montrait chaque patient alternativement de chaque côté du marché, était ce que le populaire appelait : *faire la pirouette*.

Digitized by Google

IMPASSE DES PEINTRES.

Vive la liberté... des théâtres ! On pourra, grâce à cette liberté, rouvrir un jour ou l'autre la salle de spectacle qui, au commencement du premier empire, occupait le quatrième étage d'une maison, impasse des Peintres. Ce théâtre en chambre s'arrogeait le titre de spectacle bourgeois, bien qu'un savetier en fût le directeur. On payait 6 sous au parterre, dont l'entrée, basse comme la porte d'une geôle, obligeait à se plier en deux, et les places coûtaient le double aux premières loges, où les maris montaient derrière leurs femmes par l'échelle d'un moulin à vent.

Dans le même cul-de-sac, sous la Constituante, demeurait Hugon de Basseville, qui écrivit une *Mythologie*, puis des *Mémoires sur la Révolution*. La Convention l'ayant nommé secrétaire de légation à Naples, Hugon de Basseville passa en Italie; mais à Rome, le 13 janvier 1793, il fut assailli par des gens du peuple, qui le frappèrent d'un coup mortel. De cet assassinat, une vengeance éclatante fut tirée par la Convention, qui, d'abord, adopta le fils de la victime.

Aussi bien le n° 4 ne peut-il pas être la maison que Guyon Ledoux, maître peintre, faisait construire dans ce cul-de-sac, sous le règne de François Ier ?

Digitized by Google

C'était là une petite rue, dite de l'Arbalète, au commencement du XIVe siècle, et les enfants d'un peintre nommé Gilles, ou d'un particulier nommé Gilles Lepeintre, y jouissaient d'une maison à la même enseigne que la rue. Puis c'était, en l'année 1365, la ruelle sans chef des Étuves, qui passa rue de l'Asne-Rayé, à cause d'un hôtel qui arborait l'image de cette espèce de zèbre. La dénomination de Porte-aux-Peintres suivit de près, et ne fut abrégée qu'au moment même où la troupe du savetier donnait ses représentations. La porte aux Peintres, qu'on avait démolie du vivant de Guyon Ledoux, s'élevait dans la rue Saint-Denis, à la hauteur de notre impasse, depuis le règne de Philippe-Auguste.

Digitized by Google

TABLE DE CONCORDANCE

POUR LES 10 LIVRAISONS DE LA SÉRIE

De la rue des Postes à l'impasse des Peintres,

DANS LE RECUEIL INTITULÉ :

LES ANCIENNES MAISONS DE PARIS SOUS NAPOLÉON III

Avec rappel des signatures qui suivent l'ordre alphabétique au bas de la première page de chacune de ces livraisons

A. — Rue des Postes : enseignes, établissements religieux, bourgeoisie, jeux de paume, curiosités, estrapade, falots. — Passage des Vignes. — Rues des Grès et Saint-Etienne-des-Grès : le Parloir-aux-Bourgeois, le collége de Lisieux, Saint-Etienne-des-Grès, le collége des Cholets, le couvent des Jacobins. — Rue Quincampoix : notice sous la forme de tablettes chronologiques.

B. — Rue de la Tour-d'Auvergne : l'École lyrique, Alphonse Karr, Béranger, les D[lles] Delille et Puisieux, de l'Opéra, les élèves de M[me] de Genlis, M[me] de Marcilly, l'abbesse Louise-Emilie de la Tour-d'Auvergne. — Rues Lamartine et Neuve-Coquenard : avertissement pour le payement du cens, sous Henri III ; les fossés de Sainte-Opportune, aux Porcherons ; étymologie de Coquenard, la chapelle Notre-Dame-de-Lorette, la voierie, le cimetière, les petites écoles, les jardiniers et les cabaretiers, le mur des fermiers généraux, le vin passé en fraude, le Grand-Salon, le cul-de-sac Brutus, Lamartine aux Porcherons. — Rue Mondétour : principaux habitants, sous le règne de Louis le Hutin, de cette rue, dite alors de Maudestour. — Rue Lareynie. — Rues Saint-Séverin et des Prêtres-Saint-Séverin : l'église, l'ancien cimetière, la justice de l'église, le saint, l'abbé des Chaalis, le descendant des rois de la première race, le banquier en cour de Rome, le casuiste Fromageau, Le Feuve de la Falluère et sa famille. — Rue des Maçons : le palais des Thermes, la confrérie du bâtiment, les petits colléges, les sieurs de la Ferrière, les recors de Mazarin, Bosc, Treilhard, Dulaure. — Place de la Sorbonne : Flicoteaux, traiteur ; les colléges du Trésorier, de Cluni et de Calvi ; Chalier, le peintre David, Richelieu, Catinat, la Faculté de théologie et les écoles de Sorbonne ; comment se prenait

Digitized by Google

le bonnet, le dernier couvre-feu sonné à la Sorbonne pour l'Université de Paris, les artistes renvoyés du Louvre poliment.

C. — Rue Lacépède. — Rue Neuve-Saint-Etienne : Descartes, Pascal, Rollin, Caumartin, de l'Académie française, les Morfondus, le tripot de Montauban, la congrégation de Notre-Dame, le cours d'électricité médicale. — Rue Neuve-Sainte-Geneviève : le tripot des 11,000 diables, le jeu de paume de la Grande-Roche, le maison de santé, les dames du Saint-Sacrement, la communauté de Sainte-Aure, les abbés Grisel et Verron, le confesseur à la Bastille, la comédie au couvent, Mme Dubarry, les gardes-françaises, avertissement aux contribuables de l'abbaye Sainte-Geneviève en 1789. — Rue des Tournelles : souvenirs s'y rattachant depuis la mort de Henri II jusqu'à la prise de la Bastille. — Rue de la Roquette : les chevaliers de l'Arc, les manufacturiers, Sedaine, le Mis de Montalembert, Réaumur, la pension, la maison royale de plaisance, le couvent hospitalier de la Roquette, la Folie Regnault, les prisons, les tombes, la fleur des tombes oubliées. — Rue Saint-Bernard.

D. — Rue Guérin-Boisseau. — Rue Grenéta. — Rue aux Ours. — Rue des Prêcheurs. — Rue des Petits-Champs : les dames de Montmartre, péril en demeure pour l'honneur du couvent, le For-aux-Dames, le fief Saint-Merri, la reine Blanche, les Petits-Champs, Marie de Beauvilliers, Gabrielle d'Estrées, le rachat des droits seigneuriaux, la confrérie des Ménétriers, les maîtres à danser, les doctrinaires, le chapelain, la messe des agents de change, Saint-Julien-des-Ménétriers. — Rue Neuve-Saint-Merri. — Rue des Vieilles-Etuves. — Rue du Roule. — Rue du Hazard.

E. — Rue Villedo. — Rue Tirechape. — Rue de Venise. — Rue Geoffroi-Langevin : pruderie de Voltaire, étymologie des trois premières lettres du mot *cul-de-sac*, M. Geoffroy-Langevin, les dames de Sainte-Avoye ; M. de la Varaigne et ses voisins, vers 1720 ; M. Simon Lefranc ; M. de Mesmes et ses voisins, sous Henri IV ; M. de Maintenon, l'abbé de la Bletterie, Largillière, Chanlaire. — Rue Simon-Lefranc. — Rue Maubuée. — Impasse du Coq. — Quai de la Rapée : les martiniens, la Grange-aux-Merciers, le fief de la Rapée, la terre du même nom, les Luxembourg-Brienne, MM. de Berci, la vigne de Chaulnes, le duc de Gesvres, l'étang de Berci, Pajot d'Ons-en-Bray, le contrôleur de la maison du régent, Orry, Mme de Parabère et ses voisins, les frères Pâris, le port, la barrière, la chapelle Saint-Bonnet, la ruelle aux Mousquetaires, M. de la Rapée, le procureur de la cour, les Marronniers, les joutes, les matelotes.

F. — Quai de la Tournelle : hôtel du Pain, le Cte d'Artois, l'hôtel de Bar, le danseur Blondi, M. de Nesmond, Mme de Miramion, les

Digitized by Google

miramiones, Mme de Nesmond, la rue devenue quai, le président Rolland, la boîte à Perrette, M. de Clermont-Tonnerre, M. Leroy de Saint-Arnaud, le coche de Fontainebleau, le port, la porte Saint-Bernard, le château de la Tournelle, le 3 septembre 1792. — Rue Saint-Louis-en-l'Ile : l'île au moyen âge, Cristophe Marie, le chapitre, les marchands de foin, les fermiers, l'enquête, les ponts et les quais, Poulletier et le Regrattier, la seigneurie, Jean de la Grange, le syndicat, le chien de Montargis, l'église, les hôtels et les maisons, Charles de Valois, les parcheminiers, Bulliard, le général Charton, la Révolution, le prince Czartoriski, l'archevêque de Paris. — Rues Michel-le-Comte et Grenier-Saint-Lazare. — Rue Montmorency : de 1215 à 1854. — Rue Richer.

G. — Rue Neuve-Saint-Denis. — Rue des Gravilliers. — Rue du Poirier. — Rue du Renard. — Rue et place Sainte-Opportune. — Rue de l'Aiguillerie. — Rue de la Huchette : le bureau des apothicaires, les enseignes, la revue des Huches, la Huchette d'or, les hôtels, l'afficheur, les aiguilles à l'Y, les tapisseries, les rôtisseries, Manon Lescaut au cabaret, la noce et l'enterrement, les lapidaires, les peaussiers, Petit-Radel. — Rue du Petit-Pont. — Rue Galande : jolies maisons qu'on y découvre, images servant de numéros, bureau des amidonniers, bureau des charpentiers, hôtels, famille parlementaire des Le Clerc de Lesseville, Saint-Julien-le-Pauvre ; clos, fief et famille de Garlande ; regrattiers du XIIe au XIXe siècle. — Rue des Noyers. — Rue du Puits-qui-Parle et rue des Poules.

H. — Les boulevards de l'Hôpital, des Gobelins, Saint-Jacques, d'Enfer, du Mont-Parnasse et des Invalides. — Rue du Mont-Parnasse. — Rue Grégoire-de-Tours. — Rue de Surêne. — Rue de Penthièvre.

J. — Rue Poliveau. — Rues du Puits-de-l'Ermite, Triperet, Graneuse, de l'Epée-de-Bois et Neuve-Saint-Médard. — Rue des Marmousets : ressouvenirs embrassant sept siècles. — Rues de la Truanderie : le bohème, les truands, le Truage, le Puits-d'Amour, les frères cordonniers, l'Ecole de boulangerie, faux cheveux et faux mollets, le commissaire au Châtelet, une fille honnête homme au bal de l'Opéra, récompense honnête, les honnêtetés de l'épicier. — Rue Pirouette. — Impasse des Peintres.

Digitized by Google

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

Des voies publiques auxquelles une notice est consacrée dans ladite série, avec renvoi pour chaque notice à la lettre que porte chaque livraison au bas de sa première page.

Paris.—Typ. Dupray de la Mahérie, boulevard Bonne-Nouvelle, 26.—1262.

Digitized by Google







Digitized by Google